Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

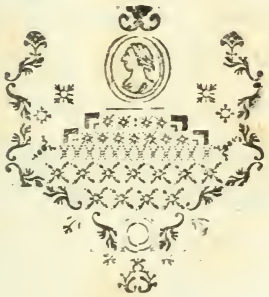
http://www.archive.org/details/g1770lettresdun00graf

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE.

Augmentées de celles du Chevalier DÉTERVILLE.

PREMIERE PARTIE.

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE.
PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM;

Aux dépens du Délaissé.

M. DCC. LXX.

AVERTISSEMENT.

Si la vérité qui s'écarte du vraisemblable, perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant son tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en présentant au

Public les Lettres d'une jeune Péruvienne, dont le ſtyle & les penſées ont ſi peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuſe qu'un injuſte préjugé nous a fait prendre de ſa Nation.

Enrichis par les précieuſes dépouilles du Pérou, nous dévrions au moins regarder les habitants de cette partie du Monde, comme un Peuple magnifique; & le ſentiment de reſpect ne s'éloigne guere de l'idée de la magnificence.

Mais, toujours prévenus

en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres Nations, non-seulement qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, mais qu'autant que leur Langue se rapproche de notre idiôme. *Comment peut-il être Persan ?*

Nous mépriſons les Indiens; à peine accordons-nous une ame penſante à ces Peuples malheureux; cependant leur Hiſtoire eſt entre les mains de tout le monde; nous y trouvons par-tout des monuments de la ſagacité de leur eſprit,

& de la solidité de leur Philosophie.

L'Apologiste de l'humanité & de la belle nature, a tracé le crayon des mœurs Indiennes dans un Poëme dramatique, dont le sujet a partagé la gloire de l'exécution.

Avec tant de lumieres répandues sur le caractere de ces Peuples, il semble que l'on ne devroit pas craindre de voir passer pour une fiction des Lettres originales, qui ne font que développer ce que

nous connoiſſons déja de l'eſprit vif & naturel des Indiens ; mais le préjugé a-t-il des yeux ? Rien ne raſſure contre ſon jugement, & l'on ſe ſeroit bien gardé d'y ſoumettre cet Ouvrage, ſi ſon empire étoit ſans bornes.

Il ſemble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aiſément qu'étant compoſées dans une Langue, & tracées d'une maniere qui nous ſont également inconnues, le Re-

cueil n'en ſeroit pas parvenu juſqu'à nous, ſi la même main ne les eût écrites dans notre Langue.

Nous devons cette Traduction au loiſir de Zilia dans ſa retraite. La complaiſance qu'elle a eue de les communiquer au Chevalier Déterville, & la permiſſion qu'il obtint enfin de les garder, les ont fait paſſer juſqu'à nous.

On connoîtra facilement, aux fautes de Grammaire, & aux négligences du ſtyle, combien on a été ſcru-

puleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'eſt contenté de ſupprimer (ſur-tout dans les premieres Lettres) un grand nombre de termes & de comparaiſons Orientales, qui étoient échappées à Zilia, quoiqu'elle ſût parfaitement la Langue Françoiſe, lorſqu'elle les traduiſoit; on n'en a laiſſé que ce qu'il en falloit pour faire ſentir combien il étoit néceſſaire d'en retrancher.

On a cru auſſi pouvoir donner une tournure plus

intelligible à de certains traits métaphyſiques, qui auroient pu paroître obſcurs, mais ſans rien changer au fond de la penſée. C'eſt la ſeule part que l'on ait à ce ſingulier Ouvrage.

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attends que ton amour vienne briſer les chaînes de mon eſclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore ſont-ils les plus affreux ? Peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens ?

La Ville du Soleil, livrée à la fu-

reur d'une Nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; mais ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir, ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeſte ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô mon cher Aza ! que tes jours ſoient ſauvés, & que je ſuccombe, s'il le faut, ſous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du temps, & replongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur où ces ſauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour ; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication, ignorant la langue de ces hommes féroces, je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans un abyme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas mê

me de mes larmes ; sourds à mon langage, il n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému au signe de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les Barbares ! Maîtres d'*Yalpor* *, fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'est chere, instruits-moi de ta destinée !

Hélas, que la mienne est changée ! comment se peut-il que des jours si semblables entr'eux, aient, par rapport à nous, de si funestes différences ? Le temps s'écoule, les ténebres succedent à la lumiere, aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur !

* Nom du Tonnerre.

ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes *quipos* *, & profitant du silence qui régnoit encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours je rendrois immortelle l'histoire de notre amour & de notre bonheur.

A mesure que je travaillois, l'entreprise me paroissoit moins difficile; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit sous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos sentiments, comme il étoit autrefois interprete de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

* Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servoient au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs Incas.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le temps, lorſqu'un bruit confus réveilla mes eſprits, & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes * s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours; je cachai précipitamment mes quipos ſous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux! Jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du Temple enſanglantés; l'image du Soleil foulée aux pieds; nos Vierges éperdues, fuyant devant une troupe de ſoldats furieux qui maſſacroient tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage; nos *Mamas* § expirantes ſous leurs coups, dont les habits brûloient encore du feu de leur Tonnerre; les gémiſſements de l'épou-

* Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes; l'*Inca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

§ Eſpeces de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

vante, les cris de la fureur répandant de toutes parts l'horreur & l'effroi, m'ôterent jusqu'au sentiment de mon malheur.

Revenue à moi-même, je me trouvai (par un mouvement naturel & presqu'involontaire) rangée derriere l'autel que je tenois embrassé. Là, je voyois passer ces barbares; je n'osois donner un libre cours à ma respiration; je craignois qu'elle ne me coûta la vie. Je remarquai cependant qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vue des ornements précieux répandus dans le Temple; qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage, & qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que pour éviter la mort, je n'avois qu'à me dérober à leurs regards. Je formai le dessein de sortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander au *Capa-Inca* * du secours & un asyle pour mes compagnes & pour moi : mais aux pre-

* Nom générique des Incas régnants.

miers mouvements que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter : ô mon cher Aza ! j'en frémis encore ; ces impies oserent porter leurs mains sacriléges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée ; traînée ignominieusement hors du Temple, j'ai vu pour la premiere fois le seuil de la porte céleste, que je ne devois passer qu'avec les ornements de la Royauté * ; au-lieu de fleurs qui auroient été semées sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang & de carnage ; au-lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, esclave sous les loix de la tyrannie, renfermée dans une obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourments de mon ame ; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j'apprends que tu respires !

* Les Vierges consacrées au Soleil entroient dans le Temple presqu'en naissant, & n'en sortoient que le jour de leur mariage.

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes quipos. Je les poſſede, mon cher Aza, c'eſt le tréſor de mon cœur; puiſqu'il ſervira d'interprete à ton amour comme au mien; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront-ils de ton ſort? Hélas! par quelle voie pourrois-je les faire paſſer juſqu'à toi? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* * fidele qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza; je donnerois tous les jours ce que le Soleil me deſtine, pour jouir un ſeul moment de ta préſence.

* Meſſager.

LETTRE II.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſtérieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains ! Que *Pachacamac* * prolonge ſes années, en récompenſe de ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les tréſors de l'Amour me ſont ouverts ; j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enivre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues ! Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je craignois pour tes jours ; le plaiſir étoit oublié ; tu me rends tout ce que

* Le Dieu créateur, plus puiſſant que le Soleil.

j'avois perdu. Je goûte à longs traits la douce satisfaction de te plaire, d'être louée de toi, d'être approuvée par ce que j'aime. Mais, cher Aza, en me livrant à tant de délices, je n'oublie pas que je te dois ce que je suis. Ainsi que la rose tire ses brillantes couleurs des rayons du Soleil, de même les charmes qui te plaisent dans mon esprit & dans mes sentiments, ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire, je serois restée dans le néant, où mon sexe est condamné. Peu esclave de la coutume, tu m'en as fait franchir les barrieres pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as voulu que nos divins *Amutas* * ornassent mon entendement de leurs sublimes connoissances. Mais, ô lumiere de ma vie ! sans le desir de te plaire, aurois-je pu me résoudre d'abandonner ma tranquille igno-

* Philosophes Indiens.

rance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le desir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuses, je ne serois que l'objet de tes yeux ; l'absence m'auroit déja effacée de ton souvenir.

Mais, hélas ! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jettant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparoît, l'horreur me saisit, & mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté : tu ne viens pas à mon secours ; instruit de mon sort, il n'est pas changé. Non, mon cher Aza, au milieu de ces peuples féroces, que tu nommes Espagnols, tu n'es pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sinceres les promesses que ces barbares te font faire par leur interprete, parce que tes paroles sont inviolables ; mais toi qui n'entends par leur lan-

gage ; moi, qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des Dieux ; ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza ! malheur au peuple que la crainte détermine. Sauve-toi de cette erreur ; défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers ; abandonne ton Empire, puisque l'Inca *Viracocha* * en a prédit la destruction.

Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissants par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre, & de notre tendresse.

Tu seras plus Roi en régnant sur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable ; ma soumis-

* *Viracocha* étoit regardé comme un Dieu : il passoit pour constant parmi les Indiens que cet Inca avoit prédit en mourant que les Espagnols détrôneroient un de ses descendants.

ſion à tes voloutés te fera jouir ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéiſſant, je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégreſſe, ton Diadême * ſera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, chere ame de ma vie, tu t'es plaint des devoirs de ton rang ! Comme les cérémonies, dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes Sujets ! Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à préſent de perdre tant de contraintes ? Ne ſerois-je plus cette Zilia que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire ; mon cœur n'eſt point changé, pourquoi le tien le ſeroit-il ?

J'aime ; je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de ſa vue : je me rapelle ſans ceſſe ce jour infortuné où

* Le Diadême des Incas, étoit une eſpece de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

ton Pere, mon souverain Seigneur ; te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir réservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du temple* ; je me représente le spectacle agréable de nos Vierges qui, rassemblées dans un même lieu, reçoivent un nouveau lustre de l'ordre admirable qui regne entr'elles ; tel on voit dans un jardin l'arrangement des plus belles fleurs ajouter encore de l'éclat à leur beauté.

Tu parus au milieu de nous comme un soleil levant, dont la tendre lumiere prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie ; un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens, tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* ; l'étonnement & le silence régnoient de toutes parts. Je ne sais quelles étoient les pensées de mes compagnes ; mais de quels sentiments mon cœur ne fut-il point assailli ?

* L'Incas régnant avoit seul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vue, mais tu tournas tes pas vers moi : le reſpect me retint.

O mon cher Aza ! le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur, me ſera toujourt cher. Le ſon de ta voix, ainſi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix : enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi ; je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvements de nos ames qui ſe rencontrerent & ſe confondirent dans un inſtant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pu nous tranſmettre cette vive intelligence des cœurs, commu-

niquée, répandue & ſentie avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante ſur les effets de l'amour, pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la ſublime théologie de nos *Cucipatas* *, je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine; je crus que le Soleil me manifeſtoit ſa volonté par ton organe, qu'il me choiſiſſoit pour ſon épouſe d'élite ; j'en ſoupirai : mais après ton départ j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta préſence avoit fait ſur moi! tous les objets me parurent nouveaux; je crus voir mes compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus ſoutenir leur préſence; retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorſqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

* Prêtres du Soleil.

J'ignorois

J'ignorois les loix de ton Empire ; * mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon aimable Aza, c'est toi qui comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associeroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus, que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares & si cours au gré de nos desirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza ! combien ton

* Les Loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouser leurs sœurs : & quand ils n'en auroient point, de prendre pour femme la premiere Princesse du Sang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

impatience contre mon extrême jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flatteuſe pour mon cœur ! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée à été courte ! Hélas ! le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte ! Quel Dieu punit ainſi l'innocence & la vertu, ou quelle puiſſance infernale nous à ſéparés de nous-mêmes ! L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes innondent mon ouvrage. Aza, mon cher Aza.....

LETTRE III.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours, c'eſt toi qui me rappelles à la vie, voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre; la nature laborieuſe ſe préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi; je mourois : tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais un ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées? Comment me rappeller des idées déja confuſes au moment où je les ai reçues, & que le temps qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidele *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un

grand; mouvement dans notre habitation; vers le milieu de la nuit deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite avec autant de violence, qu'ils en avoient employé à m'arracher du Temple du Soleil.

Quoique la nuit fut fort obſcure, on me fit faire un ſi long trajet, que, ſuccombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles.

Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'étoit ma priſon. Ah, mon cher Aza! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les levres d'un enfant du Soleil *?

Cette maiſon que j'ai jugé être fort grande par la quantité du monde qu'elle contenoit, cette maiſon comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

* Il paſſoit pour conſtant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Il faudroit, ô lumiere de mon esprit, que *Ticaviracocha* eût comblé mon ame comme la tienne de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un etre ami des hommes : car quelques moments après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur mal-faisante, me causerent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'étoit écoulé ; je ne souffrois presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachee au sommeil par un bruit plus affreux que celui d'*Yalpa* : notre habitation en recevoit des ébranlements tels que la terre en éprouvera lorsque la Lune en tombant réduira l'univers en poussiere. * Des cris, des voix humaines qui se joignirent à ce fracas, se rendirent en-

* Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune qui se laisseroit tomber sur la terre.

core plus épouventable ; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrette, ne portoient à mon ame que l'idée de la deſtruction, non ſeulement de moi-même, mais de la nature entiere. Je croyois le péril univerſel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin juſqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le viſage & les habits enſanglantés, qui ſe jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoutins pas cet horrible ſpectacle ; la force & la connoiſſance m'abandonnerent ; j'ignore encore la ſuite de ce terrible événement. Mais revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourré de pluſieurs Sauvages qui n'étoient plus les cruels Eſpagnols.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu ſe faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandon-

né mon corps pour passer dans les régions inconnues..*

Te l'avourai-je, chere idole de mon cœur, fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des tourments de toute espece, accablée sous le poids de mon horrible destinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je sentois approcher; je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment; déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'image que comme un léger dessein tracé par une main tremblante; déja les objets qui m'avoient le plus affecté n'excitoient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une réverie déterminée; je n'étois presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit. De loin il nous effraie, parce que nous y pensons de toutes nos forces; quand

* Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

il eſt arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduiſent, le moment déciſif ne paroît que celui du repos. Un penchant naturel qui nous porte dans l'avenir, même dans celui qui ne ſera plus pour nous, ranima mon eſprit, & le tranſporta juſques dans l'intérieur de ton palais Je crus y arriver au moment où tu venois d'apprendre la nouvelle de ma mort ; je me repréſentai ton image pâle, défigurée, privée de ſentiment ; telle qu'un lys deſſéché par la brûlante ardeur du midi. Le plus tendre amour eſt-il donc quelquefois barbare ! je jouiſſois de ta douleur ; je l'excitois par de triſtes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets ; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, reveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon exiſtence ? Hélas ! qui pourra m'en

m'en assurer? Je ne sais plus où je suis, peut-être est-ce loin de toi? Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfants du Soleil, le nuage leger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

LETTRE IV.

QUEL que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord. Ensuite l'impossibilité de nous en délivrer, nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi; chaque instant où je respire, est un sacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient plus pénible; si le temps apporte quelque soulagement au mal qui me consume, loin d'éclaircir mon sort, il me semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'envi-

ronne m'eſt inconnu, tout m'eſt nouveau, tout intéreſſe ma curioſité, & rien ne peut la ſatisfaire. En vain j'emploie mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue; l'un & l'autre me ſont également impoſſibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets; je m'obſtinai quelque temps à les fermer: mais les ténebres volontaires auxquelles je m'étois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie. Bleſſée ſans ceſſe à la vue de ces hommes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices, mon ame n'en étoit pas moins agitée; renfermée en moi-meme, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le deſir de les exprimer plus violent. D'un autre côté l'impoſſibilité de me faire entendre, répand juſques ſur mes organes un tourment non moins inſuportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle!

Hélas! je croyois déja entendre quelques mots des ſauvages Eſpagnols; j'y trouvois des rapports avec

notre auguſte langage ; je me flattois qu'en peu de temps je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le meme avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne diſtingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne ſont pas de la méme nation : & à la différence de leur maniere & de leur caractere apparent, on devine ſans peine que *Pachacamac* leur a diſtribué dans une grande diſproportion les éléments dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers, fait voir qu'ils ſont compoſés de la matiere des plus durs métaux ; ceux ci ſemblent etre échappés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore aſſemblé pour leur formation que l'air & le feu ; les yeux fiers, la mine ſombre & tranquille de ceux-là, montroient aſſez qu'ils étoient cruels de ſang froid : l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le viſage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empreſſement répandu ſur leurs actions, & qui paroît etre de la bienveillance, prévient en leur faveur ;

mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui ſuſpendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent preſque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *Cacique* * à ſon air de grandeur, me rend, je crois à ſa façon, beaucoup de reſpect ; l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie ; mais ſa bonté eſt dure : ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

Dès le premier moment où, revenue de ma foibleſſe, je me trouvai en leur puiſſance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué) plus hardi que les autres, voulut prendre ma main que je retirai avec une confuſion inexprimable ; il parut ſurpris de ma réſiſtance : & ſans aucun égard pour la modeſtie, il la reprit à l'inſtant. Foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce temps il faut que je

* *Cacique* eſt une eſpece de Gouverneur de Province.

la lui donne moi-même plusieurs fois par jour si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espece de cérémonie * me paroît une superstition de ces peuples; j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets; car je n'en éprouve aucuns, je souffre toujours également d'un feu intérieur qui me consume; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes quipos. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma foiblesse peut me le permettre: ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur: je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse; cette douce erreur est mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'inter-

* Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

rompre mon ouvrage, je gémis de ton abſence : ainſi toute entiere à ma tendreſſe, il n'y a pas un de mes moments qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre uſage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame ; quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi, plongée dans un abyme d'obſcurité, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie ? Tu es le ſoleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges ; ils ſont à toi. Tu me chéris, je me laiſſe vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je ſuis récompenſée.

LETTRE V.

QUE j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés ! La privation de mes quipos manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentiments ; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs ; pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir ?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on eſt écouté ; on croit être ſoulagé en voyant partager ſa triſteſſe ; je ne puis me faire entendre, & la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paiſiblement de la nouvelle eſpece de déſert où me réduit l'impuiſſance de communiquer

mes penſées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la ſolitude de mon ame : j'oublie le plus beau préſent que nous ait fait la nature, en rendant nos idées impénétrables ſans le ſecours de notre propre volonté. Je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne découvrent les réflexions déſavantageuſes que m'inſpire la bizarrerie de leur conduite.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donné de leur caractere. Car ſi je m'arrête aux fréquentes oppoſitions de leur volonté à la mienne, je ne puis douter qu'ils ne me croient leur eſclave, & que leur puiſſance ne ſoit tyrannique.

Sans compter un nombre infini d'autres contradictions, ils me refuſent, mon cher Aza, juſqu'aux aliments néceſſaires au ſoutien de la vie, juſqu'à la liberté de choiſir la place où je veux être ; ils me retiennent par une eſpece de violence dans ce lit, qui m'eſt devenu inſupportable.

D'un autre côté ſi je réfléchis ſur l'envie extrême qu'ils ont témoigné de conſerver mes jours, ſur le reſpect

dont ils accompagnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de croire qu'ils me prennent pour un être d'une eſpece ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le Cacique ſemble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du *Raymi*. * Il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit; il reſte un temps conſidérable dans cette poſture gênante : tantôt il garde le ſilence, & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondément: je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire *le grand Nom* § prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même vénération que nous avons pour le ſacré Diadême †. Quel-

* Le *Raymi* : principale fête du Soleil ; 'Incas & les Prêtres l'adoroient à genoux.

§ Le grand nom étoit *Pachacamac* : on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

† On baiſoit le Diadême de *Manocapa*, comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

quefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa nation. Le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus meſuré; il y joint cet air touché qui précede les larmes; ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame; ces accents qui ſont preſque des plaintes, enfin tout ce qui accompagne le deſir d'obtenir des graces. Hélas! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit pas dans quelqu'erreur ſur mon être, quelle priere auroit-il à me faire?

Cette nation ne ſeroit-elle point idolâtre? Je n'ai encore vu faire aucune adoration au Soleil; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Manucocapa* * eût apporté ſur la terre les volontés du Soleil, nos ancêtres diviniſoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaiſir: peut-être ces Sauvages n'aprouvent-ils ces deux ſentiments que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajoute-

* Premier Légiſlateur des Indiens. Voy. l'Hiſtoire des Incas.

roient-ils à mes malheurs l'affreuſe contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux ſignes de mes volontés ; je ſerois libre ; je ſortirois de cette odieuſe demeure : j'irois chercher le maître de mon ame ; un ſeul de ſes regards effaceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.

LETTRE VI.

QUELLE horrible ſurpriſe, mon cher Aza ! Que nos malheurs ſont augmentés ! Que nous ſommes à plaindre ! Nos maux ſont ſans remede, il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever ; j'ai profité avec empreſſement de cette liberté ; je me ſuis traînée à une petite fenêtre ; je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inſpiroit ma vive curioſité, Qu'ai-je vu ? Cher amour de ma vie, je ne trouverai point d'expreſſions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le

mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue ſeule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flottantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance! Je ſuis certaine que l'on m'éloigne de toi; je ne reſpire plus le même air; je n'habite plus le même élément: tu ignoreras toujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte; la deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un événement aſſez conſidérable pour être porté juſqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déſormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait inſupportable dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime ; l'univers eſt anéanti pour moi ; il n'eſt plus qu'un vaſte déſert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les, cher objet de ma tendreſſe, ſois-en touché ; permets que je meure.....

Quelle erreur me ſéduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'eſt pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'eſt la timide nature qui, en frémiſſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle : mais c'en eſt fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ſes regrets...

Que la mer abyme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentimens de mon cœur ; il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi ; il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le penſe, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois.....

LETTRE VII.

AZA, tu n'as pas tout perdu, tu regnes encore sur un cœur, je respire. La vigilance de mes surveillants a rompu mon funeste dessein, il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. J'en aurois trop à t'apprendre les circonstances d'une entreprise aussi tôt détruite que projettée. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raison soumise au désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours ; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix, j'avois oublié ton amour.

Que le sang froid est cruel après la fureur ! que les points de vue sont différents sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des souffrances pour la fermeté. Qu'un mot, un regard, une supriſe nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme ; pour fruit que le

repentir, & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévere punition. Abandonnée à l'amertume du repentir, enſevelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain depuis deux jours ces Sauvages bienfaiſants voudroient me faire partager la joie qui les tranſporte ; je ne fais qu'en ſoupçonner la cauſe ; mais quand elle me ſeroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danſes, leurs cris de joie, une liqueur rouge ſemblable au *Maïs*, * dont ils boivent abondamment, leur empreſſement à contempler le Soleil par tous

* Le *Maïs* eſt une plante dont les Indiens font une boiſſon forte & ſalutaire ; ils en préſentent au Soleil les jours de ſes fêtes, & ils en boivent juſqu'à l'ivreſſe après le ſacrifice. *Voyez l'Hiſt. des Incas. Tom. 2. pag. 151.*

les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fit en l'honneur de l'Aſtre divin, ſi la conduite du Cacique étoit conforme à celle des autres.

Mais loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zele eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des ſauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction; il m'a délivrée de leurs regards importuns; je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza? il y a des momens où je trouve de la douceur dans ſes entretiens muets; le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens; j'y trouve des rapports qui ſéduiſent mon cœur. Hélas! que cette illuſion eſt paſſagere, & que les regrets qui la ſuivent ſont durables; ils ne finiront qu'avec ma vie, puiſque je ne vis que pour toi.

LETTRE

LETTRE VIII.

QUAND un seul objet réunit toutes nos peines, mon cher Aza, les événements ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je le viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce : Le Cacique avoit déja essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance !

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espece de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même temps il m'a fait entendre par des signes (qui commencent

à me devenir familiers) que nous allons à cette terre, & que ſa vue étoit l'unique objet des réjouiſſances que j'ai priſes pour un ſacrifice au Soleil.

J'ai ſenti d'abord tout l'avantage de cette découverte ; l'eſpérance, comme un trait de lumiere, a porté la clarté juſqu'au fond de mon cœur.

Il eſt certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir, il eſt évident qu'elle eſt une portion de ton Empire, puiſque le Soleil y répand ſes rayons bienfaiſants.* Je ne ſuis plus dans les fers des cruels Eſpagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer ſous tes loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes deſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans tes bras, un torrent de joie ſe répand dans mon ame ; le paſſé s'évanouit, mes malheurs ſont finis, ils ſont oubliés ; l'avenir ſeul m'occupe, c'eſt mon unique bien.

* Les Indiens ne connoiſſoient pas notre Hémiſphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ſes enfants.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même ; eſt-il des tourments qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE IX.

QUE les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le temps, ainſi que l'eſpace, n'eſt connu que par ſes limites. Il me ſemble que nos eſpérances ſont celles du temps ; ſi elles nous quittent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'en appercevons pas plus la durée que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur, également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total (horreur de la nature, image du néant ;) les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde ; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en

marque tous les instants, leur durée me paroît infinie ; & ce qui me surprend davantage, c'est qu'en recouvrant la tranquillité de mon esprit, je retrouve en même temps la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent, l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisir & de bonheur s'y succedent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles mêmes dont je ne m'étois point apperçu, s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours j'entends plusieurs mots de la langue du Cacique, que je ne croyois pas savoir. Ce ne sont encore que des termes qui s'appliquent aux objets ; ils n'expriment point mes pensées, & ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fourniſſent déja quelques éclairciſſements qui m'étoient néceſſaires.

Je sais que le nom du Cacique est *Déterville ;* celui de notre maison flottante, *Vaisseau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayé : je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune contrée de ton Royaume ; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le compoſent, dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bientôt évanoui ; pouvoit-il ſubſiſter long-temps avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vue du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet aſtre divin n'éclaire que ſes enfants ; le ſeul doute me rendroit criminelle ; je vais rentrer ſous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des tranſports de ma joie, la reconnoiſſance me prépare un plaiſir délicieux ; tu combleras d'honneur & de richeſſes le *Cacique* * bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans ſa Province le ſouvenir de *Z*ilia ; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut ſe comparer, mon

* Les *Caciques* étoient des eſpeces de petits Souverains tributaires des *Incas*.

cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien ; j'éprouve à préſent autant de complaiſance de ſa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amuſements, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne répete ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air & la forme qu'il y emploie, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de la nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctement des mots de ſa langue. (Il ſait bien que les Dieux ne parlent point :) dès que j'ai répété après lui, *ori*, *je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie ſe répand ſur ſon viſage, il me baiſe les mains avec tranſport, & avec un air de gaieté tout contraire au ſérieux

qui accompagne l'adoration de la Divinité.

Tranquille ſur ſa Religion, je ne le ſuis pas entiérement ſur le pays d'où il tire ſon origine. Son langage & ſes habillements ſont ſi différents des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quelquefois de nuages m'a plus chere eſpérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois réſolu de ne plus penſer : mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que ſur elle-même, & que de ſi grands intérets excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve ſans ceſſe dans la plus profonde obſcurité. Je ſavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards ; je vois néanmoins, avec ſurpriſe, que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues

ſeroit-elle celle de l'ame ? O cher Aza, que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités ! mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours diſſipera en un moment les ténebres qui m'environnent.

LETTRE

LETTRE X.

JE ſuis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes deſirs, mon cher Aza ; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis ; tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me ſurprend, m'étonne, & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes erreurs répriment mes jugements, je demeure incertaine, je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flottante, que nous ſommes entrés dans une Ville bâtie ſur le rivage de la Mer. Le peuple, qui nous ſuivoit en foule, me paroît être de la même nation que le Cacique, & les maiſons n'ont aucune reſſemblance avec celles des Villes du Soleil : ſi celles-là les ſurpaſſent en beauté par la richeſſe de leurs ornements, celles-ci ſont fort au deſſus par les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où *Déterville* m'a logée, mon cœur a treſſailli ; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune perſonne habillée commme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza ! quelle ſurpriſe extréme, de ne trouver qu'une réſiſtance impénétrable où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans un eſpace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés ſur cette ombre, quand *Déterville* m'a fait remarquer ſa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention ; je le touchois, je lui parlois & je le voyois en meme temps fort près & fort loin de moi !

Ces progiges troublent la raiſon, ils offuſquent le jugement ; que faut-il penſer des habitans de ce Pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-deſſus.

Le Cacique m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne ; mais de quoi cela m'inſtruit-il ? Le prodige en eſt-il moins grand ?

Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza, les moins habiles de cette contrée sont plus savants que tous nos *Ancutes*.

Le Cacique m'a donné une *China* * jeune & fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes, & d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas ; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cusco* §. Cependant je ne puis encore juger de rien, mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne desire, n'espere & n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peine.

* Servante ou femme de Chambre.

* § Capitale du Pérou.

LETTRE XI.

QUOIQUE j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir, pour découvrir quelque lumiere sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les Sauvages de cette contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le Cacique; ils chantent & dansent comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver. * Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n'aurois plus d'espoir; mais je me souviens que ton auguste pere a soumis à son obéissance des Provinces fort éloignées, & dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres: pourquoi celle-ci n'en seroit-elle pas une? Le Soleil paroît se plaire à l'éclairer; il est plus beau, plus

* Les terres se cultivoient en commun au Pérou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance.

pur que je ne l'ai jamais vu, & je me livre à la confiance qu'il m'inſpire; il ne me reſte d'inquiétude que ſur la longueur du temps qu'il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout à fait ſur nos intérêts : car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage de la langue du Pays pourra m'apprendre la vérité, & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échapper aucune occaſion de m'en inſtruire, je profite de tous les moments où Déterville me laiſſe en liberté, pour prendre des leçons de ma China ; c'eſt une foible reſſource ; ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle : je n'apprends que le nom des objets qui frappent ſes yeux & les miens. Les ſignes du Cacique me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpece de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, où, ſans cette intelligence, je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle

que j'habite ; beaucoup de monde y étoit assemblé, L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue, me déplut : les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer, & qui recommençoient lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, exciterent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute, si je sortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit sans sujet ; je restai donc, en portant toute mon attention sur ces femmes ; je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes, & les ris offensants des autres ; j'eus pitié de leur foiblesse ; je ne pensai plus qu'à leur persuader, par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillement de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* *, s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme que, à son air fier, je pris pour la *Pallas* § de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais pour les avoir entendu prononcer mille fois à Détervile. *Qu'elle est belle ! les beaux yeux ?* ... un autre homme lui répondit.

Ces graces.... une taille de Nymphe.... Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots, je ne sais pas encore leur signification, mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car en les prononçant, le visage est toujouts riant.

Le Cacique paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi ; ou, s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas

* Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une contrée ; ils avoient le privilége de porter le même habit que les Incas.

§ Nom générique des Princesses.

de vue, & ſes ſignes m'avertiſſoient de ce que je devois faire : de mon côté j'étois fort attentive à l'obſerver, pour ne point bleſſer les uſages d'une nation ſi peu inſtruite des nôtres.

Je ne ſais, mon cher Aza, ſi je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité ſi impatiente ; que les paroles ne leur ſuffiſant pas pour s'exprimer ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le ſon de leur voix ; ce que j'ai vu de leur agitation continuelle, m'a pleinement perſuadée du peu d'importance des démonſtrations du Cacique, qui m'ont tant cauſé d'embarras, & ſur leſquelles j'ai fait tant de fauſſes conjectures.

Il baiſa hier les mains de la Pallas, & celles de toutes les autres femmes, il les baiſa même au viſage (ce que je n'avois pas encore vu ;) les hommes venoient l'embraſſer ; les uns le prenoient par une main ; les autres le tiroient par ſon habit, & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point l'idée.

A juger de leur esprit, par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentiments & nos pensées affectueuses, leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux & modeste pour la stupidité, & la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza, malgré leurs imperfections, si tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; & si mon ame étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux, mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agréments de leur nouveauté ; toi seul fais mon bien & mes plaisirs.

LETTRE XII.

J'AI passé bien du tems, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la Pallas, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du Pays. Après que ma petite China l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets ; quoique je dusse être accoutumée a ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être regreterois-je davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le Cacique entra dans ma chambre

au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-temps sans parler ; sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la China, & se remit à sa place sans s'en appercevoir ; les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse, dont j'étois embarrassée, sans en savoir la raison.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoissance pour ces nouveaux bienfaits, je lui tendis la main ; &, ne pouvant exprimer mes sentiments, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animerent, son visage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant tout à coup, il me serra fortement la main, en prononçant d'une voix émue : *Non*,... *le*

respect..... *sa vertu*..... & plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut se jetter sur son siege à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains, avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelques peines; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir; mais il me repoussa doucement sans me regarder, & je n'osai plus lui rien dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrerent pour nous apporter à manger; il se leva & nous mangeâmes ensemble à la maniere accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur : tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien; cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empê-

cher de lui en témoigner ma ſurpriſe. Tout ce que je compris à ſa réponſe, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le Cacique, après être ſorti & rentré pluſieurs fois, vint me prendre par la main : je me laiſſai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit paſſé, & en cherchant à démêler ſi le changement de lieu n'en étoit pas une ſuite.

A peine eus-je paſſé la derniere porte de la maiſon, qu'il m'aida à monter un pas aſſez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut ſe tenir de bout ſans incommodité ; mais nous y fûmes aſſis fort à l'aiſe, le Cacique, la China & moi ; ce petit endroit eſt agréablement meublé ; une fenêtre de chaque côté l'éclairoit ſuffiſamment ; mais il n'y a pas aſſez d'eſpace pour y marcher.

Tandis que je le conſidérois avec ſurpriſe, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit ſi étroitement (ô mon cher Aza, que les prodiges ſont familiers dans ce pays !) je ſentis cette machine ou cabane (je ne ſais comment

la nommer ;) je la sentis se mouvoir & changer de place : ce mouvement me fit penser à la maison flottante, la frayeur me saisit. Le Cacique, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura, en me faisant regarder par une des fenêtres ; je vis (non sans une surprise extreme) que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas* * d'une espece qui nous est connue, marchoient devant nous, & nous traînoient après eux ; il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles & si singulieres ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui moderent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.

Il y a quatre jours, qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiere habitation qui se rencontre, & je n'en

* Nom générique des Bêtes.

ſors jamais ſans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai gouté pendant ce voyage des plaiſirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoiſſois point les beautés de l'univers; tout ce que je vois me ravit & m'enchante.

Les campagnes immenſes, qui ſe changent & ſe renouvellent ſans ceſſe à des regards attentifs, emportent l'ame avec plus de rapidité que l'on ne les traverſe.

Les yeux ſans ſe fatiguer parcourent, embraſſent & ſe repoſent tout à la fois ſur une variété infinie d'objets admirables : on croit ne trouver de bornes à ſa vue que celles du monde entier ; cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée ſatisfaiſante de notre propre grandeur, & ſemble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le Ciel n'offre pas un ſpectacle moins admirable que celui de la terre; des nuées tranſparentes aſſemblées autour du

Soleil, teintes des plus vives couleurs, nous préſente de toutes parts des montagnes d'ombres & de lumiere, dont le majeſtueux déſordre attire notre admiration juſqu'à l'oubli de nous-mêmes.

Le Cacique a eu la complaiſance de me faire ſortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laiſſer contempler à loiſir les merveilles qu'il me voyoit admirer.

Que les bois ſont délicieux, mon cher Aza ! Si les beautés du Ciel & de la terre nous emportent loin de nous par un raviſſement involontaire, celles des forêts nous y ramenent par un attrait intérieur, incompréhenſible, dont la ſeule nature a le ſecret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens, & confond leur uſage. On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénetre, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine diſcerner

ſi

ſi elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, ſans être apperçu, porte dans tout notre etre une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs ! Que j'ai deſiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentiments de mon cœur des charmes encore plus touchants que tous ceux des beautés de l'univers.

LETTRE XIII.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une Ville nommée Paris, c'eſt le terme de notre voyage; mais, ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne me produiſent que du tourment, & ne me prélagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes deſirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue.

Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à traverſer cette Ville, & par le grand nombre d'habitants dont les rues ſont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient raſſembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito*; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cet-

te grande Ville ; mais, hélas ! quelle différence.

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un univers plutôt qu'une habitation particuliere. J'eſſaierois en vain de te donner une idée juſte de la hauteur des maiſons ; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pu les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du Cacique fait ſa réſidence .... La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs, qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trouvâmes à demi-couchée ſur un lit * à peu près de la même forme que ce-

* Les lits, les chaiſes, les tables des Incas étoient d'or maſſif.

lui des Incas & de même métal. Après avoir préſenté ſa main au Cacique, qui la baiſa en ſe proſternant juſqu'à terre, elle l'embraſſa, mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte, que ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentiments de la nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le Cacique me fit approcher; elle jetta ſur moi un regard dédaigneux; & ſans répondre à ce que ſon fils lui diſoit, elle continua d'entourer gravement ſes doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui; il l'embraſſa, auſſi bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la Pallas.

Dès que le Cacique avoit paru dans cette chambre, une jeune fille, à peu près de mon âge, étoit accourue; elle le ſuivoit avec un empreſſement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit ſur ſon viſage, ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant,

Déterville l'embraſſa la derniere, mais avec une tendreſſe ſi naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi après tant de malheurs le ſort nous réuniſſoit ?

Pendant ce temps, j'étois reſtée auprès de la Pallas par reſpect * ; je n'oſois m'en éloigner, ni lever les yeux ſur elle. Quelques regards ſéveres qu'elle jettoit de temps en temps ſur moi, achevoient de m'intimider, & me donnoient une contrainte qui gênoit juſqu'à mes penſées.

Enfin, comme ſi la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, & me conduiſit près d'une fenêtre où nous nous aſſimes. Quoique je n'entendiſſe rien de ce qu'elle me diſoit, ſes yeux pleins de bonté me parloient le langage univerſel des cœurs bienfaiſants ; ils m'inſpiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes ſenti-

* Les filles, quoique du ſang royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariés.

ments, mais ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je prononçai tout ce que je savois de sa Langue.

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaisir dans cette espece d'entretien, quand la Pallas prononça quelques paroles assez haut en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenoit dans les siennes, & ne me regarda plus.

A quelque temps de là, une vieille femme, d'une physionomie farouche, entra, s'approcha de la Pallas, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit, presque malgré moi, dans une chambre au plus haut de la maison, & m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux à passer. J'attendois de la fin de mon voyage quelques soulagements à mes inquiétudes : je comptois du moins trouver dans la famille du Cacique les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid acceuil de la Pallas, le changement

ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arraché d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville, qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpece de violence qu'on m'avoit faite ; enfin, toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe fait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects ; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amérement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer ma China. Dans la ſituation où j'étois, ſa vue me parut *un bien eſſentiel ;* je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes ; elle en fut touchée ; *ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien précieuſe.* Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contois mes chagrins, comme ſi elle eût pu m'entendre ; je lui faiſois mille queſtions comme ſi elle eut pu y répondre, ſes larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

Je crus qu'au moins je verrois Déterville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce Cacique est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté *sans interruption ; l'habitude de le voir s'est tournée en besoin.* Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avoit été si sensible.

Elle se jetta sur mon lit, &, par mille caresses, elle sembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le Cacique s'assit à côté du lit ; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir, que j'en sentois de n'en être point abandonnée ; ils se parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé du juger qu'on

étoient fondés sur la confiance & l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du Cacique des éclaircissements sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois, se nommoit Céline, qu'elle étoit sa sœur, que le grand homme que j'avois vu dans la chambre de la Pallas, étoit son frere aîné, & l'autre jeune femme son épouse.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit sœur du Cacique ; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit si agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos, à m'entretenir avec toi ; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie ; c'est à toi seul, chere ame de mes pensées, que je développe mon cœur ; tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse & de mes sentiments.

LETTRE XIV.

SI je continuois, mon cher Aza, à prendre ſur mon ſommeil le temps que je te donne, je ne jouirois plus de ces moments délicieux où je n'exiſte que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, & l'on m'oblige de reſter tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde, qui ſe change & ſe renouvelle à tous moments ſans preſque diminuer.

Cette diſſipation involontaire m'arrache ſouvent malgré moi à mes tendres penſées; mais ſi je perds pour quelques inſtants cette attention vive, qui unit ſans ceſſe mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaiſons avantageuſes que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mépriſante

qui révolte l'humanité, & qui m'inſpireroit peut-etre autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déja parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir; ſoit que le hazard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit, en jettant les yeux ſur moi, un éclat de rire, quitta précipitamment ſa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que ſa vivacité le lui ſuggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention ſcrupuleuſe, elle fit ſigne à un jeune homme de s'approcher, & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaſſe à la liberté que l'un & l'autre ſe donnoient, la richeſſe des habits de la femme, me la faiſant prendre pour une Pallas, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour

un *Anqui* *, je n'osois m'opposer à leurs volontés, mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la Pallas, & peut-être par ma retenue; ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui fit connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violents, que sa figure en étoit contrefaite.

Le Cacique s'en débarrassa, & lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; &, n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans repliquer, & ne revint plus.

O mon cher Aza, que les mœurs de ce Pays me rendent respectables celles des enfants du Soleil ! Que la

* Prince du Sang: il falloit une permission de l'Incas pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

témérité du jeune Anqui rappelle chérement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue, cheres délices de mon ame, & je le penserai toute ma vie. Toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentiments de tendresse & d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE XV.

PLus je vis avec le Cacique & sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation ; eux seuls connoissent & respectent la vertu.

Les manieres simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline, feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frere, persuaderoient facilement qu'il est né du sang des Incas. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le Cacique ne soit bon tributaire*.

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de choses mer-

* Les Caciques & les Curacas étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'Incas & de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un & l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoient la province où ils commandoient.

veilleuſes dont cette contrée abonde: tantôt ce ſont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre fois ce ſont des pierres légeres & d'un éclat ſurprenant, dont on orne ici preſque toutes les parties du corps; on en paſſe aux oreilles, on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure, & cela eſt très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere: les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire; d'autres d'une forme tranchante ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut, ſans effort, & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore; mais n'étant point à notre uſage, je ne trouve dans notre Langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza; outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe, lorſque tu

les verras, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le Cacique n'étoit ſoumis à ton obéiſſance, me payeroit-il un tribut qu'il ſait n'être dû qu'à ton rang ſuprême? Les reſpects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penſer que ma naiſſancee lui étoit connue. Les préſens dont il m'honore, me perſuadent, ſans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouſe, puiſqu'il me traite d'avance en *Mama-Cella* *.

Cette conviction me raſſure & calme une partie de mes inquiétudes: je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour ſavoir du Cacique les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir; mais juſque-là j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'eſt le nom de la mere de Déterville) ne ſoit auſſi aimable que celle de ſes enfants. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me

* C'eſt le nom que prenoient les Reines en montant ſur le Trône.

marque en toutes occaſions une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe y remédier, ne pouvant en découvrir la cauſe : & par une oppoſition de ſentiments que je comprends encore moins, elle exige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable : la contrainte regne par-tout où elle eſt : ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frere me font des ſignes d'amitié. Eux-mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma chambre ; c'eſt le ſeul temps où nous jouiſſons en paix du plaiſir de nous voir. Et quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entiere.

LETTRE XVI.

IL me reſte ſi peu de quipos, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi en les épargnant je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoutien de ma vie; rien ne ſoulagera le poids de ton abſence, j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvements de mon cœur, pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux uſages de cette Nation ſinguliere, pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas! il me reſte bien peu d'eſpérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficulté à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étranger? On m'en offre un, il eſt vrai,

mais l'exécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le Cacique m'a amené un Sauvage de cette contrée, qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa Langue, & de la méthode de donner une ſorte d'exiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant avec une plume des petites figures que l'on appelle *lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier* : ces figures ont des noms : ces noms mêlés enſemble, repréſentent le ſon des paroles ; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'inſtruire ; je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais ſi peu de progrès, que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſavois qu'un autre voie pût m'éclairer de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher Aza ! auſſi ne trouvé-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſinguliere étude. Je voudrois vivre ſeule : tout ce

que je vois me deplaît ; & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un ſupplice.

Dans les commencements, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe reſſemblent ; elles ont toujours les mêmes manieres, & je crois qu'elles diſent toujours les mêmes choſes. Les apparences ſont plus variées dans les hommes. Quelques uns ont l'air de penſer ; mais en général je ſoupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paroît ; l'affectation me paroît ſon caractere dominant.

Si les démonſtrations de zele & d'empreſſement, dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples euſſent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres ; cela ſe peut-il penſer ?

S'ils avoient autant de ſérénité dans l'ame que ſur le viſage ; ſi le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit ſincere, choiſi-

roient ils pour leurs amuſements des ſpectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduit dans un endroit où l'on repréſente, à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne ſont plus * ; mais ſi nous ne rappellons que la mémoire des plus ſages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célebre que les inſenſés & les méchants. Ceux qui les repréſentent, crient & s'agitent comme des furieux ; j'en ai vu un pouſſer ſa rage juſqu'à ſe tuer lui-même. De belles femmes, qu'aparamment ils perſécutent, pleurent ſans ceſſe, & font des geſtes de déſeſpoir, qui n'ont pas beſoin des paroles dont ils ſont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors ſont ſi humains, ſe plaît à la repréſentation des malheurs ou des crimes

* Les Incas faiſoient repréſenter des eſpeces de Comédies, dont les ſujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédéceſſeurs.

qui ont autrefois avili ou accablé leurs ſemblables ?

Mais peut-être a-t-on beſoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette penſée me vient ſans la chercher ; ſi elle étoit juſte, que je plaindrois cette nation ! La nôtre, plus favoriſée de la nature, chérit le bien par ſes propres attraits ; il ne nous faut que des modeles de vertu pour devenir vertueux ; comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE XVII.

JE ne ſais plus que penſer du génie de cette nation, mon cher Aza Il parcourt les extrémes avec tant de rapidité, qu'il faudroit étre plus habile que je ne ſuis pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractere.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de la vie humaine; mais ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle, car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été

exprimées dans notre Langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les différentes Nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente, ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde., & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frapent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace, que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire divertiſſante, ou une plaiſanterie adroite, n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Eſt-il dans aucune Langue des expreſſions

preſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux ? Il ſemble que les danſes veulent les imiter ; du moins inſpirent-elles à peu près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie ?

J'en reſſentis moi-même, & j'en emportois preſque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant nous nous étions un peu écartés de la foule, & nous nous ſoutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle ſœur qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune Sauvage, d'une jolie figure, aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à ſon abord juſqu'à me faire partager le tremblement qui la ſaiſit, tourna la

tete languiſſamment vers lui lorſqu'il nous quitta. Elle me parut ſi foible, que la croyant attaquée d'un mal ſubit, j'allois appeller Déterville pour la ſecourir; mais elle m'arrêta & m'impoſa ſilence, en me mettant un de ſes doigts ſur la bouche ; j'aimai mieux garder mon inquiétude que de lui déſobéir.

Le même ſoir, quand le frere & la ſœur ſe furent rendus dans ma chambre, Céline montra au Cacique le papier qu'elle avoit reçu ; ſur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois penſé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit poſſible que l'on s'effrayât de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites : mais, hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds, ces nœuds, qui me ſembloient être une chaine de communication de mon cœur au tien, ne ſont déja plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte, l'affreuſe vérité prend ſa place, mes penſées errantes, égarées dans le vuide im-

mence de l'abſence, s'anéantiront déformais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza ! cher eſpoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

LETTRE XVIII.

COMBIEN de temps effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ! Je ne vivois que dans l'avenir : le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des desirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentiments que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interpretes de ma tendresse.

Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher ! que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le

tracer ſur le plus dur métal, ſur les murs de ma chambre, ſur mes habits, ſur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les Langues.

Hélas ! que la connoiſſance de celle dont je me ſers à préſent m'a été funeſte ! que l'eſpérance qui m'a porté à m'en inſtruire étoit trompeuſe ! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'eſt offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduite ; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres Royaumes qui le compoſent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéiſſance ; je ſuis non-ſeulement ſous une domination étrangere, éloignée de ton empire par une diſtance ſi prodigieuſe, que notre Nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait

ſurmonter les dangers affreux pour pénétrer juſqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la ſoif des richeſſes a pu faire ? Si tu m'aimes, ſi tu me deſires, ſi ſeulement tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta généroſité. Que l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent me conduire juſqu'à toi ; les périls à ſurmonter, les fatigues à ſupporter, ſeront des plaiſirs pour mon cœur.

LETTRE XIX.

JE ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive ſouvent qu'après avoir beaucoup écrit je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon ſouvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, ſi je n'avois à te peindre que les expreſſions de ma tendreſſe ; la vivacité de mes ſentiments applaniroit toutes les difficultés.

Mais je voudrois auſſi te rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé pendant l'intervalle de mon ſilence. Je voudrois que tu n'ignoraſſes aucunes de mes actions ; néanmoins elles ſont depuis long-temps ſi peu intéreſſantes & ſi peu uniformes, qu'il me ſeroit impoſſible de les diſtinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de temps que l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé faire la guerre pour les intérêts de ſon Souverain. Lorſqu'il partit, j'ignorois encore l'uſage de ſa Langue ; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J'en verſai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. Madame la mere, dont je n'avois que trop deviné le dédain (& qui ne m'avoit tant retenue dans ſa chambre que par je ne ſais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur moi,) me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de Vierges, où nous ſommes encore. La vie

que

que l'on y mene eſt ſi uniforme, qu'elle ne peut produire que des événements peu conſidérables.

Cette retraite ne me déplairoit pas, ſi, au moment où je ſuis en état de tout entendre, elle ne me privoit des inſtructions dont j'ai beſoin ſur le deſſein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent ſont d'une ignorance ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à mes moindres curioſités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du Pays, exige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, aux ſentiments du cœur, & je crois même à la raiſon, du moins leur diſcours le fait-il penſer.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, & ſeulement fermés par des morceaux de fer croiſés, aſſez près l'un de l'autre pour empêcher de ſortir, laiſſent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors ; c'eſt ce qu'on appelle des parloirs.

C'eſt à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne; ſon ignorance, à tous autres égards qu'à celui de ſon art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux inſtruite; je remarque dans les réponſes qu'elle fait à mes queſtions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une diſſimulation mal-adroite, ou d'une ignorance honteuſe. Quoi qu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du Spectacle où l'on chante, eſt ſon amant, comme j'avois cru le deviner.

Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir; & pour l'en empêcher plus ſûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle, c'eſt que cette mere, glorieuſe & dénaturée, profite d'un uſage barbare, établi parmi les Grands Seigneurs de ce pays, pour obliger

Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche.

Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choisir un certain Ordre, dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *vœux*.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle; son courage est soutenu par des lettres de son amant, que je reçois de mon maître à écrire, & que je lui rends; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractere, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlasse sa Langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié; & si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience & le mépris se peignent sur son visage; elle me conteste ton esprit, tes vertus & jusqu'à ton amour.

Ma China même (je ne lui sais

point d'autre nom ; celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé) ma China, qui sembloit m'aimer, qui m'obéït en toutes autres occasions, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi ; ou si je lui impose silence, elle sort ; Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin.

Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule & pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentiments de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi ? Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie ; j'écarte la raison barbare qui voudroit m'éclairer : si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza, j'en suis certaine ; sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE XX.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit; cependant elles ne sont gueres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, & que le génie inconséquent de cette nation pouvoit seul inventer.

Le gouvernement de cet Empire, entiérement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au-lieu que le Capa-Inca est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples; en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs Sujets; aussi les crimes & les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misere réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appel-

le commerce ou industrie ; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres ; elle est si bornée, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment pour s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or : &, par une inconséquence qui blesse les lumieres naturelles, & qui impatiente la raison, cette nation insensée attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie & de son état : ce Souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses Sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur

que de la pitié pour les misérables, & de l'indignation contre les loix. Mais, hélas ! que la maniere méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni adresse, je fais nécessairement partie des citoyens de cette Ville. O Ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte, qui ne vient pas d'une faute commise, me soit étranger ; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me seroit insupportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs

vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles que je croyois d'or, n'en ont que la ſuperficie, leur véritable ſubſtance eſt de bois; de même ce qu'ils appellent politeſſe, a tous les dehors de la vertu, & cache légérement leurs défauts; mais avec un peu d'attention, on en découvre auſſi aiſément l'artifice, que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle Livres; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me ſont fort utiles; j'en tire des notions; Céline m'explique ce qu'elle en ſait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le deſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Puiſqu'ils ſont à l'ame ce que le Soleil eſt à la terre, je trou-

verois avec eux toutes les lumieres, tous les ſecours dont j'ai beſoin; mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire; à peine avoit-elle penſé que les livres fuſſent faits par les hommes; elle ignore leurs noms, & même s'ils vivent.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux ouvrages; je te les expliquerai dans notre Langue; je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime.

Hélas! le pourrai-je jamais?

LETTRE XXI.

JE ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza, on m'a fait parler à un Cucipata, que l'on nomme ici *Religieux*, inſtruit de tout : il m'a promis de ne me rien laiſſer ignorer. Poli comme un grand Seigneur, ſavant comme un Amutas, il ſait auſſi parfaitement les uſages du monde, que les dogmes de ſa Religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une ſatisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inſtruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embraſſer ; je le ferois volontiers, ſi j'étois bien aſſurée qu'il m'en eût fait une peinture véritable.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la Loi naturelle, & en vérité auſſi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elles les mœurs & les uſa-

ges de la nation : j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont paru, ni plus incroyables, ni plus incompatibles avec le bon sens, que l'histoire de Maucocapa, & du marais *Tisicaca* * : ainsi je les adopterois de même, si le Cucipara n'eût indignement mépriſé le culte que nous rendons au Soleil ; toute partialité détruit la confiance.

J'aurois pu appliquer à ses raisonnements ce qu'il opposoit aux miens : mais si les loix de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentiments, sans contrarier les siens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me pressoit de changer le sujet de notre entretien : je l'interrompis dès qu'il me fut possible, pour faire des ques-

* Voyez l'Histoire des Incas.

tions sur l'éloignement de la Ville de Paris à celle de Cusco, & sur la possibilité d'en faire le trajet. Le Cucipata y satisfit avec bonté ; & quoiqu'il me désignât la distance de ces deux Villes d'une façon désespérante ; quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose étoit possible, pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon Religieux.

Il en parut étonné : il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise, avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerois ; cependant ma résolution n'en fut point ébranlée ; je priai le Cucipata, avec les plus vives instances, de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail ; il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance & par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit ; & qu'ayant un oncle tout-puissant à la Cour d'Espagne,

il pouvoit plus aiſément que perſonne me procurer des nouvelles de nos malheureuſes contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre ſon retour (qu'il m'aſſura être prochain) il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur diſpoſer de moi ſans ſon conſentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaiſir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui diſtinguent Déterville des perſonnes de ſon rang. Le poids de la reconnoiſſance eſt bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le ſavant homme m'apprit auſſi comment le hazard avoit conduit les Eſpagnols juſqu'à ton malheureux Empire, & que la ſoif de l'or étoit la ſeule cauſe de leur cruauté. Il m'expliqua enſuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville, par un combat, dont il étoit ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tiré de la cruelle obſcurité où je vivois ſur tant d'événemens funeſtes, & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines; j'attends le reſte du retour de Déterville : il eſt humain, noble, vertueux, je dois compter ſur ſa généroſité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur !

LETTRE XXII.

J'AVOIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du ſavant Cucipata ; mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui dans la premiere ; nous ſommes déja brouillés.

Si d'abord il m'avoit paru doux & ſincere, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des livres ; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la ſociété.

Je ne ſais ce que le Cucipata trouva de plaiſant dans mes queſtions ; mais il ſourit à chacune & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés, qu'il ne me fut pas dif-

ficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, dois-je croire que des gens qui connoiſſent & qui peignent ſi bien les ſubtiles délicateſſes de la vertu, n'en aient pas plus dans le cœur que le commun des hommes, & quelquefois moins? Croirai-je que l'intérêt ſoit le guide d'un travail plus qu'humain, & que tant de peines ne ſont récompenſées que par des railleries ou par de l'argent?

Pouvois-je me perſuader que chez une Nation ſi faſtueuſe, des hommes, ſans contredit au-deſſus des autres, par les lumieres de leur eſprit, fuſſent réduits à la triſte néceſſité de vendre leurs penſées, comme le peuple vend pour vivre les plus viles productions de la terre.

La fauſſeté, mon cher Aza, ne me déplaît gueres moins ſous le maſque tranſparent de la plaiſanterie, que ſous le voile épais de la ſéduction; celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me ſatisfaire à cet égard, je remis la converſation ſur le projet de mon voyage, mais au-lieu de m'en détourner avec la même

me douceur que la premiere fois, il m'oppoſa des raiſonnements ſi forts & ſi convainquants, que je ne trouvai que ma tendreſſe pour toi qui pût les combattre : je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie ; & paroiſſant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries qui, toutes inſipides qu'elles étoient, ne laiſſerent pas de m'offenſer : je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à meſure que les expreſſions de mon cœur en prouvoient les ſentiments, ſon viſage & ſes paroles devinrent ſéveres ; il oſa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive colere s'empara de mon ame ; j'oubliai la modération que je m'étois preſcrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je penſois de la fauſſeté de ſes paroles, je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours ; & ſans attendre ſes excuſes, je le quit-

tai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

O mon cher Aza que la raison de ce pays est bizarre ! toujours en contradiction avec elle-même, je ne sais comment on pourroit obéir à quelques-uns de ses préceptes, sans en choquer une infinité d'autres.

Elle convient en général que la premiere des vertus est de faire du bien ; elle approuve la reconnoissance, & elle prescrit l'ingratitude.

Je serois louable si je te rétablissois sur le Trône de tes peres ; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que les Empires du monde.

On m'approuveroit si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possède que ma tendresse, on veut que je te la ravisse ; il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah, mon cher Aza ! je les trahirois toutes, si je cessois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs loix, je le serai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.

LETTRE XXIII.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causé le retour de Déterville : mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l'appeller : il n'y avoit pas longtemps qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus. Quelle fut ma surprise d'y trouver son frere avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de la voir : je lui dois de l'estime & de l'amitié ; ces sentiments sont presque des vertus, je les exprimai avec autant de vérité que je les sentois.

Je voyois mon Libérateur, le seul appui de mes espérances ; j'allois parler sans contrainte de toi, de ma

tendreſſe, de mes deſſeins; ma joie alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore François lorſque Déterville partit; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre; combien d'éclairciſſements a lui demander; combien de reconnoiſſances à lui témoigner? Je voulois tout dire à la fois; je diſois mal & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus que pendant ce temps-là Déterville changeoit de viſage: une triſteſſe, que j'y avois remarquée en entrant, ſe diſſipoit; la joie prenoit ſa place, je m'en applaudiſſois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout & de qui j'attends tout? Cependant ma ſincérité le jetta dans une erreur qui me coûte à préſent bien des larmes.

Céline étoit ſortie en même temps que j'étois entrée: peut-être ſa préſence auroit-elle épargné une explication ſi cruelle.

Déterville attentif à mes paroles paroiſſoit ſe plaire à les entendre, ſans ſonger à m'interrompre: je ne ſais

quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, & lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquerent, je les cherchois ; il profita d'un moment de silence, & mettant un genouil en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel sentiment, divine *Z*ilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sais, répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, repliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point !

Ah, Déterville ! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même si

je croyois pouvoir ceſſer de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il ſembloit, à l'avidité de ſes regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu; hélas! je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, eſt-il bien vrai que vous m'aimez? Ne vous trompez-vous pas vous-même? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me ſéduit Peut-être n'eſt-ce que pour me replonger plus cruellement dans le déſeſpoir d'où je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je; d'où naît votre défiance? Depuis que je vous connois, ſi je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime? Non, repliqua-t-il, je ne puis encore me flatter; vous ne parlez pas aſſez bien le François pour détruire mes juſtes craintes; vous ne cherchez point à me tromper, je le ſais. Mais expliquez-moi

quel ſens vous attachez à ces mots adorables, je vous aime ; que mon ſort ſoit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaiſir.

Ces mots, lui dis-je (un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles ;) ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre ſort m'intéreſſe, que l'amitié & la reconnoiſſance m'attachent à vous, ces ſentimens plaiſent à mon cœur, & doivent ſatisfaire le vôtre.

Ah, Zilia ! me répondit-il, que vos termes s'affoibliſſent, que votre ton ſe refroidit ? Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'eſt-ce point pour Aza que vous ſentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le ſentiment que j'ai pour Aza eſt tout différent de ceux que j'ai pour vous, c'eſt ce que vous appellez l'amour ..... Quelle peine cela peut-il vous faire ? ajoutai-je (en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au Ciel des regards remplis de douleur.) J'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions-être

unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouverez entre vous & lui, puiſque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment cela ſe pourroit-il, repris-je? Vous n'êtes point de ma Nation; loin que vous m'ayez choiſie pour votre épouſe, le hazard ſeul nous a joint, & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raiſon auriez-vous pour moi les ſentiments dont vous parlez?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractere, me repliqua-t-il, pour m'attacher à vous juſqu'à la mort? Né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y deſirois, ne m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague ou paſſager; j'ai vécu ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vue; votre beauté me frappa; mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légere que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur

&

& la naïveté de votre caractere ne m'avoient préſenté l'objet que mon imagination m'avoit ſi ſouvent compoſé. Vous ſavez, Zilia, ſi je l'ai reſpecté, cet objet de mon admiration ? Que ne m'en a-t-il pas coûté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ? Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés ? Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence ; j'ai même exigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour : je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre je vous fuirai ; mais, je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, (pénétrée de la douleur ſincere dont je le voyois accablé ; (hélas ! quel ſacrifice ! Je ne ſais pas ſi celui de ma vie ne me ſeroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, ſi ma vie vous eſt, chere ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme

vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui repliquai-je, & je l'aimerai jusqu'à la mort; je ne sais, ajoutai-je, si vos loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere; mais nos usages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets, & je ne puis en avoir d'autres; la vérité m'est chere, je vous la dis sans detour.

De quel sang froid vous m'assassinez: s'écria-t-il. Ah, Zilia! que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise. Eh bien! continua-t-il, après avoir gardé quelques moments le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre epérance sur l'amour que vous conservez pour Aza?

Hélas! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens

d'y retourner, ou, tout au moins, qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiroient de mon sort & pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elles servissent de regle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, (avec un sang froid affecté,) les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant; vous serez satisfaite à cet égard : cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza; des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur : mes larmes coulerent en abondance; elles m'empecherent long-temps de répondre à Déterville qui, de son côté, gardoit un morne silence. Eh bien! lui dis-je enfin, je ne le verrai plus; mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse, pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, & je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant

Ah ! c'en eſt trop, s'écria-t-il en ſe levant bruſquement : oui, s'il eſt poſſible, je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts eſt capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée débout, les yeux attachés ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abymée dans une confuſion de penſées que je ne cherchois pas même à démêler, j'y ſerois reſtée long-temps, ſi Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit ſorti ſi-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de ſon frere ; enſuite, tournant ſa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pu lui dire ? Mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer : je ſortis, elle ne me ſuivit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſerois reſtée un jour ſans oſer

paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frere, ſes dernieres paroles, auxquelles je voudrois, & je n'oſe, donner un ſens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir, étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin : cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois : mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre eſt écrite, & les caracteres ne ſont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre ; tu ne ſais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſauras-tu jamais ?

LETTRE XXIV.

JE pourrois encore appeller une abſence le temps qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fievre*. Si (comme je le crois) elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air ſi froid, elle a eu ſi peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentiments. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere l'indiſpoſe contre moi; elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux : la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affec-

tées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément ſont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariétés & de peines de la part du frere & de la ſœur, je ne ſuis pas inſenſible aux événements qui changent leurs deſtinées.

Madame Déterville eſt morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti ſon caractere, elle a donné tout ſon bien à ſon fils aîné. On eſpere que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injuſtice. Déterville, déſintéreſſé par lui-même, ſe donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppreſſion. Il ſemble que ſon malheur redouble ſon amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit ſoir & matin; ſes lettres ſont remplies de ſi tendres plaintes contre moi, de ſi vives inquiétudes ſur ma ſanté, que, quoique Céline affecte, en me les liſant, de ne vouloir que m'inſtruire du progrès de leurs affaires, je démêle aiſément le motif du prétexte.

Je ne doute pas que Déterville ne

les écrive, afin qu'elles me ſoient lues ; néanmoins je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit, s'il étoit inſtruit des reproches ſanglants dont cette lecture eſt ſuivie. Ils font leur impreſſion ſur mon cœur : la triſteſſe me conſume.

Juſqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même ; aucune tache ne ſouilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit ; à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes auxquelles je dois la vie, que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi, que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir ; & cependant je ne puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE XXV.

QUE la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza ! J'ai réſiſté long-temps aux puiſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſé conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite : je me repentois déja de ma démarche, j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroiſſoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir ?

Pardonnez-moi, *Zilia*, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportois autant de joie que vous me cauſez de douleur. Eſt-ce trop exiger qu'un moment de votre vue, pour récompenſe du cruel ſacrifice que je vous fais ? Et, ſans me

donner le temps de répondre : voici, continua-t il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé, en vous apprenant le sort d'Aza ; elle vous prouvera mieux que tous mes ſerments, quel eſt l'excès de mon amour ; & tout de ſuite il m'en fit la lecture. Ah ! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre ſans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré !

Cette admirable lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens : je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvements de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur doit augmenter ſes peines : je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes,

Eh bien ! Zilia, me dit-il, après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite de ſort d'Aza ; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez ſans contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques moments embarraſſée de ma réponſe, je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur ſans offenſer la ſenſibilité du ſien ; je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié : je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline ; je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux

perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais....

Quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution, je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel ; je l'avois préparé moi-même ; mais je ne puis me ſéparer de vous, je ne puis renoncer à vous ; non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abuſez de ma tendreſſe, vous déchirez ſans pitié un cœur perdu d'amour. *Z*ilia ! cruelle *Z*ilia ! voyez mon déſeſpoir, c'eſt votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur ?

C'eſt vous, lui dis-je, (effrayée de ſa réſolution) c'eſt vous que je devrois accuſer. Vous flétriſſez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe. Au nom de l'amitié, ne terniſſez pas une généroſité ſans exemple par un déſeſpoir qui feroit l'a-

mertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter; ne me forcez pas à me plaindre de vous, laiſſez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne ſais comment je prononçai ces paroles: mais Déterville, fixant ſes yeux ſur moi, ſembloit ne me point regarder: renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une profonde méditation; de mon côté je n'oſois l'interrompre: nous obſervions un égal ſilence, quand il reprit la parole, & me dit, avec une eſpece de tranquillité: oui, Zilia je connois, je ſens toute mon injuſtice; mais renonce-t-on de ſang froid à la vue de tant de charmes? Vous le voulez, vous ſerez obéie. Quel ſacrifice, ô Ciel! Mes triſtes jours s'écouleront, finiront ſans vous voir. Au moins ſi la mort .... N'en parlons plus, ajouta-t-il, en s'interrompant; ma foibleſſe me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'aſſurer de moi-même; je reviendrai vous voir, il eſt néceſſaire

que nous prenions enſemble des meſures pour votre voyage. Adieu, Zilia! Puiſſe l'heureux Aza ſentir tout ſon bonheur! En même-temps il ſortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me ſoit cher, quoique je fuſſe pénétrée de ſa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aiſe qui ſe retirât.

Qu'il eſt doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie! Je paſſai le reſte de la journée dans les plus tendres raviſſements. Je ne t'écrivis point: une lettre étoit trop peu pour mon cœur; elle m'auroit rappellé ton abſence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à cette précieuſe lettre quelques gages de ta tendreſſe? Pourquoi ne l'as-tu pas fait? On t'a parlé de moi, tu es inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore: que la crainte s'éloigne de mon ame,

que la joie y domine ſans mêlange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle ? Exige-t-elle les memes ſacrifices que celle de France ? Non, tu n'y aurois pas conſenti.

Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix ; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre ! Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE XXVI.

C'Est ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes propres circonſtances. Je ſors de l'entrevue que Déterville m'avoit aſſignée ; quelque plaiſir que je me ſois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudroit pour aller en Eſpagne. Quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre ; le temps eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de ſoin, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſements ſur mon voyage, qui m'ont décidée en ſecret ſur le parti que je prends, & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je

Je me suis souvenue, que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pieces d'argent, & quelquefois d'or, dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu savoir si c'étoit par obligation, ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais même le repos. *

Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'intérêt de ce peuple avide ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Quelle honte ! tu sais tout ce que je lui dois. Je l'acceptois avec une répugnance qui ne peut-être vaincue que par la nécessité ; mais pourrois je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ? Je n'ai pu m'y résoudre, mon cher Aza ; cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus prom-

* Les Incas avoient établi sur les chemins de grandes maisons, où l'on recevoit les Voyageurs sans aucuns frais.

ptement, n'a fait que confirmer m'a réſolution.

Déterville a écrit devant moi au Miniſtre d'Eſpagne. Il le preſſe de te faire partir, il lui indique les moyens de te faire conduire ici, avec une généroſité qui me pénetre de reconnoiſſance & d'admiration.

Quels doux moments j'ai paſſés pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaiſir d'être occupée des arrangements de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au deſſein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à préſent mille ſources de plaiſirs que je n'y avois pas apperçues.

Pluſieurs circonſtances qui ne me paroiſſoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéreſſantes & agréables. Je ſuivois aveuglément ce penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Eſpagnols, dont la ſeule idée me ſaiſit d'horreur ; je trouve une ſatisfaction infinie dans la certi-

tude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié Je goûte, sans remords, la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la Ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France? Il te plaira, mon cher Aza, quoique la sincérité en soit bannie : on y trouve tant d'agréments, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter ; tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer, & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes sentimens ne sont chéris que de moi.

Déterville m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverois des Interpretes pour t'expliquer les dernieres. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte. Adieu, cher espoir de ma vie ; je

continuerai à t'écrire : ſi je ne puis te faire paſſer mes lettres, je te les garderai.

Comment ſupporterois-je la longueur de ton voyage, ſi je me privois du ſeul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes tranſports, de mon bonheur ?

LETTRE XXVII.

DEPUIS que je fais mes lettres en chemin ; mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage ; mon ame ne reçoit de toutes parts que des idées agréables, &, pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont sa mere l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours, son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation, que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix par une complaisance,

qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpeces ; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a amenée dans la ſienne ; & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtements, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé elle commandoit déja à nos Chinas de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir ; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi (lui ai-je dit les yeux baignés de larmes,) pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis. Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai, c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſais que, ſelon vos Loix, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les recoivent. la honte en eſt effacée. Attendez donc que je

n'en aie plus aucun beſoin pour exercer votre généroſité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des ſentiments ſi peu naturels. Nos uſages ſont plus humains ; celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne ; vous m'avez appris à penſer autrement, n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages.

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : nous ſommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere *Z*ilia, de vouloir bleſſer votre délicateſſe, il nous ſiéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois ſeulement que vous partageaſſiez avec moi les préſents d'un frere généreux ; c'étoit le plus ſûr moyen de lui en marquer ma reconnoiſſance : l'uſage, dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir ; mais, puiſque vous en êtes offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc, lui ai-je dit. Oui, m'a-t-elle répondu en ſouriant ; mais permet-

tez-moi d'écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laiſſé faire, & la gaieté s'eſt rétablie entre nous, nous avons recommencé à examiner ces parures plus en détail, juſqu'au temps où on l'a demandée au parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſements comparables à celui de t'écrire. Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende d'avance ceux que l'on me prépare.

Céline va ſe marier, elle prétend m'emmener avec elle, elle veut que je quitte la Maiſon religieuſe pour demeurer dans la ſienne ; mais ſi j'en ſuis crue. . . . . .

. . . . . .

. . . . Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma lettre fut-elle hier interrompue ? hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ce précieux monument de notre ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas ; j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis

vis entrer Céline, suivie de quatre hommes, accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoient; ils les poserent à terre, & se retirerent. Je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en secret, lorsque Céline me dit, en me présentant des clefs : ouvrez, Zilia, ouvrez, sans vous effaroucher, c'est de la part d'Aza.

La vérité que j'attache inséparablement à ton idée, ne me laisse point le moindre doute; j'ouvris avec précipitation, & ma surprise confirma mon erreur, en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornements du Temple du Soleil.

Un sentiment confus, mélé de tristesse & de joie, de plaisir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte & de nos Autels; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline; elle me tira de mon ivresse, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur;

je la crus de toi, mes transports redoublerent; mais quoique je la déchiffrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

„ Ces trésors sont à vous, belle „ Zilia, puisque je les ai trouvés sur „ le Vaisseau qui vous portoit. Quel„ ques discussions arrivées entre les „ gens de l'Equipage, m'ont empê„ ché jusqu'ici d'en disposer libre„ ment. Je voulois vous les présen„ ter moi-même; mais les inquiétu„ des que vous avez témoignées ce „ matin à ma sœur, ne me laissent plus „ le choix du moment. Je ne saurois „ trop tôt dissiper vos craintes; je „ préférerai toute ma vie votre satis„ faction à la mienne. „

Je l'avoue, en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vaſe que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Eſpagnols. C'eſt le même (mon cœur l'a reconnu) que tes levres toucherent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* * préparé de ma main. Plus riche de ce tréſor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'oppoſa à mon deſſein.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe ; rappellez votre équité, ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je reconnus dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de généroſité. Que les vices ſont prêts des vertus ! J'avouai ma faute : j'en demandai pardon à Céline, mais je ſouffrois trop

* Boiſſon des Indiens.

de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer, pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuſes contrées; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbuſtes d'or, chargés d'oiſeaux & d'inſectes, d'un travail excellent; je me hâtai de les lui préſenter, avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages, de poiſſons & des fleurs les mieux imitées: elles les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles des Nations vaincues * par tes an-

* Les Incas faiſoient dépoſer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils ſoumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux mêmes, puiſque l'Inca *Huayna* conſulta l'Idole de Rimace. *Hiſtoire des Incas, Tome I. page* 350.

têtres, & une petite ſtatue * qui repréſentoit une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre, un lion, & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle en ſouriant : ſans une lettre de votre part, les préſents ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour rien refuſer ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance : & lorſque Céline fût ſortie, je diſtribuai des petits préſents à ſa China, & à la mienne ; j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or § que l'on con-

* Les Incas ornoient leurs maiſons de ſtatues d'or de toutes grandeurs, & même de giganteſques.

§ Les Incas ne s'aſſeyent que ſur des ſieges d'or maſſif.

ſervoit dans le Temple ; pour le jour des viſites du Capa-Inca, ton auguſte pere, placé d'un côté de ma chambre en forme de trône, me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus, excite ma vénération ; je me proſterne devant-elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi.

Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent ſans ceſſe tes tendres ſerments.

Des fleurs *, des oiſeaux, répandus avec ſymmétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en racour-

* On a déja dit que les Jardins du Temple, & ceux des Maiſons Royales, étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient juſqu'à l'herbe appellée *Maïs*, dont ils faiſoient des champs tous entiers.

ci l'image de ces magnifiques Jardins où je me ſuis ſi ſouvent entretenue de ton idée.

Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle part, ſans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui ſera jamais la vie de ma vie.

LETTRE XXVIII.

C'Est vainement, mon cher Aza, que j'ai employé les prieres, les plaintes, les instances pour ne point quitter ma retraite. Il a fallu céder aux importunités de Céline. Nous sommes depuis trois jours à la campagne, où son mariage fut célébré en y arrivant.

Avec quelle peine, quel regret, quelle douleur n'ai-je pas abandonné les chers & précieux ornements de ma solitude ? hélas ! à peine ai-je eu le temps d'en jouir, & je ne vois rien ici qui puisse me dédommager.

Loin que la joie & les plaisirs dont tout le monde paroît enivré, me dissipent & m'amusent, ils me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou tout au moins à penser à toi.

Les divertissements de ce pays me paroissent aussi peu naturels, aussi affectés que les mœurs. Ils consistent dans une gaieté violente, exprimée par des ris éclatans, auxquels l'ame paroît ne prendre aucune part; dans

des jeux insipides dont l'or fait tout le plaisir, ou bien dans une conversation si frivole & si répétée, qu'elle ressemble bien davantage au gazouillement des oiseaux, qu'à l'entretien d'une assemblée d'êtres pensants.

Les jeunes hommes, qui sont ici en grand nombre, se sont d'abord empressés à me suivre jusqu'à ne paroître occupés que de moi ; mais soit que la froideur de ma conversation les ait ennuyés, ou que mon peu de goût pour leurs agréments, les ait dégoûtés de la peine qu'ils prenoient à les faire valoir, il n'a fallu que deux jours pour les déterminer à m'oublier ; bientôt ils m'ont délivrée de leur importune préférence.

Le penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes, que Déterville, quoiqu'exempt d'une grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne me plus parler de ses sentiments, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi ; obligés de nous voir sans

ceſſe, je n'ai pas encore trouvé l'occaſion de lui parler.

A la triſteſſe qui le domine au milieu de la joie publique, il m'eſt aiſé de deviner qu'il ſe fait violence ; peut-être je devrois lui en tenir compte ; mais j'ai tant de queſtions à lui faire ſur ton départ d'Eſpagne, ſur ton arrivée ici, enfin ſur des ſujets ſi intéreſſants, que je ne puis lui pardonner de me fuir. Je ſens un deſir violent de l'obliger à me parler, & la crainte de réveiller ſes plaintes & ſes regrets me retient.

Céline, toute occupée de ſon nouvel époux, ne m'eſt d'aucun ſecours : le reſte de la compagnie ne m'eſt point agréable ; ainſi, ſeule au milieu d'une aſſemblée tumultueuſe, je n'ai d'amuſement que mes penſées, elles ſont toutes à toi, mon cher Aza ; tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon cœur, de mes plaiſirs, & de mon bonheur.

LETTRE XXIX.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas! il ne m'a que trop parlé ; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à ma tristesse accoutumée. Le monde & le bruit me devinrent plut importuns qu'à l'ordinaire: jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son époux, tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentiments si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offenſez pas, Zilia, me dit-il, c'eſt le hazard qui ma conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous : mais je ſuis trop malheureux pour l'être ſans relâche : par pitié pour vous je me ſuis approché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur; cependant ſi vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? vous ſuis-je odieux? Non, lui dis-je, au contraire, aſſeyez-vous, je ſuis bien aiſe de trouver une occaſion de m'expliquer, depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, pour être tout à fait généreux, il faut ſe prêter à la reconnoiſſance ; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornements du Temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant, ai-je mal exprimé les ſentiments qu'un tel excès de bonté m'inſpiroit ; je veux.... Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoiſſance eſt peu flatteuſe

pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop ſouvent avec la haine.

Qu'oſez-vous penſer m'écriai-je ; ah ! Déterville, combien j'aurois de reproches à vous faire, ſi vous n'étiez pas tant à plaindre ! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai ſenti moins de répugnance à dépendre de vous que des Eſpagnols. Votre douceur & votre bonté me firent deſirer dès-lors de gagner votre amitié : à meſure que j'ai démêlé votre caractere, je me ſuis confirmé dans l'idée que vous méritiez toute la mienne ; & ſans parler des extrêmes obligations que je vous ai (puiſque ma reconnoiſſance vous bleſſe) comment aurois-je pu me défendre des ſentiments qui vous ſont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la ſimplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos ſentiments ; votre raiſon eſt preſque celle de la nature ; combien de motifs pour vous chérir ! juſqu'à la nobleſſe de votre figure, tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux auſſi-bien que l'amour. Autrefois, après un moment

d'abſence, je ne vous voyois pas revenir ſans qu'une ſorte de ſérénité ne ſe répandit dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocents plaiſirs en peines & en contraintes ?

Votre raiſon ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains ſans ceſſe les écarts. Les ſentiments dont vous m'entretenez, gênent l'expreſſion des miens, ils me privent du plaiſir de vous peindre ſans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, ſi vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez juſqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur, vos yeux embarraſſent les miens, je n'y remarque plus cette agréable tanquillité qui paſſoit quelquefois juſqu'à mon ame : je n'y trouve qu'une morne douleur, qui me reproche ſans ceſſe d'en être la cauſe. Ah ! Déterville, que vous êtes injuſte, ſi vous croyez ſouffrir ſeul !

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baiſant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchiſe redoublent mes regrets ! quel tréſor que la poſſeſſion d'un cœur tel que le vôtre ! mais avec quel déſeſpoir vous m'en faites ſentir la perte !

Puiſſante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir eſt le vôtre ! N'étoit-ce point aſſez de me faire paſſer de la profonde indifférence à l'amour exceſſif, de l'indolence à la fureur, faut-il encore me vaincre ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je, cet effort eſt digne de vous, de votre cœur. Cette action juſte vous éleve au deſſus des mortels. Mais pourrai-je y ſurvivre, reprit-il douloureuſement ? n'eſpérez pas au moins que je ſerve de victime au triomphe de votre amant ; j'irai loin de vous adorer votre idée, elle ſera la nourriture amere de mon cœur ; je vous aimerai, & je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins n'oubliez pas....

Les ſanglots étoufferent ſa voix, il ſe hâta de cacher les larmes qui couvroient ſon viſage ; j'en répandois moi-même, auſſi touchée de ſa généroſité que de ſa douleur ; je pris une de ſes mains que je ſerrai dans les miennes ; non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laiſſez-moi mon ami : contentez-vous des ſentiments que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime preſqu'autant que j'aime Aza : mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles? un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles? que je suis insensé de me livrer à leur douleur ! dans quel honteux abaissement je me replonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme ; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourments qui me dévorent ; puisse-t-il être tel que vous le desirez, & digne de votre cœur.

Quelles alarmes, mon cher Aza ; l'air dont il prononça ces dernieres paroles, ne jetta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présenterent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne ; enfin (oserois-je le prononcer !) que tu ne fus infidele.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres instances ; tout ce que je

pus

pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, auſſi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes.

Cependant les réflexions ſur l'inconſtance des hommes, ſur les dangers de l'abſence, & ſur la légéreté avec laquelle tu avois changé de Religion, reſterent profondément gravées dans mon eſprit.

Pour la premiere fois, ma tendreſſe me devint un ſentiment pénible ; pour la premiere fois je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, ſi tu ne m'aimois plus! Ah! que ma mort nous ſépare plutôt que ton inconſtance!

Non, c'eſt le déſeſpoir qui a ſuggéré à Déterville ces affreuſes idées. Son trouble & ſon égarement ne devoient-ils pas me raſſurer ? L'intérêt qui le faiſoit parler, ne devoit-il pas m'être ſuſpect ? Il me le fut, mon cher Aza ; mon chagrin ſe tourna tout entier contre lui, je le traitai durement, il me quitta déſeſpéré.

Hélas! l'étois-je moins que lui? Quels tourments n'ai-je point ſoufferts avant de retrouver le repos de mon cœur? eſt-il encore bien affermi ? Aza, je t'aime ſi tendrement ; pourrois-tu m'oublier ?

LETTRE XXX.

QUE ton voyage eſt long, mon cher Aza ! Que je deſire ardemment ton arrivée : Le temps a diſſipé mes inquiétudes : je ne les vois plus que comme un ſonge dont la lumiere du jour efface l'impreſſion. Je me fais un crime de t'avoir ſoupçonné, & mon repentir redouble ma tendreſſe ; il a preſque entiérement détruit la pitié que me cauſoient les peines de Déterville ; je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il ſemble avoir de toi ; j'en ai bien moins de regret d'être en quelque façon ſéparée de lui.

Nous ſommes à Paris depuis quinze jours, je demeure avec Céline dans la maiſon de ſon mari, aſſez éloignée de celle de ſon frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient ſouvent y manger : mais nous menons une vie ſi agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loiſir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous em-

ployons une partie de la journée au travail pénible de notre ajuſtement, & le reſte à ce que l'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient auſſi infructueuſes qu'elles ſont fatigantes, ſi la derniere ne me procuroit les moyens de m'inſtruire plus particuliérement des uſages de ce Pays.

A mon arrivée en France, n'entendant pas la Langue, je ne pouvois juger que ſur les dehors ; peu inſtruite dans la Maiſon religieuſe, je ne l'aigueres été davantage à la campagne, où je n'ai vu qu'une ſociété particuliere, dont j'étois trop ennuyée pour l'examiner. Ce n'eſt qu'ici où, répandue dans ce que l'on appelle le grand monde, je vois la Nation entiere.

Les devoirs que nous rendons, conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maiſons qu'il eſt poſſible, pour y rende & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures.

Je n'ai pas été long-temps ſans m'appercevoir de la raiſon qui fait pren-

dre tant de peines pour acquérir cet hommage ; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît, il prend une autre forme. Les agréments que l'on trouvoit à celle qui ſort, ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant des François, comme l'inconſéquence eſt le caractere de la nation. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs, & leurs converſations celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'il ſoit abſent.

Ce qu'ils appellent la mode, n'a point encore altéré l'ancien uſage de dire librement tout le mal que l'on peut des autres, & quelquefois celui que l'on ne penſe pas. Les plus gens de bien ſuivent la coutume ; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de leur franchiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle il révelent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules, & juſqu'aux vices de leurs amis.

Si la ſincérité, dont les François font

uſage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque eſt ſans bornes. Il ne faut, ni éloquence pour ſe faire écouter, ni probité pour ſe faire croire. Tout eſt dit, tout eſt reçu avec la même légéreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François ſoient nés méchants : je ſerois plus injuſte qu'eux ſi je te laiſſois dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât ſans attendriſſement l'hiſtoire que l'on m'oblige ſouvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentiments, & de la ſimplicité de nos mœurs ; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux, l'exemple & la coutume ſont les tyrans de leurs uſages.

Tel qui penſe bien, médit d'un abſent, pour n'être pas mépriſé de ceux qui l'écoutent. Tel autre ſeroit bon humain, ſans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule ; & tel eſt ridicule par état qui ſeroit un modele de perfections, s'il oſoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, leurs vices ſont artificiels comme leurs vertus, & la frivolité de leur caractere ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils ſont. Ainſi que leurs jouets de l'enfance, ridicules inſtitutions des êtres penſans, ils n'ont, comme eux, qu'une reſſemblance ébauchée avec leurs modeles; du poids aux yeux, de la légéreté au tact, la ſurface coloriée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Auſſi ne ſont-ils eſtimés par les autres Nations que comme les jolies bagatelles le ſont dans la ſociété. Le bon ſens ſourit à leurs gentilleſſes, & les remet froidement à leur place.

Heureuſe la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour mobile, & la vertu pour principe!

LETTRE XXXI.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractere léger des François ; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumieres qu'aucune autre Nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictons choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante, pour leur eſprit, que leur façon de penſer ſur les femmes. Ils les reſpectent, mon cher Aza, & en méme temps ils les mépriſent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politeſſe, ou ſi tu veux de leur vertu (car je ne leur en connois point d'autre) regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition, il ſe couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faiſoit quelqu'inſulte perſonnelle. Et cependant l'homme le moins conſidé-

rable, le moins estimé peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà; nous avons trouvé que la force & le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre; nos Loix y sont conformes.*

Ici loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les loix, ni par leurs maris; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satyre.

Je m'étois bien apperçue, en entrant dans le monde, que la censure habi-

* Les Loix dispensoeint les femmes de tout travail pénible.

tuelle

tuelle de la Nation tomboit principalement sur les femmes, & que les hommes entr'eux ne se mépriſoient qu'avec ménagement : j'en cherchois la cauſe dans leurs bonnes qualités, lorſqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maiſons où nous ſommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par une de ſes amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la ſeule raiſon que le mort avoit parlé au déſavantage du vivant : cette nouvelle extravagance me parut d'un caractere aſſez ſérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme eſt obligé d'expoſer ſa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques diſcours contre lui ; ou à ſe bannir de la ſociété, s'il refuſe de prendre une vengeance ſi cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux ſur ce que je cherchois. Il eſt clair que les hommes naturellement lâches, ſans honte & ſans remords, ne craignent que les punitions corporelles, & que ſi les femmes étoient autoriſées à pu-

nir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont ils sont obligés de se venger de la plus légere insulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société, ne seroit plus ; ou retiré dans un desert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi : mais les lâches n'ont rien à craindre, ils ont trop bien fondé cet abus pour le voir jamais abolir.

L'impudence & l'effronterie sont les premiers sentiments que l'on inspire aux hommes ; la timidité, la douceur & la patience sont les seules vertus que l'on cultive dans les femmes : comment ne seroient-elles pas les victimes de l'impunité ?

O mon cher Aza ! que les vices brillants d'une Nation d'ailleurs charmante, ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon soutien dans le chemin de la vertu ; & moi, celle où je suis de conserver ton estime & ton amour, en imitant mon modele, en le surpassant même, s'il est possible, en méritant un respect fondé sur le mérite, & non pas sur un frivole usage.

LETTRE XXXII.

NOs visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passée hier ! combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables ; mais combien elles me seront cheres, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long nous arrivâmes de très-bonne heure, à une maison de campagne, dont la situation & les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cracher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroissoit un enchantement. Cette

penſée me divertit ; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les Hiſtoires, où la Maîtreſſe du logis étoit inviſible ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargé de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant ſon abſence. Alors, ajouta-t-elle en riant, voyons comment vous vous en tirerez ? J'entrai volontiers dans la plaiſanterie ; je repris le ton ſérieux pour copier les compliments que j'avois entendu faire en pareil cas ; & l'on trouva que je m'en acquittai aſſez bien.

Après s'être amuſée quelque temps de ce badinage, Céline me dit : tant de politeſſe ſuffiroit à Paris pour nous bien recevoir ; mais, Madame, il faut quelque choſe de plus à la campagne, n'aurez-vous pas la bonté de nous donner à dîner ?

Ah ! ſur cet article, lui dis-je, je n'en ſais pas aſſez pour vous ſatisfaire, & je commence à craindre pour moi-même que votre amie ne s'en

ſoit trop rapportée à mes ſoins. Je ſais un remede à cela, répondit Céline ; ſi vous voulez ſeulement prendre la peine d'écrire votre nom, vous verrez qu'il n'eſt pas ſi difficile que vous le penſez, de bien régaler ſes amis ; vous me raſſurez, lui dis-je, allons, écrivons promptement.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier déja écrit ; il me le préſenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita, ſelon la coutume, de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange.

Nous y trouvâmes une table ſervie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous aſſis, qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine : rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin pour nous exciter à la joie ; il me parloit en mille manieres de ſes ſenti-

ments pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, ſans plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerein; d'un commun accord nous réſolûmes de nous promener en ſortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maiſon ne ſembloit le promettre. L'art & la ſymmétrie ne s'y faiſoient admirer que pour rendre plus touchants les charmes de la ſimple nature.

Nous bornâmes notre courſe dans un bois qui termine ce beau jardin; aſſis tous quatre ſur un gazon délicieux, nous commencions déja à nous livrer à la rêverie qu'inſpire naturellement les beautés naturelles, quand à travers les arbres nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de payſans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques inſtruments de muſique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon ruſtique, mais mélodieuſe, des chanſons où j'entendis avec ſurpriſe que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorſque les deux troupes nous ayant jointes, je vis l'homme le plus apparent quitter la ſienne, mettre un genouil en terre, & me préſenter dans un grand baſſin pluſieurs clefs, avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris ſeulement qu'étant le chef des Villageois de la contrée, il venoit me faire hommage en qualité de leur Souveraine, & me préſenter les clefs de la maiſon dont j'étois auſſi la maîtreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue, il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna auſſi d'un petit diſcours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuſe, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois ſi peu : d'ailleurs, tout ce qui ſe paſſoit, avoit un ton ſi approchant de celui de la vérité, que dans bien des moments je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable : cette penſée en produiſit une infinité d'autres : mon eſ-

prit étoit tellement occupé, qu'il me fut impoſſible de proférer une parole; ſi ma confuſion étoit divertiſſante pour la compagnie, elle ne l'étoit gueres pour moi.

Déterville fut le premier qui en fut touché; il fit un ſigne à ſa ſœur, elle ſe leva après avoir donné quelques pieces d'or aux payſans & aux jeunes filles, en leur diſant que c'étoit les prémices de mes bontés pour eux; elles me propoſa de faire un tour de promenade dans le bois, je la ſuivis avec plaiſir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit miſe; mais je n'en eus pas le temps; à peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, & me regardant avec une mine riante; avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le ſerez bien davantage, ſi je vous dis qu'il eſt très-vrai que cette terre & cette maiſon vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je! Ah, Céline! vous pouſſez trop loin l'outrage ou la plaiſanterie. Attendez, me dit-elle plus ſérieuſement; ſi mon frere avoit diſpoſé de quelques parties de vos

tréſors pour en faire l'acquiſition, & qu'au-lieu des ennuyeuſes formalités dont il s'eſt chargé, il ne vous eût réſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré (à tout événement) une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir aſſuré une vie indépendante? Vous avez ſigné ce matin l'acte authentique qui vous met en poſſeſſion de l'une & de l'autre. Grondez-nous à préſent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, ſi rien de tout cela ne vous eſt agréable.

Ah! mon aimable amie, m'écriai-je en me jettant entre ſes bras, je ſens trop vivement des ſoins ſi généreux pour vous exprimer ma reconnoiſſance; il ne me fut poſſible de prononcer que ce peu de mots; j'avois ſenti d'abord l'importance d'un tel ſervice.

Touchée, attendrie, tranſportée de joie en penſant au plaiſir que j'aurois de te conſacrer cette charmante demeure, la multitude de mes ſentiments en étouffoit l'expreſſion. Je faiſois à Céline des careſſes qu'elle me rendoit avec la même tendreſſe; & après m'a-

voir donné le temps de me remettre ; nous allâmes retrouver ſon frere & ſon mari.

Un nouveau trouble me ſaiſit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expreſſions ; je lui tendis la main, il la baiſa ſans proférer une parole, & ſe détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des ſignes de la ſatisfaction qu'il avoit de me voir ſi contente ; j'en fus attendrie juſqu'à en verſer auſſi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéreſſé que nous à ce qui ſe paſſoit, remit bientôt la converſation ſur le ton de plaiſanterie ; il me fit des compliments ſur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maiſon pour en examiner, diſoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que ſon goût n'étoit pas auſſi ſûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza ; tout ce qui s'offrit à mon paſſage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me ſembloient plus belles, les arbres plus verds, la ſymmétrie des jardins mieux ordonnée.

Je trouvai la maiſon plus riante, les

meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartements dans une ivresse de joie, qui ne me permettoit de rien examiner ; le seul endroit où je m'arrêtai, fut dans une assez grande chambre, entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable ; j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Nous cherchâmes à l'employer ; mais nos recherches auroient été inutiles, s'il ne nous eût montré la porte qu'elle devoit ouvrir ; confondue avec art dans les lambris, il étoit impossible de la découvrir sans en savoir le secret.

Je l'ouvris avec précipitation, & je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd, ornés de figures extrême-

ment bien deſſinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la Ville du Soleil, telles à peu près que je les avois racontées à Déterville.

On y voyoit nos Vierges repréſentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France : on diſoit même qu'elles me reſſembloient.

Les ornements du Temple que j'avois laiſſés dans la maiſon religieuſe, ſoutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil ſuſpendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du Ciel, achevoit par ſon éclat d'embellir cette charmante ſolitude ; & des meubles commodes, aſſortis aux peintures, la rendoient délicieuſe.

En examinant de plus près ce que j'étois ravie de retrouver, je m'apperçus que la chaiſe d'or y manquoit ; quoique je me gardaſſe bien d'en parler, Déterville me devina ; il ſaiſit ce moment pour s'expliquer : vous cherchez inutilemen, belle *Z*ilia, me dit-il ; par un pouvoir magique la chai-

se de l'Inca s'est transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret, mais il a fallu respecter votre délicatesse ; voici me dit-il, en ouvrant une petite armoire (pratiquée adroitement dans le mur,) voici les débris de l'opération magique. En même temps il me fit voir une cassette remplie de pieces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous, j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance & l'admiration que me causoient des soins si prévenants, quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustements, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec un telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire & de

demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle : & moi, repris-je, je deſire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez aſſurément pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil (c'eſt ainſi qu'ils nommerent le merveilleux cabinet ;) j'eus enfin la liberté d'en parler, j'exprimai, comme je le ſentois, les ſentiments dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! Que de vertus dans les procédés du frere & de la ſœur !

Nous paſſâmes le reſte du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du ſouper encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domeſtiques que je ſavois être à moi ; je badinois ſur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le temps s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie & même qu'il échappoit de temps en temps des larmes à Céline; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient. Je ne pus l'obtenir; nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon Palais enchanté.

O mon cher Aza! quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi!

LETTRE XXXIII.

LA triſteſſe de Déterville & de ſa ſœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté : ils me ſont trop chers l'un & l'autre, pour ne m'être pas empreſſée à leur en demander le motif : mais voyant qu'ils s'obſtinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traverſé ton voyage, & bientôt mon inquiétude a ſurpaſſé leur chagrin. Je n'en ai pas diſſimulé la cauſe, & mes aimables amis ne l'ont pas laiſſé durer long-temps.

Déterville m'a avoué qu'il avoit réſolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me ſurprendre, mais que mon inquiétude lui faiſoit abandonner ſon deſſein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner ; & par le calcul du temps & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même ; enfin, qu'il n'y a

plus

plus de temps à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangements. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine; tu logeras ici jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera; Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincu plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore, que ta prochaine arrivée. Je le plains, je compatis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentiments, & qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie, pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce que je puis faire; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entiérement en moi-même: ainsi quoique je te crois fort près

de moi, que je treſſailliſſe au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre preſque à chaque mot, pour courir à la fenêtre, je ne laiſſe pas de continuer à écrire ; il faut ce ſoulagement au tranſport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il eſt vrai : mais ton abſence en eſt-elle moins réelle, que ſi les mers nous ſéparoient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre ; pourquoi ceſſerois-je de m'entretenir avec toi de la ſeule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'exiſte point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reſte de ton abſence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendreſſe ? Hélas ! tu l'as vue toujours gémiſſante. Que ce temps eſt loin de moi ! avec quel tranſport il ſera effacé de mon ſouvenir ! Aza, cher Aza ! que ce nom m'eſt doux ! bientôt je ne t'appellerai plus en vain ; tu m'entendras, tu voleras à ma voix, les plus tendres expreſſions de mon cœur ſeront la récompenſe de ton empreſſement.... On m'interrompt, ce n'eſt pas toi, & cependant il faut que je te quitte.

LETTRE XXXIV.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malte.

AVEZ-VOUS pu, Monsieur, prévoir, sans repentir, le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me préparier ! Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agéables, par des motifs de reconnoissance si pressants, à moins que ce ne fut pour me rendre plus sensible à votre désespoir & à votre absence ! Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline, toute affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'est fait sentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai

point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentiments. Ah ! Déterville, que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine ! mais n'eſpérez pas exécuter juſqu'à la fin vos injuſtes réſolutions ; non, la mer ne vous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes lettres, vous écouterez mes prieres ; le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille à laquelle je ſuis reſponſable de votre perte.

Quoi ! pour récompenſe de tant de bienfaits, j'empoiſonnerois vos jours & ceux de votre ſœur ; je romprois une ſi tendre union ; je porterois le déſeſpoir dans vos cœurs, même en jouiſſant encore de vos bontés : non, ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maiſon que je remplis de deuil ; je reconnois vos ſoins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils ſoient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis ſouffrir, ſi vous n'y reve-

nez. Que vous êtes aveugle, Déterville!

Quelle erreur vous entraîne dans un deſſein ſi contraire à vos vues! Vous vouliez me rendre heureuſe, vous ne me rendez que coupable; vous vouliez ſécher mes larmes, vous les faites couler, & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre ſacrifice.

Hélas! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez cru ſi redoutable pour vous? Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'eſt plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs ſi tendres. Le froid de ſon abord, l'éloge des Eſpagnols, dont cent fois il a interrompu le plus doux épanchement de mon ame, la curioſité offenſante, qui l'arrache à mes tranſports, pour viſiter les raretés de Paris, tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah! Déterville! peut-être ne ſerez-vous pas long-temps le plus malheureux?

Si la pitié de vous-même ne peut rien ſur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent; elle eſt le ſeul

asyle de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai je des cœurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire cette, foiblesse seroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer ; mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire & mon repos.

LETTRE XXXV.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malte.

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monſieur, je ſerois la plus humiliée ; ſi vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatiſſant, ſeroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon déſeſpoir ? Mais, hélas ! que me reſte-t-il à craindre ? qu'ai-je à ménager ? tout eſt perdu pour moi.

Ce n'eſt plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie que je regrette ; ce ne ſont plus les inquiétudes d'une tendreſſe innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'eſt la bonne foi violée, c'eſt l'amour mépriſé qui déchire mon ame. Aza eſt infidele.

Aza, infidele ! Que ces funeſtes mots ont de pouvoir ſur mon ame..... mon ſang ſe glace...., un torrent de larmes....

J'appris des Eſpagnols à connoître leurs malheurs ; mais le dernier de leurs coups eſt le plus ſenſible : ce ſont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle Religion qui me rend odieuſe à ſes yeux. Elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ſes proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer ; unis par les liens du ſang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'eſt cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, (ſans corrompre mon cœur par ſes principes,) j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé à être inſtruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſociété ſi pure, ſans abandonner le motif, qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-à-dire, ſans changer mon exiſtence.

Je l'avoue, cette extrême ſévérité me

me frappe autant qu'elle me révolte, je ne puis refuſer une ſorte de vénération à des Loix qui me tuent ; mais eſt-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus. Ah ! malheureuſe....

Le cruel Aza n'a conſervé de la candeur de nos mœurs, que le reſpect pour la vérité dont il fait un ſi funeſte uſage. Séduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole, prêt à s'unir à elle ; il n'a conſenti à venir en France, que pour ſe dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laiſſer aucun doute ſur ſes ſentiments, que pour me rendre une liberté que je déteſte, que pour m'ôter la vie.

Oui, c'eſt en vain qu'il me rend à moi-même : mon cœur eſt à lui, il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la raviſſe & qu'il m'aime....

Vous ſaviez mon malheur, pourquoi ne me l'aviez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laiſsâtes-vous entrevoir que des ſoupçons qui me rendirent injuſte à votre égard ? Eh ! pourquoi vous en fais-je un crime ?

Je ne vous aurois pas cru ; aveugle prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeſte deſtinée, j'aurois conduit ſa victime à ma rivale, je ſerois à préſent..... O Dieux ! ſauvez-moi cet horrible image.....

Déterville, trop généreux ami ! ſuis-je digne d'être écoutée ? Suis-je digne de votre pitié ? Oubliez mon injuſtice ; plaignez une malheureuſe dont l'eſtime pour vous eſt encore au-deſſus de ſa foibleſſe pour un ingrat.

LETTRE XXXVI.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malte.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence ; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah, Dieux ! pourquoi, en me rappellant à la vie, m'a-t-on rappellée à ce funeste souvenir ?

Il est parti, je ne le verrai plus il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout est fini pour moi. Il prend un autre épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh bien, cruel Aza, puisque le fantasti-

que honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imites-tu auſſi l'art qui l'accompagne?

Heureuſes Françoiſes, on vous trahit; mais vous jouiſſez long-temps d'une erreur qui feroit à préſent tout mon bien. On vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeſte ſincérité de ma Nation, vous pouvez donc ceſſer d'être une vertu? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occaſion le veut?

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza; tu les a vus baignés de mes larmes; & ta fuite..... Moment horrible! pourquoi ton ſouvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût ſuccombé ſous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foibleſſe..... Il ne ſeroit pas parti ſeul. Je te ſuivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foibleſſe fatale vous a éloigné de moi? Vous m'euſſiez ſecourue; ce que n'a pu faire le déſordre de mon déſeſpoir, votre raiſon, capable de perſuader, l'auroit obtenu; peut-être Aza ſeroit encore

ici. Mais, ô Dieux ! déja arrivé en Eſpagne, au comble de ſes vœux... Regrets inutiles, déſeſpoir infructueux, douleur, accable-moi !

Ne cherchez point, Monſieur, à ſurmonter les obſtacles qui vous retiennent à Malte, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuſe qui ne ſent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un ſupplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE XXXVII.

RASSUREZ-VOUS, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, & que moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis; le destin le veut, je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé; quelques retours de la raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remede, a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets; s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dûs qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance; que peut-elle sur une ame désolée? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que

dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier desir que m'inspira la nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté; ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire; j'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me traçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de son arrivée, le siege sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vue se former, tout faisoit chaque

jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à sa premiere vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable : si elle me quitte, je prends des livres, je lis d'abord avec effort ; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité qui m'environne, & donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je ? Les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne-foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses, je ne combats celles de mon cœur, qu'en cédant à celle de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remedes violents,

Peut-être la faſtueuſe décence de votre Nation ne permet-elle pas à mon âge, l'indépendance & la ſolitude où je vis ? Du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le perſuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'aſſez fortes raiſons pour me convaincre de mon tort ; la véritable décence eſt dans mon cœur. Ce n'eſt point au ſimulacre de la vertu que je rends hommage, c'eſt à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui conſacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y régnera-t-elle ſans partage & ſans retour ?

LETTRE XXXVIII,

& derniere.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Paris.

JE reçois preſque en même temps, Monſieur, la nouvelle de votre départ de Malte, & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaiſir que je me faſſe de vous revoir, il ne peut ſurmonter le chagrin que me cauſe le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi ! Déterville, après avoir pris ſur vous de diſſimuler vos ſentiments dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'eſpérer que je n'aurois plus à combattre une paſſion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à ſa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi, que vous démentez au même inſtant ? Vous me demandez la permiſſion de me voir, vous m'aſſurez d'une ſoumiſſion aveugle à mes

volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentiments qui y sont les plus opposés, qui m'offensent; enfin, que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes serments; plût au Ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat! mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés; je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui: tout ce que l'amitié inspire de sentiments sont à vous, vous ne la partagerez avec personne, je vous les dois, je vous les promets, j'y serai fidelle; vous jouirez au même degré de ma confiance & de ma sincérité: l'une & l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a déve-

loppé dans mon cœur de ſentiments vifs & délicats, tourneront au profit de l'amitié. Je vous laiſſerai voir, avec une égale franchiſe, le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza; le deſir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penſer, & mon éternelle reconnoiſſance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames: la confiance fait auſſi bien que l'amour donner de la rapidité au temps. Il eſt mille moyens de rendre l'amitié intéreſſante, & d'en chaſſer l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoiſſance de vos ſciences & de vos arts; vous goûterez le plaiſir de la ſupériorité; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoiſſez pas. Vous ornerez mon eſprit de ce qui peut le rendre amuſant, vous jouirez de votre ouvrage; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la ſimple amitié, & je me trouverai heureuſe d'y réuſſir.

Céline, en nous partageant ſa tendreſſe, répandra dans nos entre-

tiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous reſteroit-il à deſirer ?

Vous craignez en vain que ma ſolitude n'altere ma ſanté. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuſe que par l'oiſiveté. Toujours occupée, je ſaurai me faire des plaiſirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend inſipide.

Sans approfondir les ſecrets de la nature, le ſimple examen de ſes merveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour varier & renouveller ſans ceſſe des occupations toujours agréables ? La vie ſuffit-elle pour acquérir une connoiſſance légere, mais intéreſſante de l'Univers, de ce qui m'environne, de ma propre exiſtence ?

Le plaiſir d'être, ce plaiſir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains, cette penſée ſi douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis*, *je vis*, *j'exiſte*, pourroit ſeul rendre heureux, ſi l'on s'en ſouvenoit, ſi l'on en jouiſſoit, ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiſer les reſſources de notre ame, & les bienfaits de la nature. Renoncez aux ſentiments tumultueux,

destructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaisirs innocents & durables ; venez en jouir avec moi ; vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentiments tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

Réponſe de DÉTERVILLE *à* ZILIA ; *& à la trente-huitieme & derniere Lettre imprimée.*

AH, Zilia ! à quel prix m'eſt-il permis de vous revoir ? Avez-vous bien penſé à ce que vous exigez de moi ? J'ai pu, il eſt vrai, garder le ſilence auprès de vous ; mais cette ſituation faiſoit en même-temps la joie & le malheur de ma vie : j'ai pu travailler au retour d'Aza : je reſpectois votre paſſion pour lui, quelque cruelle qu'elle fût pour moi. Lors même que j'ai ſoupçonné ſon changement, ſans me livrer aux flatteuſes eſpérances que j'en pouvois concevoir, j'ai pouſſé l'effort juſqu'à m'en affliger, puiſqu'il devoit vous rendre malheureuſe, Mais Aza alloit revoir vos charmes : Aza venoit vous retrouver fidelle, tendre, occupé de la ſeule idée & du deſir de couronner ſa flamme. Quel triomphe pour lui de voir ces nœuds fortunés, précieux monuments de votre tendreſſe !

Quel autre cœur que le ſien n'eût pas repris ſes glorieuſes chaînes? Ou plutôt, quel autre cœur que le ſien eût été capable de les rompre jamais?

Ne pouvant prévoir ſon ingratitude, il ne me reſtoit plus qu'à mourir. Je formai le deſſein de m'éloigner pour toujours, & de fuir ma patrie & ma famille; je ne pus cependant me refuſer la douloureuſe conſolation de vous en informer. Céline vivement touchée de mon funeſte ſort, ſe chargea de vous rendre ma lettre. Le temps qu'elle choiſit pour cela, vous me l'avez mandé, Zilia, ce fût l'inſtant que s'offrit à vos regards l'infidele Aza; ſans doute que la tendre compaſſion de Céline pour un frere malheureux, lui fit goûter un ſecret plaiſir à troubler des moments qui devoient être ſi doux; elle ne ſe trompa point, vous fûtes ſenſible à mon déſeſpoir, & vous daignâtes me le marquer avec des expreſſions flatteuſes & propres à ſatisfaire un cœur qui n'ambitionneroit pas des ſentiments plus vifs.

J'appris bientôt le crime d'Aza: je l'avouerai

l'avouerai, mon cœur se livra, pour la premiere fois, à l'espérance : je poussai l'illusion jusqu'à me flatter de la gloire de vous consoler. J'envisageai, pour la premiere fois de ma vie, un avenir fortuné. A ces sentiments si doux & si nouveaux pour moi, succéda la plus affreuse situation, votre vie fut en danger ; mon ame fut déchirée par la crainte de vous perdre : je travaillai avec ardeur à surmonter les obstacles qui s'opposoient à mon retour, j'en vins à bout, je volai vers vous. Mon respect m'imposa la nécessité d'attendre vos ordres pour me présenter à vos yeux ; je vous en demandai la permission avec les expressions si naturelles à un cœur dans l'état du mien. Pourrois-je vous exprimer ce que j'éprouvois à la lecture de votre Réponse ? Non, cela n'est pas possible. Combien de mouvements différents ont agité mon ame ! combien de projets insensés ! celui de m'éloigner de vous, j'ai osé le former, Zilia : mais trop foible pour l'exécuter, je me livrai à mon sort, en restant près

de vous ; mon respect, mon admiration & mes services seront les seules expressions que je permettrai à ma vive douleur ; me sera-t-il défendu, divine *Z*ilia, d'espérer, en silence, que vous serez touchée un jour d'une passion dont le respect égalera toujours la vivacité ?

LETTRE II.

ZILIA A CÉLINE.

QUE je ſuis malheureuſe, ma chere Céline ! Vous m'abandonnez à moi-même ! hélas ! je n'ai point de plus cruel ennemi : ſans ceſſe livrée aux réflexions les plus affligeantes, ſur des malheurs que je n'ai pu prévoir, manquant d'expérience, je ne puis abſolument jouir du repos que ſemble m'offrir cette charmante ſolitude. Elle ne ſert qu'à me rappeller le ſouvenir du cruel Aza, avec tous ſes charmes ; en vain j'appelle à mon ſecours la raiſon & mon amour outragé, payé d'ingratitude ; je vois bien que je ne puis eſpérer que du temps le calme que je deſire. Que n'avoit-il plu à l'amour, que des ſentiments ſi tendres, ſi délicats, fuſſent réſervés à Déterville ? il en eût mieux connu le prix. Mais pouvois-je prévoir des événements dont je n'avois aucune idée ? Aza ſe préſenta la premiere fois à mes

yeux avec tous les avantages, la naiſſance, le mérite, une figure charmante, & l'amour le plus vif autoriſé du devoir; que falloit-il de plus pour engager un jeune cœur naturellement ſenſible & tendre? Auſſi ſe donna-t-il ſans réſerve : je ne reſpirois que pour lui, je ne deſirois d'avoir des charmes & d'en acquérir de nouveaux, que pour être plus digne de lui, & pour le rendre plus amoureux, s'il eût été poſſible. Notre bonheur fut parfait juſqu'à la funeſte révolution qui nous arracha l'un à l'autre.

Une longue abſence, la dépendance des autres, la perte de ſes richeſſes, l'ont ſans doute déterminé à m'oublier, pour jouir des avantages réels qu'on lui a offerts, & qu'il ne ſe flattoit plus d'avoir en me reſtant attaché. D'ailleurs, comment me ſeroit-il reſté fidele, puiſqu'il ne l'a point été à ſa Religion? Une erreur en entraîne une autre.

Mais je m'apperçois, avec regret, que je ne vous entretiens que de cet ingrat. Que je ſuis foible, ma chere Céline! & que j'ai beſoin de vos conſeils pour fortifier ma raiſon con-

tre un amour involontaire ! C'en eſt fait, je veux faire de nouveaux efforts pour le ſurmonter.

Déterville eſt-il à Paris ? a-t-il accepté la tendre amitié que je lui ai offerte ? vous êtes l'un & l'autre tout ce qui me reſte de plus cher. Venez adoucir ma ſolitude ; la promenade, la lecture, les réflexions partageront notre temps ; je penſe que je dois auſſi étudier votre Religion. Aza, dont les connoiſſances étoient ſublimes, comme fils du Soleil, doit avoir l'eſprit plus vif & plus pénétrant que moi ; il a pu connoître des défauts que je ne vois pas dans la nôtre : je puis me faire illuſion ſur ſa perfection. Quand je quittai le Pérou, j'étois perſuadée qu'il étoit ſeul le favori du Soleil ; que notre ſeul horiſon en étoit éclairé, & que les autres peuples étoient dans d'obſcures ténebres. Je n'ai pas tardé à reconnoître mon erreur ; il me ſemble donc que des inſtructions qui me ſeront données par Déterville, dont la droiture, la candeur, la modération, la généroſité forment le caractere, feront ſur moi plus d'impreſſion. Je joindrai cette obligation à toutes

celles que je lui ai déja ; je réſerve ſeulement qu'il n'emploiera que des raiſonnements, des preuves ſolides pour me perſuader ; je veux être inſtruite, mais point contrainte : cette étude ſérieuſe ſera entremelée d'amuſements innocents ; vous les partagerez avec nous, Céline. Mais faites bien ſentir à Déterville qu'il mettra le comble à ma reconnoiſſance, s'il retranche abſolument l'amour de notre ſociété. Cette liaiſon ſera charmante, ſi je n'entends point parler de cet ennemi de mon repos ; l'eſtime, la confiance y régneront : que peut-il deſirer davantage ?

Venez tous deux reſpirer cette aimable liberté que l'on goûte à la campagne avec des perſonnes qui nous ſont cheres. Vous ſupporterez avec bonté mes foibleſſes : vous fortifierez ma raiſon, & le temps fera le reſte.

LETTRE III.

Réponſe de Céline à Zilia.

JE ne vous aurois point laiſſée à vous-même, ma chere *Z*ilia, ſi je ne vous avois crue plus affermie ſur un malheur ſans reſſource ; j'aurois penſé même vous faire inſulte de croire que l'inconſtant Aza occupoit ſeul encore votre cœur. Il ne le mérite pas en vérité. A-t-il pu connoître tout ce que vous valez, & briſer ſes chaînes ?

On voit bien que l'amour plaide encore vivement pour lui auprès de vous ; mais cela le juſtifie-t-il ? Vous êtes ingénieuſe à chercher tout ce qui peut le faire trouver moins coupable ; c'eſt un effet de la bonté de votre cœur & de l'amour que vous avez encore pour cet ingrat. Mais, ma chere *Z*ilia, ne vous faites point illuſion ; il n'avoit éprouvé en vous aimant nulles de ces petites tribulations qui réchauffent l'amour : la jalouſie, le caprice, les refroidiſſements, n'étoient point entrés dans votre liaiſon ; ſûr

de votre cœur, il ne trouvoit que tendreſſe, égalité d'humeur, une paſſion peut-être trop vive de votre part, & ſur-tout point de concurrent. Voilà ce qui a fait votre malheur : il a ceſſé de vous aimer, parce qu'il avoit été trop heureux : il n'eſt pas même bien décidé, ma chere *Zilia*, quel ſentiment a prévalu chez lui, ou la Religion, ou les beaux yeux de l'Eſpagnole ; ſi c'eſt le premier motif ſeul, il eſt excuſable ; mais les deux objets réunis enſemble me rendent fort ſuſpect ſon changement. Vous avez tort, ma chere amie, de penſer ſans ceſſe à ce perfide ; c'eſt entretenir une idée funeſte à votre repos. Ne parlons plus, je vous prie, de cet infidele ; oublions, s'il eſt poſſible, juſqu'à ſon nom. Je vous irai voir ; je ferai mes efforts pour vous diſtraire ; je ſouhaite paſſionnément de pouvoir contribuer au retour de votre tranquillité, & d'aſſurer votre bonheur.

Je me reproche beaucoup de vous avoir laiſſé ſeule, abandonnée à vos réflexions ; mais j'ai cru votre cœur guéri ; je ne doute point qu'une compagnie aimable n'adouciſſe votre ſolitude ;

tude ; je veux vous mener deux de mes bonnes amies, dont je ſuis ſûre que vous ſerez contente.

Mon frere eſt de retour, je lui ai fait voir votre lettre : il eſt pénétré de douleur de vous voir encore ſi remplie de l'idée du parjure Aza. Vous devez à ſa délicatteſſe & à des ménagements dont lui ſeul eſt capable, toute la violence qu'il s'eſt faite de n'être point auprès de vous. Uniquement occupé d'une paſſion auſſi tendre que reſpectueuſe, il ne ſe trouve point capable d'en ſupprimer toutes ſortes de témoignages; il craint de vous offenſer, parce qu'il craint que malgré lui il ne lui échappe auprès de vous des expreſſions qui lui ſont interdites avec une extrême rigueur. Il regrette ſans ceſſe que des ſentiments ſi conſtants, ſi tendres, ſi délicats, qu'il croit mériter à juſte titre, ſoient la récompenſe d'un parjure.

Vous lui offrez votre amitié, vous le preſſez de vous aller voir : en vérité n'eſt-ce pas une cruauté ? Quoi ! il verroit à chaque inſtant un objet enchanteur, pour lequel ſeul il ſoupire, qui, par ſa beauté, ſa douceur & mille

autres agréments l'enchaîneroit toujours davantage : & vous auriez le courage de lui défendre de parler de ce qui l'intéreſſe le plus.

Il accepte cependant avec reconnoiſſance la tendre amitié que vous lui offrez, ne pouvant rien obtenir de plus; il ſent à merveille qu'elle auroit mille charmes pour un cœur moins amoureux; mais ſa paſſion eſt trop forte pour s'en tenir à ce ſimple ſentiment. Ne pouvant rappeller ſa raiſon, je vois qu'il lui ſera difficile de fortifier la vôtre. Ma chere *Z*ilia, n'eſt-ce pas preſque en manquer, que de s'obſtiner à aimer un objet qui ne peut & qui ne doit plus répondre à nos ſentiments?

Si vous deſirez vous écairer ſur notre Religion, ne craignez point que Déterville vous inſtruiſe avec tyrannie; il vous donnera des ſecours, des conſeils, que vous ſerez maîtreſſe de ſuivre ou de rejetter. Vous connoiſſez ſa droiture & ſa modération : je ſuis ſûre qu'il ne ſe démentira point, il aura cependant une joie parfaite, s'il a le bonheur de réuſſir; mais, ma chere *Z*ilia, pour ce grand ouvrage, il faut ſe défaire de tout préjugé.

Nous nous promettons beaucoup de douceur de votre société : nous y mettrons auſſi tout l'agrément dont nous ſommes capables ; ce qui nous ſera aiſé, notre cœur étant libre du côté de l'amour, & n'étant rempli que de la tranquille amitié. Déterville même, que nous avons enfin engagé d'être de la partie, m'a promis ſincérement de ne point paroître amoureux, & d'avoir toute la diſcrétion que vous exigez de lui ; mais il vous prie à ſon tour de ne lui jamais parler de l'infidele & heureux Aza. Il doit, ce me ſemble, exiger de vous cette complaiſance : je ne ſais ſi elle ne vous coûtera pas ; mais il faut que vos deux cœurs ſoient à l'uniſſon, pour former entre nous un concert parfait.

LETTRE IV.

Déterville à Céline.

A MON retour de Malte à Paris, ma chere sœur, j'ai reçu avec un transport mêlé de crainte, la lettre de la belle Zilia, qui m'a été rendue par votre ordre. En effet, elle me confirme d'abord le dessein d'oublier Aza; mais, ô douleur cruelle! elle m'annonce de nouveau qu'elle ne pourra jamais se résoudre à le remplacer; elle me défend même d'en avoir la moindre idée. Quel coup accablant, ma chere Céline! le concevez-vous bien? Tant que Zilia a dû compter sur la fidélité d'un amant si chéri, je n'ai eu lieu ni d'espérer, ni de me plaindre; je n'ignorois pas, puisque j'en suis moi-même la preuve, qu'un cœur véritablement épris ne peut suffire qu'à un seul amour. Celui de Zilia appartenoit de droit au fidele Aza; mais ce même Aza devenu infidele & parjure, mes espérances n'ont-elles pas dû renaître? Cependant, dans l'instant même, elles

ſont cruellement trompées. Quel ſort eſt le mien, ma chere Sœur ! & de quelle trempe eſt donc l'ame des Péruviennes ? Quoi ! Zilia n'eſt pas même ſuſceptible de ce vif plaiſir que toutes les femmes, que dis-je ! que tous les cœurs attachent à la vengeance. Que n'efface-t-elle au moins de ſon cœur juſqu'à l'image de cet ingrat, ne fût-ce que pour montrer ſon horreur pour l'ingratitude ? Heureux ſi dans ces divers ſentiments il entroit de l'amour pour moi ; je ſens bien que ma délicateſſe en ſeroit bleſſée, mais n'importe, elle m'aimeroit ; je devrois, à la vérité, mon bonheur au dépit : mais je le devrois auſſi peut-être à la reconnoiſſance. Et ne ſerois-je pas mille fois heureux ? Je ne puis m'empêcher d'être flatté de cette idée.

Il eſt vrai que cette beauté que j'adore, m'offre l'amitié la plus conſtante ; elle l'exprime avec paſſion, elle en détaille tous les agréments, avec tant de grace & de délicateſſe, que ſi toute autre que Zilia m'offroit une amitié pareille, j'en ſerois enchanté. Mais de ſa part, l'amitié la plus tendre peut-elle payer l'amour le plus paſſionné ? Sentiment

paiſible, qu'a-t-elle de commun avec mes tranſports ? Image foible d'une paſſion, comment répondroit-elle à la vivacité de celle que je ſens? Quel malheur ſeroit le mien, ſi, tandis que *Z*ilia rendroit à l'amour le plus tendre le ſimple ſentiment de la tranquille amitié, ſon cœur oubliant enfin l'ingrat Aza, devenoit ſenſible pour un autre que moi ! J'en frémis d'horreur & de crainte. Hélas ! une liaiſon pareille ſeroit mon tourment. Toujours près de l'objet qui ſeul peut faire mon bonheur, & toujours loin du bonheur même, cette ſituation, bien loin d'être un remede aux maux que je ſens, ne ſeroit que les augmenter.

Plaignez-moi, ma chere Céline, mais plaignez-moi ſincérement, ſi du moins vous avez quelque idée d'un amour ſans eſpérance.

LETTRE V.

Céline à Déterville.

QUE je plains un cœur agité, qui ne trouve de reſſource ni en ſoi-même, ni dans les autres ! Telle eſt votre ſituation, mon cher Déterville ; vous aimez *Zilia*, la plus aimable, la plus vertueuſe fille qui fut jamais, & vous l'aimez preſque ſans meſure. La pureté de ſon ame, la délicate naïveté de ſes diſcours, ſa beauté toujours nouvelle à vos yeux, ſa candeur, ſa vive tendreſſe même pour Aza, toute contraire qu'elle eſt à la vôtre, tout a nourri en vous une paſſion que le goût & l'eſtime augmentent tous les jours : paſſion d'autant plus vive, que c'eſt la premiere que vous ayez éprouvée. Je m'efforcerois de vous en guérir, ſi elle étoit d'une nature à vous coûter des remords ; mais je n'ignore point que, maître de la deſtinée de cette belle Indienne par les loix de la guerre, vous avez reſpecté ſa beauté, ſes ſentiments & ſes malheurs ; je ſai qu'il n'a pas tenu

à vous que le seul bien qui pouvoit la rendre heureuse lui fût rendu, & cela aux dépens de vos richesses, je vous ai admiré comme un prodige, quand je vous ai vu appeller du fond de l'Espagne l'heureux Aza, pour lui remettre, avec ses trésors, le seul dont vous ne pouviez vous passer ; c'est le comble de la générosité.

Cependant, par une bizarrerie sans exemple de la fortune, lorsque l'infidélité d'Aza rend vos bienfaits inutiles, & que vous avez plus que jamais droit d'espérer, la constance imprévue de Zilia pour un ingrat, ajoute le dernier trait à vos disgraces.

Mais, mon cher Frere, en applaudissant à votre douleur, & en vous plaignant de la fatalité de votre étoile, souffrez que je vous fasse sentir que vous la rendez pire encore. Le trouble de votre cœur vous empêche sans doute d'entrevoir la moindre lueur d'espérance : peut-être même que l'indifférence dans laquelle vous viviez auparavant, n'a pu vous instruire des ressources que la fortune vous laisse encore. Comme Femme, je serois tentée de vous en laisser ignorer une partie ; mais

comme Sœur, je ne saurois m'y résoudre Ecoutez-moi donc, mon cher Déterville.

Aza étoit naturellement le seul objet auquel Zilia devoit s'attacher. Prince tendre, jeune & charmant, & Zilia dans la force & la douceur de ses premiers feux ; unis par le goût & le devoir, & par la vertu qui ennoblit l'un & l'autre, un malheur affreux, une révolution cruelle les sépare, & rend plus vive l'image du bonheur dont ils se voient cruellement privés. Représentez-vous combien le désespoir a dû même ajouter de force à une passion déja si vive & si légitime. C'est un cœur tout neuf, plein de feu, donné pour la premiere fois, & qui ne connoît point de plaisir plus sensible que de s'attacher à l'objet qu'il a choisi ; enfin, c'est un cœur amoureux à l'excès, que la difficulté enflamme, & qui, touchant au bonheur, se le voit arracher à l'instant même qu'il se flattoit d'en jouir. Mettez-vous pour un moment à la place de Zilia, mon cher frere : est-il possible qu'un autre Amant puisse lui faire oublier si-tôt un Epoux si cher, & lui rendre sa tranquillité ? Rappellez-

vous la nobleſſe de ſon ame, vous concevrez qu'un cœur ſi généreux peut être capable de pouſſer ſon attachement au-delà des bornes d'une ſenſibilité ordinaire, & continuer d'aimer un objet qu'il eſt ſûr de ne pouvoir poſſéder ; c'eſt une corde d'inſtrument qui réſonne long-temps après qu'elle a été fortement touchée.

Mais ne voyez-vous pas, mon cher Déterville, que ce ſentiment eſt trop contraire à la nature pour être durable? Doutez-vous que *Zilia*, revenue à des réflexions plus tranquilles, ne ſente l'injuſtice d'Aza, le poids de ſon indifférence, & l'inutilité d'aimer ſans retour? Soutenue encore dans ſa tendreſſe par une eſpece de preſtige, l'illuſion qu'elle ſe fait viendra bientôt à ſe diſſiper ; l'image d'Aza ne tardera pas à lui devenir importune, & le cœur de Zilia, vuide de l'intérêt qui l'occupoit, ſe ſoutiendra difficilement dans cette inaction. Une langueur ennuyeuſe eſt un fardeau inſupportable pour une ame active ; Zilia ſouhaitera enfin quelque prétexte de ſe diſtraire ; & quel prétexte plus heureux pour tous les deux, que celui de la reconnoiſſance ! Car

Zilia fait profeſſion d'en avoir pour vous, elle ſent qu'elle en doit à tous vos procédés généreux.

Je viens à l'amitié qu'elle vous offre. Vous la rebutez cette amitié, & l'on diroit qu'elle vous offenſe, ou tout au moins qu'elle vous bleſſe. Vous la regardez comme un ſentiment trop foible pour répondre à la vivacité de votre amour. Il ſemble que l'on vous paie avec de la fauſſe monnoie; enfin, vous la rejettez, parce que ce n'eſt pas préciſément de l'amour; mais, mon cher frere, eſt-ce au nom que vous en voulez? pour moi je le crois: car l'amitié de Zilia devroit vous inſpirer moins de répugnance. Que dis-je? vous devriez en être charmé. Pourquoi m'obligez-vous à développer ici les grands ſecrets du beau ſexe? apprenez que ce ſentiment ſi doux parmi les hommes, ſi rare entre les femmes, eſt toujours plus vif entre des perſonnes de différent ſexe: les hommes s'aiment avec cordialité, les femmes avec défiance; & deux perſonnes de ſexe différent, joignent au goût de l'amitié, une partie de ce feu que la nature ne manque jamais d'inſ-

pirer. Cette amitié, ſi pure en apparence, aura néanmoins en naiſſant le germe de la paſſion ; l'ami & l'amie ne s'en douteront nullement : je veux même qu'ils ſe tiennent mutuellement en garde : n'importe, toutes leurs précautions ne changeront rien au progrès imperceptible de la nature, & bientôt ils ſeront étonnés d'être amoureux l'un de l'autre ſans s'en être apperçus.

Cette amitié donc que l'on vous offre, mon cher Déterville, eſt, ſelon moi, le premier acte de cette piece intéreſſante dont vous deſirez ſi fort le dénouement ; c'eſt le premier développement du cœur, & dès qu'il vous eſt favorable, avez-vous lieu de vous en plaindre ?

Il eſt vrai que le nom d'amitié y met un voile qui vous le cache en partie ; mais c'eſt un voile tiſſu des mains de l'amour, fait uniquement pour tromper les yeux jaloux, mais qui ne cache rien à des yeux pénétrans, & ne dérobe pas long-temps la vérité à celui qui en eſt l'objet. N'avouez-vous pas à préſent, mon cher Frere, que j'ai eu lieu d'être ſurpriſe de vous entendre plaindre ſi vivement du ſeul

parti que Zilia devoit prendre ? Réfléchiſſez-y bien, & vous ſerez de mon ſentiment ; eſt-il de moyen plus heureux, & qui ménage mieux ſa délicateſſe & la vôtre ?

N'auriez-vous pas toujours meilleure opinion d'une Belle qui ſeroit d'autant plus réſervée, qu'elle voudroit vous plaire davantage, en donnant à votre paſſion un caractere ſage & raiſonnable.

En vérité, vous devez ſavoir gré à Zilia de ce que, par la voie de l'amitié, elle vous ménage pour la ſuite des plaiſirs plus vifs & plus piquans que ceux que vous vous propoſez, en exigeant d'elle un retour de tendreſſe qu'elle n'oſe & qu'elle ne doit point encore avouer. Rapportez-vous-en au beau ſexe ſur cette eſpece de ſentiment ; n'ayez point de honte de ce que les femmes vous y devancent, puiſque ſans elles les hommes ignoreroient peut-être les fineſſes de l'art d'aimer. On leur accorde par excellence la ſoupleſſe de l'eſprit ; c'eſt une ſuite naturelle de celle de leur cœur. Dans l'art d'aimer, dont je parle, je n'entends

point, qu'il y entre de l'artifice; ces deux caracteres, quoiqu'assez ressemblans, méritent d'être distingués. Toutes les Femmes d'esprit aiment avec art, mais toutes ne sont pas artificieuses. Pour votre chere Zilia, c'est l'ingénuité la plus fine qne je connoisse; elle a le cœur droit, noble & élevé, Ce cœur uniquement occupé jusqu'à présent d'un passion des plus tendres & des plus légitimes, mais cruellement trompé, vous éprouverez enfin qu'il étoit réservé pour vous. Donnez seulement un terme à la douleur de Zilia, &, sans vous plaindre, laissez au temps à détruire en elle cette idée de gloire qui la flatte encore.

Cet honneur singulier de demeurer fidelle à ses premiers nœuds, lors même qu'ils sont rompus sans ressource, est un sentiment qu'elle n'a sûrement pas puisé chez nous, & dont sans doute elle se défera à notre exemple: alors libre & craignant de l'être par l'habitude de ne l'être pas, sensible à vos soins généreux, l'amitié, qu'elle ne regarde à présent que comme une douce sympathie, n'aura plus qu'un pas à

faire pour devenir de l'amour ; & ce miracle ſe fera ſans qu'elle s'en apperçoive.

Voilà, mon cher Déterville, une preſpective charmante. Je penſe qu'en voilà aſſez pour vous réduire ſans peine au parti que Zilia vous propoſe de ſi bonne grace. Mais attendez de vos ſoins déſintéreſſés en apparence, & plus encore de la nature de votre cœur, le bonheur dont vous commenciez à déſeſpérer.

LETTRE VI.

ZILIA A DÉTERVILLE.

APRÉS la perte d'Aza, je n'aurois jamais penſé, Monſieur, que mon cœur put être encore ſenſible à de nouveaux chagrins. J'en fais cependant aujourd'hui la funeſte expérience, par la découverte que le hazard m'a fait faire, qui me replonge dans de cruels ennuis. Votre Sœur vint hier chez moi. Après ſon départ, je trouve dans ma chambre un papier, je l'ouvre; mais quelle fut ma ſurpriſe de reconnoître ſon écriture dans une lettre qu'elle vous adreſſe, où, vous blâmant de ne pas accepter mes offres, elle prétend vous y déterminer par des motifs bien différens des miens. Qui l'eût pu croire, que Céline, toujours tendre, toujours généreuſe, mon unique conſolation dans l'amertume qui enveloppe mon ame, que Céline, dis je, fut une perfide? Quoi! me livrant aux douceurs de ſon amitié,

tié, & l'aimant de bonne foi, j'apprends qu'elle ne m'aime qu'avec défiance. Si votre Sœur, au commencement de cette fatale Lettre, m'accable de louanges, ce ſont moins ſes ſentiments, ſans doute, que la crainte de vous déplaire, qui les lui arrache : car ſur quoi prétend-elle fonder votre eſpérance ? ſi ce n'eſt ſur le peu de ſolidité de ces mêmes vertus qu'elle m'attribue. En vous développant les ſecrets de ſon Sexe, ſon art, ou plutôt ſon artifice, ne tourne pas à l'avantage de ſon cœur. Hé quoi ! peut-on, ſans injuſtice, juger des Vierges dévouées au Soleil & élevées dans ſon Temple, parce qu'elle définit le caractere général des femmes ? N'eſt-il qu'un modele, qu'une regle pour juger ? Le Créateur, qui diverſifie ſes ouvrages en mille manieres, qui donne à chaque Pays quelque propriété particuliere, qui nous donne à tous des phyſionomies ſi variées & ſi différentes, a-t-il voulu que les caracteres ſeuls fuſſent ſemblables par-tout, & que tous les êtres raiſonnables penſaſſent de même ? Pour moi, j'ai de la peine à me le perſuader. D'ailleurs, d'où vient qu'elle donne

aux hommes de ſi heureuſes prérogatives ? Croit-elle qu'ils aient une plus ample portion de ce ſouffle de la Divinité ? Nous en ſommes perſuadés au Pérou à l'égard des divins Amutas, que la ſublimité des connoiſſances, & que leurs uſages conſacrés à la vertu, élevent au deſſus des hommes ordinaires ; mais pour les autres hommes, s'ils ont des paſſions qui leur ſont communes, nous leur connoiſſons auſſi des vertus qui les dirigent, & qui rectifient ces paſſions, & nous les jugeons ſur leurs actions & non ſur des foibleſſes ſuppoſées.

Comment peut-elle eſſayer de vous perſuader du peu de fermeté de mes ſentiments ? Le paſſé ne l'en a ſûrement pas inſtruite. Mon cœur, formé dès l'enfance à la franchiſe, n'a jamais cherché à perſuader l'infidele Aza de la ſincérité de mes feux, que par l'expreſſion de leur vivacité.

J'ignore & je veux toujours ignorer cet art qui dégrade bien plus les femmes qu'il ne releve leurs attraits : il prouve ſeulement leur foibleſſe, leur vanité & leur défiance envers l'objet qu'elles veulent enchaîner. La nature

ne connoît point cet art, & ne fait aucun effort pour orner les graces, & parer la vertu.

Vainement Céline prétend distinguer l'art & l'artifice, cette idée ne me fait point illusion. Cherche-t-on le déguisement, lorsqu'on est intéressé à ne cacher rien ? Et oseroit-on avouer ensuite, sans rougir, tout ce qu'on a mis en œuvre pour jetter dans l'erreur.

J'espere tout de la générosité de votre cœur. Digne d'être né parmi nous, je suis sûre qu'aucun soupçon injurieux n'est entré dans votre ame; & je serois bien fâchée que vous eussiez vu cette maudite lettre, qui peut-être vous en auroit fait naître. Mais, Déterville, serois-je digne de vos bontés, si la trop foible Céline pensoit juste ?

Trop vertueux pour penser que l'on cherche la gloire, en s'acquittant de son devoir, n'attendez rien du temps ni de ma foiblesse. Unie avec Aza, par des nœuds que la mort seule auroit déja dû rompre, aucun objet ne pourra m'en dégager. Venez, Monsieur, jouir des fruits tranquilles que

vous offre la réconnoiſſance : venez orner mon eſprit en l'éclairant.

Dégagé des paſſions tumultueuſes, vous éprouverez que l'amitié eſt ſeule digne de remplir notre cœur, & ſeule capable de nous faire un ſort parfaitement heureux.

LETTRE VII.

DÉTERVILE A ZILIA.

J'ETOIS parti, adorable Zilia, dans la ferme réſolution de vous oublier, ne connoiſſant point d'autre ſoulagement à mes peines; je croyois qu'une longue abſence opéreroit ce prodige. Mais, hélas! le dépit qu'inſpire un tendre ſentiment, eſt bientôt étouffé par ſon principe même. Me voilà de retour plus amoureux que jamais & auſſi maltraité, malgré les lueurs d'eſpérance que l'infidélité d'Aza avoit fait naître chez moi. Ma ſituation me met de plus en plus en droit de me plaindre; mais quelque cruelle pour moi que ſoit votre façon de penſer, elle m'en ôte la liberté; vous m'enchaînez d'une façon ſi ſéduiſante, par la tendre amitié que vous m'offrez, que, quoique les bornes que vous lui preſcrivez me paroiſſent une eſpece d'ingrati-

tude, je ſens que mes plaintes deviendroient une injuſtice.

En me ſoumettant à la rigueur de vos loix, mon cœur oſe encore conſerver l'eſpérance de les adoucir : pardonnez mon déſordre & ma ſincérité, je vous exprime les mouvements de mon cœur, je me plais à ces illuſions, je ſuis fâché quand ma raiſon me fait ſentir ma témérité ; j'en rougis un inſtant, mais bientôt les idées d'un heureux avenir triomphent. Telle eſt ma foibleſſe ; réflexion humiliante pour moi, qui releve d'autant plus la gloire de la fille du Soleil.

Près de vous, belle Zilia, un ſeul de vos regards ramenera le reſpect qui vous eſt dû ; l'ardeur de vous plaire m'enlevera au-deſſus des ſens, vous ſerez la regle de mes mœurs, liés & unis enſemble par les ſeuls ſentiments de l'ame & de l'eſprit, nous n'aurons point à craindre les dégoûts que le trouble des paſſions entraîne après lui. Nos jours tranquilles ſans ennui, ſemblables à un printemps perpétuel, où tout paroît

ſortir des mains de la nature, couleront dans une félicité parfaite ; en jouiſſant mutuellement des bienfaits de cette nature, nous en couronnerons notre innocence. Si nous parlons quelquefois d'Aza, ce ne ſera que pour nous rappeller ſon ingratitude & le plaindre. Peut-être le deſtin ſeul eſt coupable de ſon changement ; d'ailleurs, il n'étoit plus digne de la Vierge du Soleil, après avoir reſpiré l'air du pays des cruels ennemis du Pérou.

Ne ſachez aucun mauvais gré à ma Sœur : ſa tendreſſe pour moi, & ſa ſenſibilité pour ma ſituation, lui a fait imaginer toutes les raiſons que vous avez vues, pour me conſoler & faire renaître mon eſpérance : ce motif doit l'excuſer. Promettez-moi de lui pardonner, divine Zilia : rien ne doit altérer les douceurs de la ſociété charmante que nous nous propoſons de former avec vous.

Dans cette eſpérance je pars pour m'aller jetter à vos pieds : je regarderai ce nouveau ſéjour comme le Temple du Soleil ; j'y adore-

rai, avec reſpect, l'Aſtre qui l'éclaire, & l'objet de tous mes ſoins ſera de vous y rendre ſans ceſſe l'hommage le plus pur & le plus ſoumis.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
D'AZA
OU
D'UN PÉRUVIEN.

SECONDE PARTIE.

LETTRES
D'AZA,
OU
D'UN PÉRUVIEN.
SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM.

Aux dépens du Délaissé.

M. DCC. LXX.

AVERTISSEMENT.

LA lecture des Lettres d'une Péruvienne m'a fait ſouvenir que j'avois vu en Eſpagne, il y a quelques années, un Recueil de Lettres d'un Péruvien, dont l'Hiſtoire m'a paru depuis avoir beaucoup de rapport avec celle de Zilia. J'ai obtenu ce Manuſcrit. J'ai reconnu que c'étoient les Lettres mêmes d'Aza, traduites en Eſpagnol. C'eſt

ſans doute à *Kanhuiſcap*, ami d'Aza, à qui la plûpart de ces Lettres ſont adreſſées, que l'on doit cette Traduction du Péruvien.

L'intérêt qu'Aza a excité en moi dans ces Lettres, m'en a fait entreprendre la Traduction. J'ai vu, avec joie, s'effacer de mon eſprit les idées odieuſes que Zilia m'avoit données d'un Prince plus malheureux qu'inconſtant. Je crois qu'on goûtera le même plaiſir. On en reſſent toujours à voir juſtifier la vertu.

Bien des gens feront peut-être un crime à Aza d'avoir peint, ſous le nom de Mœurs Eſpagnoles, des défauts, des vices même particuliers à la Nation Françoiſe. Quelque ſenſé que paroiſſe ce reproche, il ſera bientôt détruit, lorſqu'on fera attention, avec M. de Fontenelle, qu'un Anglois & un François ſont Compatriotes à Pékin. Je n'oſe me flatter d'avoir rendu la nobleſſe des images, la force & l'expreſſion des penſées que j'ai trouvées dans l'Original Eſpagnol : je m'en prends

à notre Langue & au ſort ordinaire des Traductions. Le Lecteur s'en prendra peut-être à moi ; nous pourrons avoir raiſon tous deux.

LETTRES D'AZA A ZILIA.

LETTRE PREMIERE.

QUE tes larmes se dissipent comme la rosée à la vue du Soleil ; que tes chaînes changées en fleurs, tombent à tes pieds, & te peignent, par l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de mon amour, plus ardent que l'astre divin qui l'a fait naître ! Zilia, que tes craintes cessent ! Aza respire encore ; c'est t'assurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourments vont finir : un moment fortuné va nous unir à jamais. O divine félicité ! qui peut vous retarder encore ?

Les prédictions de *Viracocha* * ne sont point accomplies. Je suis encore sur le trône auguste de *Manco-Capao* & Zilia n'est point à mes côtés. Je regne, & tu portes des fers.

Rassure-toi, tendre objet de mon ardeur, le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour, il va le couronner. Ces nœuds, foibles interpretes de nos sentiments ; ces nœuds, dont je benis l'usage, & dont j'envie le sort, te verront libre. Du fond de ton affreuse prison, tu voleras dans mes bras. Semblable à la colombe qui, échappée aux serres du vautour, vient jouir de son bonheur auprès de sa fidelle compagne, je te verrai déposer dans mon cœur, encore ému de craintes, tes douleurs passées, ta tendresse & mon bonheur. Quelle joie !

* Incas qui avoit prédit la destruction de leur Empire par les Espagnols.

quels transports de pouvoir effacer tes malheurs ! Tu verras à tes pieds ces barbares maîtres du tonnerre, & les mains mêmes, qui t'ont donné des fers, t'aideront à monter sur le trône.

Pourquoi faut-il que le souvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur si pur ? Pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne sont plus ? N'est ce point abuser des présens des Dieux, que de n'en pas goûter tout le prix ? Ne point oublier son infortune, c'est presque la mériter. Et tu veux, ma chere Zilia, que j'ajoute à mes maux la honte de les avoir soufferts justement. Je t'aime, je puis te le dire, je vais te revoir. Quel nouvel éclaircissement puis je te donner sur mon sort ? J'irois te peindre le passé, quand je ne puis t'exprimer les sentiments qui m'agitent en ce moment.... Mais que dis-je ? Tu le veux, Zilia !

Rappelle-toi, si tu le peux, sans mourir, ce jour affreux, ce jour dont l'alégresse fut l'aurore.

Le Soleil plus brillant répandoit

ſur mon viſage les mêmes rayons dont il éclairoit le tien. Les tranſports de la joie, les flammes de l'amour enlevoient mon cœur. Mon ame étoit confondue dans la Divinité même dont elle eſt émanée. Mes yeux étinceloient du feu qu'ils avoient pris dans les tiens, & brilloient de mille deſirs. Retenue par la décence des cérémonies, je marchois au Temple, mon cœur y voloit. Déja je t'y voyois plus belle que l'étoile du matin, plus vermeille que la roſe nouvelle, accuſer de lenteur nos *Cucipatas* *, te plaindre à moi de l'obſtacle qui nous ſéparoit encore ..... quand tout à coup, ô ſouvenir horrible ! la foudre gronde, éclate dans les airs. A ce bruit redoutable tout tombe à mes côtés. Moi-même je me proſterne pour adorer *Yllapa* §. Je l'implore pour toi. Ses coups redoublent, ſe ralentiſſent, ils ceſſent. Je me leve tremblant pour tes jours. Quelle horreur ! quel Spectacle ! enveloppé dans

* Prêtres du Soleil.

§ Le tonnerre.

un nuage de ſoufre, environné de flammes & de ſang dans une affreuſe obſcurité, mes yeux n'apperçoivent que la mort ; mes oreilles n'entendent que des cris, & mon cœur ne demande que toi. Tout te peint à ce cœur éperdu. J'entends encore le coup qui t'a frappée. Je te vois pâle, défigurée, le ſein ſouillé de ſang & de pouſſiere : un feu cruel te dévore.

Les nuages ſe diſſipent, l'obſcurité ceſſe ; le croiras-tu, Zilia ? Ce n'étoit point Yllapa. Les Dieux ne ſont pas ſi cruels. Des barbares, uſurpateurs de leur puiſſance, nous en faiſoient ſentir tout le poids. A leur vue odieuſe, je m'élance au milieu d'eux. L'amour, les Dieux qu'ils ont outragés, me prêtent leurs forces ; ta vue les augmente. Je vole à toi. Je renverſe tout. Je ſuis prêt de t'atteindre ; mais tu paſſes la porte ſacrée. On t'entraîne, tu diſparois, la douleur me dévore, le déſeſpoir m'arrache des pleurs. Furieux, je m'élance, on ſe jette ſur moi. Les coups que j'ai portés, ont

détruit jusqu'à mes armes. Affoibli par l'excès de mes efforts, accablé par le nombre, je tombe sur les corps outragés de mes ancêtres. * Là, mon sang & mes larmes se mêlent à leur ignominie, aux corps expirants de tes compagnes, aux guirlandes mêmes dont tu devois orner ma tête, & que tes mains avoient tissues. Un froid mortel s'empare de mes sens. Mes yeux troublés s'affoiblissent, se ferment. Je cesse de vivre, sans cesser de t'aimer.

Sans doute l'amour, l'espoir de te venger, ma chere Zilia, m'ont rendu à la vie. Je me suis trouvé dans mon Palais, environné des miens. La fureur a succédé à ma foiblesse; j'ai poussé des cris affreux; les mains armées, j'ai excité ma garde à me venger. Périssent, lui ai-je dit, périssent les impies, ils ont violé nos plus sacrés asyles. Venez, armez-vous tous; frappons, détruisons ces cruels.

* Les Péruviens mettoient dans leurs Temples les corps embaumés de quelques-uns de leurs Rois.

Rien ne pouvoit calmer mes transports. Mais quand le *Capa-Inca* * mon pere, averti de ma fureur, m'eût assuré que je te reverrois, que tes jours étoient en sûreté, que nous serions l'un à l'autre, quelle joie, quels nouveaux transports se sont emparés de mon ame ! O ma chere Zilia ! est-ce assez d'un cœur pour goûter tant de plaisir ?

Une basse avidité pour un vil métal a seule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon pere a su leurs desseins, & les a prévenus. Ils partiront enfin courbés sous le poids de ses dons, aussi-tôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces peuples, que l'or arma contre nous, & qu'il rend nos amis, devenus moins féroces, font éclater à chaque instant leur reconnoissance & leur respect. Ils s'inclinent devant moi, ainsi que nos Cucipatas devant le Soleil. Se peut-il qu'un amas méprisable de matiere, puisse changer ainsi le cœur de l'homme ; & de bar-

* Nom générique des Rois du Pérou.

bares qu'ils étoient, les rendre les instruments de ma félicité ? Etoit-ce à un métal, à des monstres, à retarder, à faire enfin notre bonheur ?

Adorable *Z*ilia ! lumiere de mon ame ! que les mots dont tu te sers pour te tracer le malheur qui nous a séparés, m'ont causé d'agitation ! Je t'ai suivie dans le danger. Ma fureur s'est renouvellée ; mais les assurances de ta tendresse, ainsi qu'un baume salutaire, ont adouci la plaie que tu touchois dans mon cœur. Non, Zilia, rien n'est égal au bonheur d'être aimé de toi. Tous mes sens en sont troublés, Mon impatience s'accroît, elle me dévore, Je brûle. Je meurs.

Viens me rendre la vie. *Z*ilia ! Zilia ! que *Lhuama** te prête ses ailes ; que l'éclair le plus vif te porte jusqu'à moi, tandis que mon cœur plus prompt que lui vole au-devant de tes pas.

* Grand aigle du Pérou.

LETTRE II.

A ZILIA.

QUOI, Zilia *, la terre n'eſt pas anéantie. Le Soleil nous éclaire encore, & le menſonge & la trahiſon ſont dans ſon empire. O Zilia! toutes les vertus mêmes ſont bannies de mon cœur éperdu. Le déſeſpoir & la fureur ont pris leur place.

Ces barbares Eſpagnols, aſſez hardis pour te donner des fers, mais trop lâches, trop inhumains pour les briſer, ont oſé me trahir. Malgré leurs promeſſes, tu ne m'es pas rendue.

Yllapa! qui te retient? lance tes coups; tourne contre ces perfides les traits dévorans qu'ils t'ont dérobés; qu'une flamme empoiſonnée après mille tourments les réduiſe en pou-

* Cette lettre ne lui fut pas remiſe.

dre ! Monſtre cruel ! dont le crime ne peut ſe laver que dans le ſang du dernier de ta race *. Nation perfide, dont les Villes raſées devroient être ſemées de pierres, & arroſées de ſang § ; quelles horreurs joignez-vous à l'infamie du parjure !

Déja de ſes rayons ſacrés le Soleil a éclairé deux fois ſes enfants, & ma chere Zilia n'eſt pas rendue à mon impatience. Ces yeux, dans leſquels je devrois fixer ma félicité, ſont en ce moment inondés de pleurs. C'eſt peut être au travers des larmes les plus ameres, qu'ils laiſſent échapper ces traits de flammes qui embraſerent mon cœur. Ces mêmes bras dans leſquels les Dieux devoient couronner l'amour le plus ardent, ſont peut-être accablés encore ſous le poids

* Les Péruviens pourſuivoient le crime juſques dans les deſcendans du criminel.

§ On détruiſoit juſqu'aux Villes où étoient nés les grands criminels ; on y ſemoit des pierres ; on y verſoit du ſang en ſigne de malédiction.

d'indignes fers. O douleur funeſte ! ô mortelle penſée !

Tremblez, vils humains, le Soleil m'a remis ſa vengeance. Mon amour outragé va la rendre plus cruelle.

C'eſt par toi que j'en jure, Aſtre vivifiant dont nous tenons nos ames * & nos jours ; c'eſt par tes pures flammes, dont le feu divin m'anime. O Soleil ! que tes rayons bienfaiſants s'éloignent de moi pour jamais ; que plongé dans une nuit affreuſe, la conſolante aurore n'annonce plus ton retour, ſi Aza ne détruit la race criminelle qui oſe ſouiller de menſonges ces lieux ſacrés. Et toi, ma chere Zilia, objet infortuné de toute ma tendreſſe, ſeche tes pleurs. Tu verras bientôt ton amant renverſer tes ennemis, briſer tes fers, les en accabler. Chaque inſtant augmentera une fureur & leur ſupplice. Déja une joie cruelle ſe fait jour dans mon cœur. Déja je crois me baigner dans

* Les Péruviens regardoient l'ame comme une portion du Soleil.

le ſang de ces perfides. La rage ſignale mon amour.

Je vais ſurpaſſer leur barbarie ; elle ſera mon guide ; je cours la ſuivre. *Z*ilia, ma chere Zilia ! ſois ſûre de ma victoire, c'eſt toi que je vais venger.

LETTRE III.

DE MADRID,

A KANHUISCAP.

QUELLE Divinité assez touchée de mes maux, généreux ami, a pu te conserver à ma douleur ! Il est donc vrai qu'au sein des malheurs les plus affreux on peut goûter quelques charmes : & que, quelque infortuné que l'on soit, on peut contribuer au bonheur des autres ; tes mains sont accablées de chaînes, & tu parois soulager les miennes. Ton ame est abattue par la douleur, & tu diminues ma tristesse.

Etranger, captif dans ces climats barbares, tu me fais retrouver ma Patrie, dont le sort t'éloigne. Mort pour tout le reste des hommes, je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'est que pour toi que mon esprit accablé trouvera des expressions, &

que mes mains affoiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réuniſſent malgré nos cruels ennemis.

Pardonne ſi l'amour le plus tendre, le plus violent, t'entretient plus ſouvent que l'amitié & que la vengeance. Les douceurs de l'une peuvent conſoler ; la violence de l'autre peut avoir des charmes, mais ils le cédent à l'amour.

Ce n'eſt pas qu'abattu ſous les coups du ſort, mon infortune ait diminué mon courage. Roi, je penſois en Roi : eſclave, je n'ai pas les ſentiments de mes ſemblables. Je déſire la vengeance ſans l'eſpérer. Je voudrois changer, & ton ſort, & le mien. Je ne puis que les plaindre.

Va, meurs ; on nous tranſporte dans un monde nouveau, & malgré mes prieres, on nous ſépare. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoutumés au crime, pourroient-ils ne pas redouter la vertu ?

Eſt-ce ainſi qu'il devoit finir, Kanhuiſcap, ce jour où ton courage & le

mien, où mon amour mieux qu'eux encore, devoit me rendre en triomphant digne de la main qui m'armoit, de l'Aſtre étincelant qui m'a fait naître, & de ton admiration ; où le Soleil, ennemi du parjure, devoit venger ſes fils, les raſſaſſier de la chair fumante de ces monſtres * & les abreuver de leur ſang odieux ?

Eſt-ce ainſi que je dois venger les Dieux de Zilia ? Zilia ! qui, conſumée par l'amour le plus vif, brûle encore dans des fers que je n'ai pu briſer. Zilia ! que d'infames raviſſeurs... O Dieux ! éloignez de moi ces funeſtes images... Que dis-je, Kanhuiſcap ? Les Dieux mêmes ne peuvent les bannir. Je ne vois point Zilia ; un élément cruel nous ſépare. Peut-être ſa douleur ..... nos ennemis .... les flots ..... un trait mortel

* Les Péruviens mangeoient la chair de leurs ennemis, buvoient leur ſang, les femmes s'en frottoient le bout des mamelles pour le faire ſucer à l'enfant.

me perce le cœur. Ami, je ſuccombe à l'excès de mes maux. Mes quipos échappent de mes mains. Zilia,.... Zilia!

LETTRE VI.

A KANHUISCAP.

FIDELE Anqui, tes quipos ont ſuſpendu un inſtant mes alarmes, mais ils n'ont pu les bannir. Au baume ſalutaire que ton amitié repand ſur mes maux, ſuccedent toujours des ſouvenirs affreux. Je me rappelle à chaque inſtant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ſes Temples profanés : je vois mon pere courbé ſous le poids des chaînes, comme ſous celui des ans ; ma Patrie déſolée. Je n'exiſte plus que dans ma triſteſſe. Tout l'accroît ; les ombres de la nuit ne me repréſentent que des images effrayantes. En vain le ſommeil m'offre le repos, dans ſes bras je ne trouve que des tourments. Cette nuit encore Zilia s'eſt offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étoient peintes ſur ſon viſage. Mon nom ſembloit échapper de ſes levres mourantes ; je le voyois tracé ſur les quipos

qu'elle tenoit encore. Des Barbares inconnus, les armes teintes de ſang, au milieu de la flamme, du tumulte & des cris, l'arrachoient d'une de ces énormes machines qui nous ont tranſportés, & ſembloient la préſenter en triomphe à leur chef odieux, quand tout à coup la mer, s'élevant juſqu'aux nues, n'a plus offert à ma vue que des flots de ſang, des cadavres flottants, des bois à demi conſumés, des feux & des flammes dévorantes.

En vain je veux diſſiper ces triſtes idées, elles reviennent toujours ſe peindre à mon eſprit. Rien ne m'arrache à ma douleur, tout l'augmente. Je hais juſqu'à l'air que je reſpire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point englouti. Je me plains aux Dieux du jour qu'ils me laiſſent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettoit de me ravir à la lumiere, ſi je pouvois diſpoſer un inſtant de cette portion de la Divinité qu'ils m'ont départie; ſi ce n'étoit point un crime horrible pour un mortel, que de détruire l'ouvrage de

la Divinité, dût-on blâmer ma foibleſſe, dût mon ame errer dans les airs, Kanhuiſcap, mes maux ſeroient finis. Mais, que dis-je ? ils augmentent tous les jours.

Reçois dans ton ſein mes vives douleurs, ô Kanhuiſcap ! apprends, s'il ſe peut, le ſort de Zilia, tandis que mon cœur éperdu la demande aux Dieux, à la nature entiere, à moi-même.

LETTRE V.

QUE les rayons divins qui nous donnent la vie, t'échauffent de leur feu le plus doux, Kanhuiscap ! Tu nourris dans mon cœur l'espoir le plus flatteur. Les progrès que tu fais dans la langue des Espagnols, t'ont déja instruit que les premiers Vaisseaux qu'on attend sur le rivage que tu habites, viennent de la terre du Soleil. Tu sauras le sort de celle pour qui seul je respire. Juge avec quelle impatience j'attends que tu m'en instruise. Je me suis peint d'avance l'étendue de ma félicité. L'état de Zilia s'est dévoilé à mes yeux. Je l'ai vue, je la vois encore, remise à la garde du Soleil, n'ayant d'autre tristesse que celle de mon éloignement, parer les Autels de ce Dieu de sa beauté, autant que des ouvrages de ses mains. Ainsi qu'une fleur précieuse, qui, après l'orage, encore agitée par les vents

reçoit les premiers rayons du Soleil ; l'eau qui la couvre ne ſert qu'à augmenter ſon éclat ; de même Zilia paroît plus belle & plus chere à mon cœur. Tantôt je la vois comme le Soleil même, lorſqu'après une longue obſcurité, ſa lumiere plus vive annonce à nos yeux éblouis la convaleſcence imprévue, & la prolongation de nos jours. Tantôt je ſuis à ſes pieds. Je reſſens le trouble, l'émotion, le plaiſir, le reſpect, la tendreſſe, tous les ſentiments qui m'agittoient lorſque je jouiſſois de ſa vue ; ceux-mêmes dont ſon cœur étoit ému, Kanhuiſcap, je les éprouve. Que les chaînes des illuſions ſont fortes ! mais qu'elles ſont aimables ! mes maux réels ſont détruits par des plaiſirs apparents. Je vois Zilia heureuſe : mon bonheur eſt certain.

O mon cher Kanhuiſcap, ne trompe pas un eſpoir qui fait ma félicité, qui peut être détruit par la ſeule impatience ! Que le moindre retardement, généreux ami, ne differe pas mon bonheur. Que tes quipos

noués par les mains de l'alégreſſe ; me ſoient portés par les vents devenus plus prompts ; & que pour prix de ton amitié, les parfums les plus exquis ſe répandent toujours ſur ta tête.

LETTRE VI.

DE quelle eau délicieuſe te ſers-tu, cher ami, pour éteindre le feu cruel qui dévoroit mon cœur ; Aux inquiétudes qui m'agitoient ſans ceſſe, à la douleur qui m'accabloit, tu fais ſuccéder la joie & le calme. Je vais revoir *Z*ilia. O bonheur preſque ineſpéré ! Je ne la vois point encore, ô cruel éloignement ! En vain mon cœur devance ſes pas. En vain toute mon ame vole ſe confondre dans la ſienne ; il m'en reſte aſſez pour ſentir que je ſuis ſéparé de Zilia.

Je vais la recevoir, & cette conſolante penſée, loin de calmer mon inquiétude, accroit mon impatience. Séparée de ma vie même, juge quels tourments j'endure ? A chaque inſtant je meurs ; je ne renais que pour déſirer. Semblable au chaſſeur qui augmente en courant l'éteindre, la ſoif qui le dévore, mon eſpoir rend plus vive la flamme qui me conſume ; plus je ſuis prêt de m'unir à Zilia, plus

je crains de la perdre. Pour combien de temps, fidele ami, un moment ne nous a-t-il pas déja séparés? Et ce moment cruel, au comble de ma félicité, je le craindrai encore.

Un élément aussi barbare qu'inconstant, est le dépositaire de mon bonheur. Zilia, me dis-tu, abandonne l'Empire du Soleil, pour venir dans ces climats affreux. Long temps errante sur les mers, avant de me rejoindre, quels dangers n'aura t-elle pas à courir, & combien davantage n'en aurois-je pas à craindre pour elle!... Mais dans quel égarement me plonge mon amour! Je redoute des maux, quand tout me promet des plaisirs; des plaisirs dont l'idée seule..... Ah! Kanhuiscap, quelle joie! quel sentiment jusqu'alors inconnu!.... tous mes sens se séparent pour gouter le meme plaisir. Zilia s'offre à mes yeux; j'entends les tendres accents de sa voix. Je l'embrasse. Je meurs.

LETTRE VII.

SI, ſuſceptible d'altération, quelque choſe pouvoit diminuer ma joie, Kanhuiſcap, le terme où tu remets mon bonheur, pourroit l'affoiblir.

Avant de me rendre heureux, il faut que le Soleil éclaire cent fois le monde ; avant cet eſpace immenſe de temps, Zilia ne peut m'être rendue.

En vain l'amitié s'efforce de me dédommager des rigueurs de mon ſort ; elle ne peut m'arracher à mon impatience.

Alonzo, que l'injuſte Capa-Inca des Eſpagnols a nommé pour s'aſſeoir avec mon pere ſur le trône du Soleil ; Alonzo, à qui les Eſpagnols m'ont confié, veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs de ſes compatriotes qu'il me fait obſerver, les amuſements qu'il cherche à me procurer, les réflexions auxquelles je m'abandonne moi-même, ne font que la charmer.

La douleur amere où m'avoit plongé la ſéparation de *Zilia*, m'avoit empêché juſqu'ici de faire aucune attention ſur les objets qui m'environnent. Je ne voyois, je n'eſpérois que des maux. Je me plaiſois, pour ainſi dire, dans mon infortune. Je ne vivois point : pouvois-je rien conſidérer ? Mais à peine ai-je donné à la joie les moments que l'amour lui devoit, que j'ai ouvert les yeux. Quel ſpectacle alors m'a frappé ! puis-je te peindre combien il me ſurprend encore ? Je me trouve ſeul au milieu d'un monde que je n'euſſe jamais imaginé. J'y vois des hommes ſemblables à moi. Une ſurpriſe égale les ſaiſit & me frappe. Mes regards avides ſe confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite & circule ſans ceſſe dans le même eſpace, où il ſemble que le ſort l'ait renfermé ; d'autres qu'on ne voit preſque jamais, & qui ne ſe diſtinguent de ce peuple laborieux que par leur oiſiveté ; des rumeurs, des cris, des querelles, des combats, un bruit affreux, un trouble continuel : voilà

d'abord tout ce que je pus diſcerner.

Dans ces commencements mes regards embraſſant trop de choſes, n'en pouvoient diſtinguer aucune. Je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir ; c'eſt pourquoi je réſolus de leur preſcrire des bornes, & de commencer à réfléchir ſur ce que je voyois de plus près ; c'eſt ainſi que la maiſon d'Alonzo eſt devenue le ſiege de mes penſées. Les Eſpagnols que j'y vois m'ont paru un objet aſſez conſidérable pour m'occuper quelque temps, & me faire juger par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. Alonzo, qui a habité aſſez de temps dans nos contrées, & qui conſéquemment n'ignore ni nos uſages, ni notre langue, m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami ſincere, dégagé des préjugés de ſa nation, m'en fait ſouvent ſentir le ridicule. Regardez cet homme grave, me diſoit-il l'autre jour, qu'à ſon regard fier, ſa mouſtache retrouſſée, ſon bonnet enfoncé, & à ſa ſuite nombreuſe, vous preniez déja pour un ſecond *Huayna-*

Capac *? c'eſt un Cucipatas qui a promis à notre *Eachamac* § d'être humble, doux & pauvre. Celui-ci, à qui la liqueur qu'il prend à ſi grands traits, ne laiſſera bientôt plus aucune marque de raiſon, eſt un Juge qui, dans une heure au plus, va décider de la vie ou de la fortune d'une douzaine de citoyens. Cet homme qui eſt encore plus amoureux de lui-même que de cette Dame auprès de laquelle il paroît ſi empreſſé, qui à peine peut ſupporter la chaleur du jour & l'habit parfumé qui le couvre, qui parle avec tant de feu de la moindre bagatelle, dont la débauche a creuſé les yeux, pâli le viſage, & éteint même juſqu'à la voix, eſt un guerrier qui va conduire trente mille hommes au combat.

C'eſt ainſi, Kanhuiſcap, qu'à l'aide d'Alonzo, je vois diſſiper pendant quelques moments l'inquiétude qui me conſume. Mais, hélas, qu'elle reprend bientôt ſa place ! Ces amuſements de l'eſprit le cedent toujours aux affections du cœur.

* Nom du plus grand Conquérant du Pérou.
§ Le Dieu Créateur.

LETTRE VIII.

LEs obſervations qu'Alonzo me fait faire ſur les caracteres de ſes concitoyens, ne m'empêchent pas de jetter quelque fois les yeux ſur le ſien. Admirateur des vertus de cet ami ſincere, je ne laiſſe pas d'en remarquer les défauts. Sage, généreux & vaillant, il eſt cependant foible, & donne dans les ridicules qu'il condamne ; voyez ce guerrier reſpectable & terrible, me diſoit-il, ce ferme défenſeur de notre patrie, cet homme qui d'un ſeul coup d'œil ſe fait obéir par un millier d'autres, il eſt eſclave dans ſa propre maiſon, & ſoumis aux moindres volontés de ſa femme. Ainſi me parloit Alonzo, lorſque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectoit, aux tendres embraſſements de ſon pere, je ne pus douter qu'Alonzo ne fût dans le cas du guerrier dont il venoit de blâmer la foibleſſe. Ne crois pas que

cet Eſpagnol ſoit le ſeul de ſa nation qui ne pardonne point aux autres ſes propres foibleſſes. Un ſpectacle aſſez ſingulier me l'a prouvé. Je me promenois un de ces jours dans un jardin, où dans la foule je diſtinguai un petit monſtre : il étoit de la hauteur d'une *Vicunna* * , ſes jambes étoient contournées comme un *Amaruc* § , & ſa tête enfoncée dans ſes épaules , pouvoit à peine ſe tourner. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre le ſort de cet infortuné , lorſque de grands éclats de rire vinrent à me diſtraire. Je regardai d'où ils partoient. Quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis que c'étoit un homme preſque auſſi difforme que le premier, qui ſe railloit de la taille du petit monſtre , & en faiſoit remarquer à d'autres la ſingularité. Se peut-il que nous ne reconnoiſſions pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres ? Se peut-il que l'excès d'une vertu de-

* Eſpece de Chevre des Indes.
§ Couleuvre des Indes.

vienne une foibleſſe ? Alonzo ſoumis à ſa fille, ſeroit inexcuſable de ne la pas aimer. La vivacité de l'eſprit, les graces, la beauté, le Dieu Créateur lui a tout donné. Son port, ſes regards languiſſans, malgré le feu qui les anime, le vif éclat de ſon teint, me font aſſez juger qu'elle a un cœur ſenſible, mais vain ; doux, mais ardent dans ſes moindres deſirs.

Quelle différence, ami, entr'elle & Zilia ! Zilia qui, ignorant preſque ſa beauté, voudroit la cacher à tout autre qu'à ſon vainqueur ; elle que la modeſtie & la candeur conduiſent, & dont le cœur occupé ſeul par l'amour le plus pur & le plus tendre, ne ſent point les mouvements de l'orgueil, & mépriſe les détours de l'art ; elle qui, pour plaire, ne ſait qu'aimer, elle enfin . . . . . Quelle flamme ardente conſume mon ame ! *Z*ilia, ma chere *Z*ilia ! ne me feras-tu jamais rendue ? Qui peut retarder encore notre félicité ? Les Dieux ſeroient-ils jaloux des plaiſirs d'un mortel ? Ah ! cher ami, ſi

ce n'eſt que pour eux que l'amour doit avoir des douceurs, pourquoi nous font-ils connoître la beauté? Ou pourquoi, maîtres de nos cœurs, nous laiſſent-ils deſirer un bonheur qui les offenſe?

LETTRE IX.

SANS le ſecours de la langue Eſpagnole, les réflexions qu'Alonzo me fait faire, ne pouvoient pas être portées à un certain point, & celles où je me livre moi-même, ne pouvoient qu'être ſuperficielles. Cherchant à charmer mon impatience, j'ai demandé un maître qui pût m'inſtruire dans cette Langue. Les connoiſſances qu'il m'a communiquées, me mettent déja en état de profiter des converſations, & d'examiner de plus près le génie & le goût d'une Nation qui ſemble n'avoir été créée que pour la deſtruction de la terre, dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je penſois que ces Barbares ambitieux, occupés à faire le malheur des peuples qui les ignorent, ne s'abreuvoient que de ſang, ne voyoient le Soleil qu'à travers d'une obſcure fumée, & s'occupoient

uniquement à forger la mort ; car, tu le ſais auſſi-bien que moi, ce tonnerre dont ils nous ont frappé, avoit été créé par eux. Je croyois ne rencontrer dans leurs Villes que des Artiſants de la foudre, des Soldats s'exerçant à la courſe & au combat, des Princes teints du ſang qu'ils ont verſé, bravant, pour en répandre encore, les chaleurs du jour, la glace des ans, la fatigue, & la mort.

Tu prévois ma ſurpriſe, lorſqu'à la place de ce théatre ſanglant qu'avoit élevé mon imagination, j'ai vu le trône de la clémence.

Ces Peuples qui, je crois, n'ont été cruels que pour nous, paroiſſent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié ſemble lier les concitoyens. Ils ne ſe rencontrent jamais qu'ils ne ſe donnent des marques d'eſtime, d'amitié, & même de reſpect. Ces ſentiments brillent dans leurs yeux, & commandent à leur corps. Ils ſe proſternent les uns devant les autres. Enfin, à leurs embraſſements conti-

nuels, on les prendroit plutôt pour une famille bien unie, que pour un peuple.

Ces guerriers, qui nous ont paru si redoutables, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux & prévenants. La molleſſe qui les gouverne, la peine qu'un rien leur coute, les plaiſirs qui ſont leur unique étude, & les ſentiments d'humanité qu'ils laiſſent paroître, me feroient croire qu'ils auroient deux corps, l'un pour la ſociété, l'autre pour la guerre.

Quel différence en effet! Ami, tu les as vus porter dans nos murs déſolés l'horreur, l'épouvante & la mort. Les cris de nos femmes expirantes ſous leurs coups, la vieilleſſe reſpectable de nos peres, les ſons douloureux que produiſoient à peine les tendres organes de nos enfants, la majeſté de nos Autels, la ſainte horreur qui les environne, tout ne faiſoit qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils fouloient aux pieds,

honorer la vieilleſſe, tendre une main ſecourable à l'enfance, & reſpecter les Temples qu'ils profanoient. Kanhuiſcap, ſeroient-ce donc les mêmes hommes ?

LETTRE X.

PLus je réfléchis ſur la variété du goût des Eſpagnols, moins j'en découvre le principe. Cette Nation n'en paroît avoir qu'un qui ſoit général, c'eſt celui qui la porte à l'oiſiveté. Il y a cependant une divinité à peu près du même nom, c'eſt le bon goût. Une foule choiſie d'adorateurs lui ſacrifie tout juſqu'à ſon repos ; quoique cependant une partie ignore (& cette partie eſt la plus ſincere) quel eſt ce Dieu ; l'autre, plus orgueilleuſe, en donne des définitions qui ne ſont pas plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'eſt, ſelon bien des gens, un Dieu qui, pour être inviſible, n'en eſt pas moins réel. Chacun doit ſentir ſes inſpirations. Il faut convenir avec le Sculpteur qu'on le voit caché ſous un maſque hideux, qui paroît voltiger ſur deux aîles de chauve-ſouris, & qu'un petit enfant enchaîne galamment avec une guir-

lande de fleurs. Une espece d'hommes, qu'on appelle ici petits-maîtres, vous forcera de dire que ce Dieu est plutôt dans son pourpoint, que dans celui d'un de ses pareils; & la preuve qu'elle en apportera, (à laquelle vous ne pourrez vous refuser) c'est que les fentes de son pourpoint sont plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avoit fait un récit fort incertain. A peine l'eus-je apperçu, que je vis près la porte deux troupes d'Espagnols qui sembloient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'accompagnoit, quel étoit le sujet de leur division. C'est, me dit-il, un grand point. Il s'agit de décider de la réputation de ce Temple & du rang qu'il doit tenir dans la postérité. Ces gens que vous voyez sont des connoisseurs. Les uns soutiennent que c'est une masse de pierres, qui n'a rien de rare que son énormité; les autres opposent que cet édifice n'est rien moins qu'énor-

me, & qu'il eſt conſtruit dans le bon gout.

Après avoir laiſſé ce peuple de connoiſſeurs, j'entrai dans le Temple. A peine eus-je fait quelques pas, que je vis peint ſur un lambris un Vieillard vénérable, dont la grandeur & la nobleſſe des traits inſpiroient le reſpect. Il paroiſſoit porté ſur les vents, & étoit environné de petits enfants ailés qui baiſſoient les yeux ſur la terre. Que repréſente ce Tableau, demandai-je ? C'eſt, me répondit un vieux Cucipatas, après pluſieurs inclinations, le portrait du Maître de l'Univers, qui d'un ſouffle a tout tiré du néant : mais, interrompit-il avec précipitation, avez-vous examiné ces pierres précieuſes qui couvrent cet Autel ? Il n'avoit pas achevé ces paroles, que la beauté d'une de ſes pierres m'avoit déja frappé. Elle repréſentoit un homme la tete ceinte de lauriers. Je ne fus pas long temps à m'informer quel étoit cet homme qui avoit mérité une place à côté d'un Dieu. C'eſt, me dit le Cucipatas d'un air riant, la tête

du Prince le plus cruel & le plus mépriſable qui ait jamais exiſté. Cette réponſe me jetta dans une ſuite de réflexions que le défaut d'expreſſions m'empêcha de communiquer. Revenu de mon premier étonnement, d'un pas reſpectueux, je quittois le Temple, lorſqu'un autre objet m'arrêta. Dans l'endroit le plus obſcur, à travers la pouſſiere, mes yeux démêlerent la tête d'un vieillard. Il n'avoit ni la majeſté ni le viſage du premier. Quel fut mon étonnement, quand on voulut me perſuader que c'étoit le portait du même Dieu, ſeul Créateur de toutes choſes. Le peu de reſpect que ce Cucipatas paroiſſoit avoir pour ce portrait, m'empêcha de le croire, & je ſortis indigné contre ces impoſteurs.

Quelle apparence en effet, Kanhuiſcap, que les mêmes hommes, dans le même lieu, foulent aux pieds le Dieu qu'ils adorent?

Ce n'eſt pas-là la ſeule contradiction que les Eſpagnols aient avec eux-mêmes : rien de plus fréquent

fréquent que celles que le temps opere sur eux.

Pourquoi détruit-on ce Palais à qui la solidité permettoit encore un siecle au moins de durée ? C'est, m'a-t-on répondu, parce qu'il n'est plus de goût. C'étoit dans son temps un chef-d'œuvre construit à grands frais, mais il est ridicule aujourd'hui.

Quoique cette Nation soit esclave de ce prétendu bon goût, elle se dispense cependant d'en posséder en propre. Il y a ici des gens de goût, qui, payés pour en avoir, vendent chérement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui ont la réputation de se vétir avec une certaine élégance, dont, à les croire, on fait un grand cas ; pour contraster avec lui, il me montra en même temps quelqu'un qui passoit pour n'avoir aucun goût. Je ne savois en faveur duquel me décider, lorsque le public, devant qui ils étoient, porta le jugement en se moquant de tous les deux ; de-là la seule différence positive que je pus établir en-

tre l'homme de goût & celui qui en manque, c'eſt qu'ils s'écartent de la nature par deux chemins différents, & que ce Dieu qu'ils appellent bon goût, choiſit ſa demeure, tantôt au bout de l'une de ces routes, tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable ſentier. On le honnit, on le mépriſe, juſqu'à ce que ce Dieu, venant à changer de ſéjour, le mette en droit, au moment qu'il y penſe le moins, de rendre aux autres la pareille.

Cependant, Kanhuiſcap, à entendre les Eſpagnols, rien n'eſt plus conſtant que le goût : & s'il a changé tant de fois, c'eſt que leurs ancêtres ignoroient le véritable Que je crains bien que le même reproche ne ſoit encore dans la bouche du dernier de leurs deſcendants.

LETTRE XI.

T'AVOUERAI-JE ma ſurpriſe, Kanhuiſcap, lorſque j'ai appris que dans ces climats, que je croyois habités par la vertu même, ce n'eſt que par force qu'on eſt vertueux. La crainte du châtiment & de la mort inſpire ſeule ici des ſentiments que je croyois que la nature avoit gravés dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne ſont remplis que de la prohibition du crime. Il n'eſt point d'horreur que l'on puiſſe imaginer, qui n'y trouve ſon châtiment; que dis-je, ſon exemple. Oui, c'eſt moins une ſage prévoyance, que les modeles du crime, qui a dicté les loix qui le défendent. A en juger par ces loix, quels forfaits les Eſpagnols n'ont-ils pas commis? Ils ont un Dieu, & l'ont blaſphémé; un Roi, & l'ont outragé; une foi, & l'ont violée. Ils s'aiment, ſe reſpectent les uns les autres, & cependant ils ſe donnent

la mort. Ami, ils se trahissent : unis par leur Religion, ils se détestent. Où est donc, me demandai-je sans cesse, cette union que j'avois trouvée d'abord parmi ces peuples ; ce lien charmant dont il sembloit que l'amitié enchaînoit leurs cœurs ? Puis-je croire qu'il ne soit formé que par la crainte ou par l'intérêt ? Mais ce qui m'étonne le plus, c'est l'existence des loix. Quoi ! un peuple qui a pu violer les droits les plus saints de la nature, & étouffer sa voix, se laisse gouverner par la voix presqu'éteinte de ses ancêtres ? Quoi ! ces peuples, pareils à leur Hamas, ouvrent la bouche au frein que leur présente un homme dont ils viennent de déchirer le semblable ? Ah ! Kanhuiscap, que malheureux est le Prince qui regne sur de tels peuples ? Combien de piéges n'a-t-il pas à éviter ? Il faut qu'il soit vertueux, s'il veut conserver son autorité, & sans cesse le crime est devant ses yeux : le parjure l'environne, l'orgueil devance ses pas, la perfidie, baissant les yeux, suit ses traces, & il n'apperçoit

jamais la vérité qu'à la fauſſe lueur du flambeau de l'envie.

Telle eſt la véritable image de cette foule qui environne le Prince, & qu'on appelle la Cour. Plus on eſt près du trône, plus on eſt loin de la vertu. Un vil flatteur s'y voit à côté d'un défenſeur de la patrie ; un bouffon auprès d'un Miniſtre le plus ſage, & le parjure, échappé au ſupplice qu'il mérite, y tient le rang dû à la probité. C'eſt pourtant dans le ſein de cette foule de criminels heureux, que le Roi prononce la juſtice. Là il ſemble que les loix ne lui ſont appriſes que par ceux qui les violent eux-mêmes. L'arrêt qui condamne un coupable, eſt ſouvent ſigné par un autre.

Car telles rigoureuſes que ſoient les loix, elle ne le ſont pas pour tout le monde. Dans le cabinet d'un Juge, une belle femme tombant en pleurs à ſes genoux, un homme qui apporte un amas aſſez conſidérable de pieces d'or, blanchiſſent aiſément l'homme le plus criminel, tandis que l'innocent expire dans les tourments.

Ah ! Kanhuiſcap, qu'heureux ſont les enfants du Soleil, que la vertu ſeule éclaire ! Ignorant le crime, ils n'en craignent pas la punition ; & comme elle eſt leur juge, la nature ſeule eſt leur loi.

LETTRE XII.

RAREMENT, Kanhuiſcap, le premier point de vue d'où l'on conſidere les choſes, eſt le plus juſte. Quelle différence entre ce peuple, & celui que j'avois vu la premiere fois. Toute ſa vertu n'eſt qu'un voile léger, à travers lequel on diſtingue les traits de ceux qui veulent s'en couvrir : ſous l'éclat éblouiſſant des plus belles actions, on entrevoit toujours la ſemence de quelques vices. Ainſi les rayons du Soleil, qui ſemblent donner à la roſe une plus belle couleur, nous font mieux appercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil inſupportable eſt la ſource de cette aimable union qui m'avoit d'abord charmé ; ces tendres enbraſſements, ce reſpect affecté, partent du même principe. La moindre inflexion de corps eſt regardée ici comme un devoir exigé ſeul par le rang & l'amitié ; & les hommes les plus vils de ce Royaume, qui ſe

haïſſent davantage, ſe donnent mutuellement ce faux hommage.

Un grand paſſe devant vous, il ſe découvre, c'eſt un honneur; il vous ſourit, c'eſt une grace; mais on ne penſe pas qu'il faut acheter ce ſalut ſi honorable, ce ſourire ſi flatteur, par un millier d'abaiſſements & de peines. Je mens: il faut être eſclave pour recevoir des honneurs.

L'orgueil a encore ici un autre voile, c'eſt la gravité, ce vernis qui donne un air de raiſon aux actions les plus inſenſées. Tel ſeroit un homme généralement eſtimé, s'il avoit eu la foibleſſe de contraindre ſon enjouement, qui, avec toute la prudence & l'eſprit poſſibles, eſt regardé comme un étourdi; etre ſage, ce n'eſt rien; le paroître, c'eſt tout.

Cet homme, dont la ſageſſe & les talens répondent à la douceur qui eſt peinte ſur ſon viſage, me diſoit l'autre jour Alonzo, ce génie preſque univerſel, a été exclus des charges les plus importantes, pour avoir ri une fois inconſidérément.

Il ne faut donc pas s'étonner,

Kanhuiſcap,

Kanhuiſcap, ſi l'on fait ici de très-grandes ſottiſes de ſang froid. Auſſi ce ſérieux affecté ne fait-il pas ſur moi une grande impreſſion. J'apperçois l'orgueil de celui qui l'affecte, & à meſure qu'il s'eſtime, je le mépriſe davantage. Le mérite & l'enjouement ſont-ils donc des êtres antipathiques? Non, la raiſon ne perd jamais rien aux plaiſirs que l'ame ſeule reſſent.

LETTRE XIII.

JE ne puis m'empêcher de te le répéter encore, Kanhuiſcap, les Eſpagnols me paroiſſent quelque choſe d'indéfiniſſable. A toutes les contradictions qu'ils font paroître, j'en vois tous les jours ſuccéder de nouvelles. Que penſeras-tu de celle-ci ? Cette Nation a un Dieu * qu'elle adore, & loin de lui faire aucune offrande, c'eſt ce Dieu qui la nourrit. On ne remarque point dans ſes Temples aucuns *Curacas* §, ſymboles de ſes beſoins ; enfin, il y a certains temps de la journée, où l'on

* Il faut obſerver que c'eſt un Péruvien qui parle, & qu'il n'a qu'une connoiſſance imparfaite de notre culte.

§ Statues de diff rens métaux, & différemment habillées, qu'on plaçoit ou attiroit dans les Temples. C'étoient des eſpeces d'*ex-Voto*, qui caractériſoient les beſoins de ceux qui les offroient.

prendroit les Temples pour des Palais déserts.

Quelques vieilles femmes y demeurent cependant presque tout le jour. L'air de dévotion qu'elles affectent, les larmes qu'elles répandent, me les avoient d'abord fait estimer. Le mépris qu'on faisoit d'elles me touchoit, lorsqu'Alonzo fit cesser ma surprise. Que ces femmes, me dit-il, qui ont déja acquis votre estime, vous sont peu connues ! Une de celles que vous voyez, est payée par des femmes prostituées pour trafiquer leurs charmes.

Cette autre sacrifie son bien & son repos à la désolation de sa famille.

Meres dénaturées, les unes confient leurs enfants à des gens à qui elles ne voudroient point confier le moindre bijou, pour venir adorer un Dieu qui, à ce dont elles conviennent, ne leur ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfants.

Les autres, revenues des plaisirs du monde, parce qu'elles ne le

peuvent plus goûter, ſe font ici devant leur Dieu une vertu des vices qu'elles ont remarqué dans les autres.

Que ces Nations barbares, Kanhuiſcap, ſont difficiles à accorder avec elles-mêmes! Leur Religion n'eſt pas plus aiſée à concilier avec la nature. La conduite de leur Dieu, à leur égard, eſt auſſi variable que la leur envers lui. *

Ils reconnoiſſent, comme nous, un Dieu Créateur. Il differe, il eſt vrai, du nôtre, en ce qu'il n'eſt qu'une pure ſubſtance, ou, pour mieux dire, que l'aſſemblage de toutes les perfections. Nulle borne ne peut être preſcrite à ſa puiſſance; nulle variation ne peut lui être imputée; la ſageſſe, la bonté, la juſtice, la toute-puiſſance, l'immutabilité compoſent ſon eſſence. Ce Dieu a toujours exiſté, & exiſtera toujours. Voilà la définition que m'en ont donnée les Cucipatas de cet Em-

* C'eſt toujours un Péruvien qui parle.

pire, qui n'ignorent rien de ce qui s'eſt paſſé depuis, & même avant la création du monde.

Ce fut ce Dieu qui mit les hommes ſur la terre, comme dans un lieu de délices. Il les plongea enſuite dans un abyme de miſeres & de peines, après quoi il les détruiſit. Un ſeul homme cependant fut excepté de la ruine totale, & repeupla le monde d'hommes encore plus méchants que les premiers. Cependant Dieu, loin de les punir, en choiſit un certain nombre, à qui il dicta ſes Loix, & promit d'envoyer ſon Fils. Mais ce peuple ingrat, oubliant les bontés de ſon Dieu, immola ce Fils, le gage le plus cher de ſa tendreſſe. Rendue par ce crime l'objet de la haine de ſon Dieu, cette Nation éprouva ſa vengeance : ſans ceſſe errante de contrée en contrée, elle remplit l'Univers du ſpectacle de ſon châtiment; ce fut à d'autres hommes, juſqu'alors plus dignes de la colere céleſte, que ce Fils, tant promis, prodigua ſes bienfaits. Ce fut pour eux qu'il

inſtitua de nouvelles Loix, qui ne different qu'en peu de choſes des anciennes.

Voilà, ſage ami, la conduite de ce Dieu envers les hommes. Comment l'accorder avec ſon eſſence ? Il eſt tout-puiſſant, immuable. C'eſt pour les rendre heureux qu'il créa ces peuples, & cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux ; ſes Loix leur défendent le plaiſir qu'il a fait pour eux, comme eux pour le plaiſir ; il eſt juſte, & il ne punit pas dans les deſcendants les crimes qu'il a punis ſi ſévérement dans les peres. Il eſt bon, & ſa clémence ſe laſſe preſqu'auſſi-tôt que ſa ſévérité.

Perſuadés qu'ils ſont de la bonté, de la puiſſance & de la ſageſſe de ce Dieu, tu croiras peut-être, Kanhuiſcap, que les Eſpagnols fideles à ſes Loix, les ſuivent avec ſcrupule : ſi tu le penſes, que ton erreur eſt grande ! Abandonnés ſans ceſſe & ſans réſerve à des vices défendus par ſes Loix, ils prouvent, ou que

la juſtice de ce Dieu n'eſt pas aſſez grande, qui ne punit pas des actions qu'il défend, ou que ſa volonté eſt trop ſévere, qui défend des actions que ſa bonté l'empêche de punir.

LETTRE XIV.

PEUT-ETRE as-tu penſé, fidele ami, qu'adouci par le temps, l'impatience qui dévoroit mon cœur s'étoit enfin ralentie. J'excuſe ton erreur, je l'ai cauſée moi-même. Les réflexions auxquelles tu m'as vu livré quelque temps, ne pouvoient partir que d'une ame tranquille, ainſi que tu le penſois. Quitte une erreur qui m'offenſe. Souvent l'impatience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprouvé. Mon eſprit contemploit d'un œil incertain les différents objets qui s'offroient devant moi ; mon cœur n'en étoit pas moins dévoré d'impatience. Toujours préſente à mes yeux, Zilia me conſervoit à mon inquiétude, dans les moments mêmes ou ma philoſophie te ſembloit un garant de mon repos.

Les Sciences & l'étude peuvent

distraire : mais elles ne font jamais oublier les passions : & quand elles auroient ce droit, que pourroient-elles sur un penchant que la raison autorise ? Tu le sais, mon amour n'est point une de ces vapeurs passageres, que le caprice fait naître, & que bientôt il dissipe. La raison qui me fit connoître mon cœur, m'apprit qu'il étoit fait pour aimer. Ce fut à la lueur de son flambeau que la premiere fois j'apperçus l'amour. Pouvois-je ne le pas suivre ? Il me montroit la beauté. Dans les yeux de *Zilia* il me fit voir sa puissance, ses douceurs, ma félicité ; & loin de s'opposer à mon bonheur, la raison m'apprit qu'elle n'étoit souvent que l'art de faire naître & durer les plaisirs.

Juge à présent, Kanhuiscap, si la Philosophie a pu diminuer mon amour. Les réflexions que je fais sur les mœurs des Espagnols, ne peuvent que l'augmenter. La disproportion de vertu, de beauté, de tendresse, que je remarque entr'elles & Zilia, me fait trop connoître

combien il eſt cruel d'en être ſéparé.

Cette innocente candeur, cette franchiſe aimable, ces doux tranſports où ſon ame ſe livroit, ne ſont ici que des voiles dont ſe couvrent la licence & la perfidie. Cacher l'ardeur la plus vive, pour en faire paroître une que l'on ne reſſent pas, loin d'etre puni comme un crime, eſt regardé comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier, c'eſt un crime; ne pas plaire à tous, c'eſt une honte : tels ſont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur, ſi c'en eſt un, d'être décidée belle, il faut qu'elle ſe prépare à recevoir l'hommage d'une foule d'adorateurs à qui elle doit tenir compte de leur culte, au moins par un coup d'œil chaque jour. Quand la perſonne qui jouit de cette réputation, eſt ce qu'on appelle coquette, la premiere démarche qu'elle fait, eſt pour déméler dans la troupe celui qui eſt le plus opulent. Cette découverte une fois faite, tous ſes ſoins, ſes actions doivent tendre

à lui plaire : elle y réuſſit, l'épouſe ; alors elle conſulte ſon cœur. Sa beauté prend un nouvel éclat, elle va tous les jours dans les Temples & dans les endroits publics : là, à travers un voile qui exempte ſon front de rougir, & ſes yeux de baiſſer, elle paſſe en revue la troupe fidelle.

Alvarès & Pédre partagent bientôt ſon cœur. Elle balance entr'eux, ſe décide pour le premier ; cache ſon choix à tous les deux, les laiſſe ſoupirer. Sans décourager Pédre, elle rend Alvarès heureux, s'en dégoûte, retourne à Pédre qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'eſt pas là le plus difficile de ſes entrepriſes. Il faut qu'elle perſuade à tout le monde qu'elle chérit ſon mari, & qu'elle faſſe connoître à ſon époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme ſage.

Le public a auſſi un devoir à remplir, dont il s'acquitte très-bien, c'eſt de faire ſouvenir le mari de ce qu'il a épouſé une belle femme.

Il n'eſt point juſqu'à Zulmire, dont ces contagieux exemples n'aient perverti le cœur. Je crois qu'enfant en-

core, elle avoit la passion dangereuse de vouloir plaire. Ses moindres mouvements, ses regards les plus indifférents, ont toujours quelque chose qui semble partir du cœur. Ses discours sont flatteurs, ses yeux passionnés, & sa voix touchante se perd souvent dans de tendres soupirs. C'est ainsi, Kanhuiscap, qu'ici, par des secrets différents, la vertu a les dehors du vice, tandis que le vice se couvre du manteau de la vertu.

LETTRE XV.

O Vérité qui me ſuprend encore ! O connoiſſance profonde ! Kanhuiſcap , le Soleil , ce chef-d'œuvre de la nature ; la terre * , cette mere féconde , ne ſont point des Dieux. Un Créateur différent du nôtre les a produits ; d'un regard il peut les détruire. Confondus dans un vaſte cahos , enveloppés d'une matiere groſſiere , du ſein de la confuſion il tira ces aſtres lumineux , & les peuples qui les adorent. A toute matiere il donna une vertu productive. Le Soleil , à ſa voix , diſtribua la lumiere ; la Lune reçut ſes rayons , nous les tranſmit. La terre produiſit , alimenta par ſes ſucs ces arbres , ces animaux que

* Les Péruviens adoroient la terre ſous le nom de Mamachaa.

nous adorons. La mer qu'un Dieu ſeul pouvoit dompter, nous nourrit des poiſſons qu'elle renfermoit : & l'homme, créé maître de l'Univers, régna ſur tous les animaux.

Voilà, cher ami, ces myſteres, dont l'ignorance a cauſé nos malheurs. Si, inſtruits, comme les Eſpagnols, des ſecrets de la nature, nous euſſions ſu que ce foudre, qu'ils ont lancé ſur nous, n'étoit qu'un amas de matiere, que nos climats renfermoient : que Yllapa même, ce Dieu terrible, n'étoit qu'une vapeur que la terre produiſoit, & que le hazard guidoit dans ſa chûte ; que ces Hamas furieux, qui fuyoient devant nous, pouvoient nous être ſoumis, paiſibles témoins de la grandeur de nos peres, euſſions-nous ſervi de triomphe à ces barbares ?

Il ſemble en effet, Kanhuiſcap, que la nature n'ait point de voile pour ces peuples ; ſes actions les

plus cachées leur ſont connues. Ils liſent au plus haut des Cieux & dans les plus profonds abymes, & il ſemble qu'il n'appartienne plus à la nature de changer ce qu'ils ont une fois prévu.

LETTRE XVI.

L'AUROIS-JE pu penſer, Kanhuiſcap, que ces peuples, que la raiſon elle-même ſemble éclairer, fuſſent les eſclaves des ſentiments de leurs ancêtres ? Quelque fauſſe qu'elle ſoit, une opinion reçue doit être ſuivie. On ne peut la combattre ſans riſquer d'être taxé au moins de ſingularité.

Le ſentiment naturel, cette voix ſi diſtincte, qui nous parle ſans ceſſe, ce brillant flambeau eſt éteint par un préjugé ; c'eſt un tyran qui, pour être haï, n'en eſt pas moins puiſſant : un fourbe qui, pour être connu, n'en eſt pas moins dangereux. Ce tyran cependant ne ſeroit pas difficile à vaincre, s'il n'avoit un ſoutien encore plus dangereux que lui, la ſuperſtition. C'eſt cette fauſſe lumiere qui conduit ici la plûpart des hommes, qui leur fait préférer des opinions fabuleuſes a la force de la vérité. Un homme qui

qui visitera les Temples plusieurs fois dans la journée, s'il y paroît dans une contenance hypocrite & outrée, quelque vice dont il soit la proie, quelque crime qu'il commette, sera généralement estimé ; tandis que le plus vertueux qui aura secoué le joug de ces préjugés, ne s'attirera que des mépris. L'homme d'esprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme sans préjugés passe ici pour impie. Il n'est pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle sage : il faut ajouter à ce titre celui de dévot, ou l'on vous gratifie du nom de libertin. Les distributeurs de l'estime publique, ces gens si mépriſables par eux-mêmes, n'admettent jamais de classe intermédiaire. N'être ni dévot, ni libertin, c'est pour eux un problême ; c'est être à leurs yeux éblouis ce que leur sont les amphibies, un monstre.

Les Espagnols ont deux Divinités : l'une préside à la vertu, l'autre au crime. Si, sans affectation, vous vous contentez de sacrifier intérieurement

à la premiere on vous taxe bientôt d'adorer l'autre. Ce n'eſt pas que l'empire de la vertu ſoit abſolu. Ses ſujets ont beaucoup à redouter de la part du Dieu du crime. Car ils ſont toujours obligés de paroître en public avec des armes propres à le combattre, & qui ne ſuffiſent pas toujours pour lui réſiſter. On arrêta l'autre jour un homme qui avoit commis pluſieurs crimes, & l'on diſoit hautement qu'il falloit que le diable l'eût conduit à cet excès d'abomination ; il avoit cependant attaché à ſon col un ſorte de cordon qui avoit été conſacré par des Cucipatas au Dieu de bonté. Il tenoit d'une main des grains enfilés dans un autre cordon, qui avoit le pouvoir d'éloigner le moteur de ſes forfaits, & de l'autre le poignard qui lui avoit ſervi à les commettre.

Je fus conduit hier dans une grande place, où une quantité prodigieuſe de peuple témoignoit une joie extrême, en voyant brûler pluſieurs de ſes ſemblables. L'habit ſingulier dont ils étoient revêtus, l'air ſatisfait

des sacrificateurs qui les conduisoient comme en triomphe, me les firent prendre pour des victimes que ces Sauvages alloient immoler à leurs Dieux. Quel fut mon étonnement, quand j'appris que le Dieu de ces Barbares avoit en horreur, non-seulement le sang des hommes, mais encore celui des animaux ! De quelle horreur ne fus-je pas saisi moi-même, quand je me ressouvins que c'étoit au Dieu de bonté que des Prêtres déréglés alloient faire ces odieux sacrifices ? Ces Cucipatas comptent-ils appaiser leur Dieu ? L'expiation même doit plus l'offenser que les crimes qui ont pu l'irriter contr'eux. Kanhuiscap, quelle horreur déplorable !

LETTRE XVII.

LE desir que tu parois avoir de t'instruire, fidele ami, me satisfait autant qu'il m'embarrasse. Tu me demandes des certitudes, des éclaircissements sur des découvertes dont je t'ai fait part ; tes doutes sont excusables ; mais je ne puis satisfaire à ce que tu exiges. Je l'eusse fait, il y a peu de temps. Je concevois les choses plus aisément que je ne les écrivois, & mon esprit, plus prompt que ma main, trouvoit l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyois la terre ronde ; on me persuade à présent qu'elle est plate. De ces deux idées ma raison n'en admet qu'une indubitable, qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une & l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le Soleil tourne autour de la

terre, me disoit, il y a quelque temps, un de ces hommes qu'on appelle Philosophes. Je le croyois, il m'avoit convaincu. Un autre vint, me dit le contraire; je fis appeller le premier, & m'établis pour juge de leurs différents. Ce que je pus apprendre de leurs disputes, fut qu'il étoit possible que l'une & l'autre planette fissent cette circonvolution, & que l'ancêtre d'un des disputans étoit Alguasil.

Voilà tout ce que m'enseigne le commerce de ces gens, dont la science m'avoit d'abord surpris: l'estime particuliere que l'on fait d'eux, est un de mes étonnemens. Est-il possible qu'un peuple si éclairé fasse tant de cas de personnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penser? Il faut que la raison soit quelque chose de bien rare pour lui.

Un homme pense singuliérement, parle peu, ne rit jamais, raisonne toujours: orgueilleux, mais pauvre, il ne peut se faire remarquer par des habits brillants: il y supplée, & se distingue par de vils lambeaux. C'est

un Philoſophe, il a le droit d'être imprudent.

Un autre, jeune encore, veut faire de la philoſophie une femme de Cour. Il la cache ſous de riches habits, la farde, la prétintaille : elle eſt enjouée, coquette, les parfums annoncent ſes pas. Les gens accoutumés à juger ſur les apparences, ne la reconnoiſſent plus. Le Philoſophe n'eſt qu'un fat. Le ſoupçonner de penſer, autant vaudroit l'accuſer d'être conſtant.

*Z*aïs avoit des vapeurs, me diſoit Alonzo : il leur falloit donner un prétexte. La philoſophie en parut un plauſible à *Z*aïs. Elle n'oublia rien pour paſſer pour Philoſophe. Elle ſe le croyoit déja. Le caprice, la miſanthropie, l'orgueil la mettoient en poſſeſſion de ce titre. Il ne lui manquoit plus que de trouver un amant auſſi ſingulier qu'elle. Elle a réuſſi.

Zaïs & ſon amant compoſent une Académie. Leur château eſt un obſervatoire. Quoique déja ſur l'âge, dans ſes jardins, Zaïs eſt Flore ; ſur ſon balcon, c'eſt Uranie ; de ſon amant

disgracieux, autant que singulier, elle fait un Céladon. Que manque-t-il à un spectacle aussi ridicule? Des spectateurs.

La philosophie, Kanhuiscap, est moins ici l'art de penser, que celui de penser singuliérement. Tout le monde est philosophe; le paroître n'est cependant pas, comme tu vois, une chose facile.

LETTRE XVIII.

DE tout ce qui frappe mes yeux étonnés, Kanhuiſcap, rien ne me ſurprend davantage que la maniere dont les Eſpagnols ſe comportent avec leurs femmes. Le ſoin particulier qu'ils ont de les cacher ſous d'immenſes draperies, me feroit preſque croire qu'ils en ſont plutôt les raviſſeurs que les époux. Quel autre intérêt pourroit les animer, ſi ce n'eſt la crainte que de juſtes poſſeſſeurs ne revendiquent un bien qui leur a été ravi, ou quelle honte trouvent-ils à ſe parer des dons de l'amour.

Ils ignorent, ces barbares, le plaiſir de ſe faire voir auprès de ce qu'on aime, de montrer à l'Univers entier la délicateſſe de ſon choix, ou le prix de ſa conquête, de brûler en public des feux allumés en ſecret, & de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un ſeul ne ſuffit pas pour rendre à la beauté. Zilia! ô ma chere

chere Zilia ! Dieux cruels, pourquoi me priver encore de ſa vue ? Mes regards unis aux ſiens par la tendreſſe & le plaiſir, apprendroient à ces hommes groſſiers, qu'il n'eſt point d'ornement plus précieux que les chaînes de l'amour.

Je crois cependant que la jalouſie eſt le motif qui porte les Eſpagnols à cacher ainſi leurs femmes, ou plutôt que c'eſt la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie ; la foi conjugale eſt celle que l'on jure le plus aiſément. Faut-il s'étonner qu'on la garde ſi peu ? On voit tous les jours ici deux riches héritiers, s'unir ſans goût, habiter enſemble ſans amour, & ſe ſéparer ſans regret. Quelque peu malheureux que te paroiſſe cet état, il eſt cependant infortuné. Etre aimé de ſa femme, n'eſt point un bonheur, c'eſt un malheur que d'en être haï.

La virginité preſcrite par la Religion, n'eſt pas mieux gardée que la tendreſſe conjugale, ou du moins ne l'eſt-elle qu'extérieurement.

Il y a ici, de méme qu'à la Ville

au Soleil, des filles consacrées à la Divinité. Elles voient cependant les hommes familiérement ; une grille seulement les sépare. Je ne saurois cependant deviner le motif de cette séparation ; car si elles ont assez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voient continuellement, de quoi sert une grille ? Et si l'amour entre dans leur cœur, quel foible obstacle à lui opposer, qu'une séparation excitante qui laisse agir les yeux & parler le cœur?

Des especes de Cucipatas sont assidus auprès de ces Vierges qu'on appelle Religieuses ; & sous prétexte de leur inspirer un culte plus pur, il font naître & excitent chez elles des sentiments d'amour, dont elles sont la proie. L'art qui paroît banni de leur cœur, ne l'est pourtant pas de leurs habits & de leurs gestes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile, un regard humble, une attitude qu'il faut faire étudier, voilà assez pour occuper pendant le quart d'une année, le temps, les peines & même les veilles d'une Religieuse. Aussi

les yeux d'une Religieuſe en ſavent-ils plus que les autres yeux. C'eſt un tableau où l'on voit peints tous les ſentiments du cœur. La tendreſſe, l'innocence, la langueur, le courroux, la douleur, le déſeſpoir, & le plaiſir, tout y eſt exprimé ; & ſi le rideau ſe baiſſe un moment ſur la peinture, ce n'eſt que pour laiſſer le temps de ſubſtituer un autre tableau à ce premier. Quelle différence entre le dernier regard d'une Religieuſe & celui qui le ſuit ! tout ce manége n'eſt cependant que l'ouvrage d'un ſeul homme. Un Cucipatas a la direction d'une maiſon de Vierges ; toutes veulent lui plaire ; elles deviennent coquettes, & le Directeur, tel groſſier qu'il ſoit, eſt forcé à prendre un air de coquetterie. La reconnoiſſance l'y oblige ; & ſûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de ſe faire aimer, réuſſit, & ſe fait pour ainſi dire, adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces Vierges avoit coëffé de la chevelure d'un Moine l'image du Dieu des Eſpagnols. On m'a auſſi fait part

d'une lettre écrite par une Religieuſe au Pere T ... dont voici à peu près le contenu.

„ Jeſus ! mon Pere, que vous êtes „ injuſte ! Dieu m'eſt témoin que le „ Pere Ange ne m'occupe pas un ſeul „ inſtant, & que loin d'avoir été en„ levée par ſon Sermon juſques à „ l'extaſe (comme vous me le repro„ chez) je n'étois, pendant ce diſ„ cours, occupée que de vous. Oui, „ mon Pere, un ſeul mot de votre „ bouche fait plus d'impreſſion ſur „ mon cœur, ſur ce cœur que vous „ connoiſſez ſi peu, que tout ce „ que le Pere Ange pourroit me di„ re pendant des années entieres, „ quand même ce ſeroit dans le pe„ tit parloir de Madame, & qu'il „ croiroit s'entretenir avec elle ..... „ Si mes yeux ſembloient s'enflam„ mer, c'eſt que j'étois avec vous „ lorſqu'il prêchoit. Que ne pénétrez„ vous dans mon cœur pour lire „ mieux ce que je vous écris ! Ce„ pendant vous êtes venu au par„ loir, & vous ne m'avez pas de„ mandée ; m'auriez-vous oubliée ?

» Ne vous ſouviendroit-il plus.....?
» Vous ne me regardâtes pas une
» ſeule fois hier pendant le Salut.
» Dieu voudroit-il m'affliger au point
» de me priver des conſolations que
» je reçois de vous ? Au nom de
» Dieu, mon Pere, ne m'abandon-
» nez pas dans la langueur où je ſuis
» plongée. Je ſuis à faire pitié, tant
» je ſuis défaite ; & ſi vous n'avez
» compaſſion de moi, vous ne recon-
» noîtrez bientôt plus l'infortunée
» Théreſa.

» Notre Touriere vous remettra
» un gâteau d'amandes de ma façon.
» Je joints à cette lettre un billet
» que la ſœur A..... écrit au Pere
» Dom X.... J'ai eu le ſecret de l'in-
» tercepter. Je crois qu'il vous amu-
» ſera. Ah ! que..... L'heure ſonne,
» adieu.

Après cela, Kanhuiſcap, pourras-tu t'empêcher de convenir que les Eſpagnols ſont auſſi ridicules dans leurs amours, qu'inſenſés dans leurs cruautés. La maiſon d'Alonzo eſt, je crois, la ſeule où regnent la droiture & la ſaine raiſon. Je ne

fais cependant que penſer des regards de Zulmire ; trop tendres pour n'être que l'effet de l'art, ils ſont trop étudiés pour être conduits par le cœur.

LETTRE XXI.

PENSER eſt un métier : ſe connoître eſt un talent. Il n'eſt pas donné à tous les hommes, Kanhuiſcap, de lire dans leurs propres cœurs. Des eſpeces de Philoſophes ont ſeuls ici ce droit, ou plutôt celui d'embrouiller ces connoiſſances. Loin de s'attacher à corriger les paſſions, ils ſe contentent de ſavoir qui les produit : cette ſcience, qui devroit faire rougir les vicieux, ne ſert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus, le talent infructueux de connoître leurs défauts.

Les Métaphyſiciens, c'eſt le nom de ces Philoſophes, diſtinguent dans l'homme trois parties, l'ame, l'eſprit & le cœur ; & toute leur ſcience ne tend qu'à ſavoir laquelle de ces trois parties produit telle ou telle action. Cette découverte une fois faite, leur orgueil devient inconcevable. La vertu n'eſt, pour ainſi dire, plus faite

pour eux ; il leur suffit de savoir qui la produit. Semblables à ces gens qui se dégoûtent d'une liqueur excellente, à l'instant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un Pays peu renommé.

C'est par le même principe ; qu'ennivré d'un savoir qu'il croit rare, un Méthaphysicien ne laisse point échapper l'occasion de faire voir sa science. S'il écrit à sa Maîtresse, sa lettre n'est autre chose que l'analyse exacte des moindres facultés de son ame.

La Maîtresse se croit obligée de répondre sur le même ton, ils s'embrouillent tous les deux dans des distinctions chimériques & des expressions que l'usage consacre, mais qu'il ne rend point intelligibles.

Les réflexions que tu fais sur les mœurs des Espagnols, te conduiront bientôt à celles que je viens de faire.

Que mon cœur n'est-il libre, généreux ami ! je te peindrois avec plus de force des pensées qui n'ont point d'autre ordre que celui que je peux leur donner dans l'agitation où je suis. Le temps approche où mes malheurs

vont finir ; Zilia enfin va paroître à mes yeux impatiens. L'idée de ce plaisir trouble ma raison. Je vole sur ses pas, je la vois partager mon impatience, mes plaisirs ; de tendres larmes coulent de nos yeux ; réunis après nos malheurs, quel trait douloureux a passé dans mon ame, Kanhuiscap ! dans quel état affreux va-t-elle me trouver ? Vile esclave d'un barbare, dont elle porte peut-être les fers à la Cour d'un vainqueur orgueilleux, reconnoîtra-t-elle son amant ? Peut-elle croire qu'il respire encore ? Elle est dans l'esclavage. Croira-t-elle que des obstacles assez forts ont pu, Kanhuiscap..... Que dois-je attendre ? Quel sort m'est réservé ? Quand j'étois digne d'elle, Dieu cruel, tu l'arrachas de mes bras, ne me feras-tu retrouver en elle qu'un témoin de plus de mon ignominie ? Et toi qui me rends l'objet de mon amour, élément barbare, me rendras-tu ma gloire ?

LETTRE XX.

QUEL Dieu cruel m'arrache à la nuit du tombeau ; quelle pitié perfide me fait revoir le jour que je déteſte ! Kanhuiſcap, mes malheurs renaiſſent avec mes jours, & mes forces augmentent avec l'excès de ma triſteſſe..... Zilia n'eſt plus..... O déſeſpoir affreux ! O cruel...! Zilia n'eſt plus.... & je reſpire encore, & mes mains, que ma douleur devroit enchaîner, peuvent encore former ces nœuds que le trouble conduit, les larmes arroſent & le déſeſpoir t'envoie.

En vain le Soleil a parcouru le tiers de ſa courſe depuis que tu as déchiré mon cœur avec le trait le plus funeſte. En vain l'abattement, l'inexiſtance ont captivé mon ame juſqu'à ce jour. Ma douleur, inutilement retenue, n'en devient que plus vive. J'ai perdu Zilia. Un eſpace immenſe de temps ſemble nous ſéparer,

& je la perds encore en ce moment. Le coup affreux qui me l'a ravie, l'élément perfide qui l'a renferme, tout ſe préſente à ma douleur. Sur des flots odieux je vois élever Zilia ; le Soleil s'obſcurcit d'horreur dans des abymes profonds ; la mer qui s'ouvre, cache ſon crime à ce Dieu ; mais elle ne peut me le dérober. A travers les eaux, je vois le corps de Zilia, ſes yeux..... ſon ſein..... une pâleur livide. Ami !..... mort inexorable ! ..... mort qui me fuit..... Dieux, plus cruels dans vos bontés, que dans vos rigueurs ! Dieux ! qui me laiſſez la vie, ne réunirez-vous jamais ceux que vous ne pouvez ſéparer ?

En vain Kanhuiſcap, j'appelle la mort ; on l'éloigne de moi ; la barbare eſt ſourde à ma voix, & garde ſes traits pour ceux qui les évitent.

Zilia, ma chere Zilia, entends mes cris, vois couler mes pleurs ! Tu n'es plus, je ne vis que pour en répandre ; que ne puis-je me noyer dans le torrent qu'elles vont

former.....! Que ne puis-je..... ! Quoi ! tu n'es plus , ame de mon ame ! ..... Tu..... Mes mains me refuſent leur ſecours..... Ma douleur m'accable..... L'affreux déſeſpoir..... des larmes..... l'amour..... un froid inconnu..... *Z*ilia..... Kanhuiſcap..... Zilia.....

LETTRE XXI.

QUEL va être ton étonnement ; Kanhuiſcap , lorſque ces nœuds que ma main peut à peine former , t'apprendront que je reſpire encore ! Ma douleur mon déſeſpoir , le temps que j'ai paſſé ſans t'inſtruire de mon ſort , tout a dû t'en confirmer la fin. Termine des regrets dus à l'amitié , à l'eſtime , au malheur ; mais que le jour dont je jouis encore , ne te faſſe pas déplorer ma foibleſſe ; vainement la perte de *Zilia* devroit être celle de ma vie ; les Dieux qui ſembloient devoir excuſer le crime qui m'eût donné la mort , m'on ôté la force de le commettre.

Abattu par la douleur , à peine ai-je ſenti les approches d'une mort qui alloit enfin terminer mes malheurs. Une maladie dangereuſe accabloit mon corps , & m'eût conduit au tombeau , ſi le funeſte ſecours d'Alonzo n'eût reculé le terme de mes jours.

Je reſpire, mais ce n'eſt que pour être la proie des tourments les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je ſuis. L'amitié d'Alonzo, la douleur de Zulmire, leurs attentions, leurs larmes, tout m'eſt à charge. Seul avec moi-même, au milieu des hommes qui m'environnent, je ne les apperçois que pour les fuir. Puiſſe, Kanhuiſcap, un ami moins malheureux te récompenſer de ta vertu ! Amant trop infortuné pour être ami ſenſible, puis-je goûter les douceurs de l'amitié, quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs ?

LETTRE XXII.

ENFIN l'amitié me rend à toi, à moi-même, Kanhuiſcap ; trop touché de mes maux, Alonzo a voulu les diſſiper ou du moins partager avec moi ma triſteſſe. Dans ce deſſein il ma conduit dans une maiſon de campagne à quelques lieues de Madrid. C'eſt-là que j'ai goûté le plaiſir de ne rencontrer rien qui ne répondit à l'abattement de mon cœur. Un bois voiſin du Palais d'Alonzo, a été long-temps le dépoſitaire de mes triſteſſes ſecretes. Là, je ne voyois que des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux, de hautes montagnes dépouillées de verdure, des ruiſſeaux épais qui couloient ſur la bourbe : des pins noircis, dont les triſtes rameaux ſembloient toucher les Cieux, des gazons arides, des fleurs deſſechées, des corbeaux & des ſerpens, y étoient les ſeuls témoins de mes pleurs.

Alonzo fut bientôt m'arracher ; malgré moi, de ces triſtes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux ſont ſoulagés quand on les partage, & combien je devois aux tendres ſoins de Zulmire & d'Alonzo. Où prendrai-je des couleurs aſſez vives pour te peindre, Kanhuiſcap, la douleur que leur cauſe mes malheurs ? Zulmire, la tendre Zulmire les honore de ſes larmes ! Peu s'en faut que ſa triſteſſe n'égale la mienne. Pâle, abattue, ſes yeux s'uniſſent aux miens pour verſer des pleurs, tandis qu'Alonzo déplore mon infortune.

LETTRE

LETTRE XXIII.

ZULMIRE, dont les ſoins étoient tous pour le malheureux Aza, Zulmire qui partageoit mes maux, qui trembloit pour mes jours, va finir les ſiens : chaque inſtant augmente ſes dangers, & diminue ſa vie.

Cédant enfin à la tendreſſe, aux prieres de ſon pere, gémiſſant à ſes pieds, ſans eſpoir de la ſecourir, & plus encore peut-être aux mouvements de ſon cœur, Zulmire a parlé. C'eſt moi, c'eſt Aza, que l'infortune ne peut abandonner, qui porte la mort dans ſon ſein. C'eſt ce malheureux dont le cœur déchiré ne reſpire que par le déſeſpoir, & dont l'amour à changé tout le ſang en un poiſon cruel.

Je ravis Zulmire à ſon pere, à mon ami ; elle m'aime, elle meurt ; Alonzo va la ſuivre, Zilia ne vit plus.

J'ai ſenti tes douleurs, viens par-

tager mes peines, (m'a dit ce pere déſolé,) viens me rendre, & ma vie & ma fille, malheureux, dont je plains l'infortune dans l'inſtant même où je viens te prier de ſoulager la mienne. Sois ſenſible à l'amitié, tu le peux. La plus belle des vertus ne ſauroit nuire à ton amour. Viens, ſuis-moi. A ces maux qui terminerent ſes ſanglots précipités, il me conduit dans l'appartement de ſa fille. Attendri, accablé, j'entre en frémiſſant. La pâleur de la mort étoit répandue ſur ſes traits; mais ſes yeux éteints ſe raniment à ma vue : il ſemble que ma préſence redonne la vie à cette infortunée.

Je meurs, (me dit-elle d'une voix entrecoupée, je ne te verrai plus. Voilà tous mes regrets. Du moins, Aza, avant ma mort, je puis te dire que je t'aime. Je puis... oui, ſouviens-toi que Zulmire emporte au tombeau l'amour qu'elle n'a pu te cacher, ſes regards que ſon cœur ont décelés tant de fois : ton indifférence enfin .... je ne t'en fais point de reproche, ta ſenſibilité

m'auroit prouvé ton inconſtance. Tout entier à une autre, la mort n'a pu t'en ſéparer, elle ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai pour toi. Je la préfere à la guériſon d'un mal que je cheris ; d'un mal... Aza.... Elle me tend une de ſes mains ; mais ſes forces l'abandonnent, elle tombe, ſes yeux ſe ferment ; mais tandis que je me reproche ſa mort, que je joins mes ſoins à ceux de ſon pere déſeſpéré, d'autres ſecours la rappellent à la vie. Ses yeux ſont rouverts, & quoiqu'éteints encore, s'attachent ſur moi, & me peignent l'amour le plus tendre. Aza ! Aza ! me dit-elle encore, ne me haïſſez point. Je me jette à ſes genoux, touché de ſon ſort. Une joie ſubite éclate dans ſes regards ; mais ne pouvant ſoutenir tous les mouvements que ſon ame éprouve, elle retombe, l'on m'entraine pour lui ſauver des agitations dangereuſes.

Que peux-tu penſer, Kanhuiſcap, des nouveaux malheurs dont je ſuis la proie ? de la peine cruelle que je

répands sur ceux à qui je dois tout ? Cette nouvelle douleur vient se joindre à celles qui m'accompagnent dans les tristes déserts, où l'amour, la mort & le désespoir me suivent sans cesse.

LETTRE XXIV.

AMI, le ſort d'Alonzo eſt changé. La douleur qui m'accabloit a fait place à la joie. *Z*ulmire prête à deſcendre au tombeau, eſt rappellée à la vie. Ce n'eſt plus cette *Z*ulmire que la langueur réduiſoit au trépas ; ſes yeux ranimés font briller ſes graces & ſa beauté, dont ſa jeuneſſe eſt parée.

Tandis que j'admire ſes charmes renaiſſans, le croiras-tu ? Loin de me parler de ſon amour, il ſemble au contraire qu'elle ſoit confuſe de l'aveu qui lui eſt échappé. Ses yeux ſe baiſſent toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines ſont ſuſpendues ; mais, hélas ! que ce calme eſt court ! *Z*ilia ! ma chere Zilia ! puis-je me ſouſtraire à ma douleur ? pardonne moi les inſtants que je lui ai dérobés. Je lui conſacre déſormais tous ceux que me laiſſe mon infortune.

Ne crois pas, Kanhuiſcap, que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour *Z*ulmire, puiſſent ébranler ma conſ-

tance. En vain il me repréſente l'empire d'Aza ſur le cœur de ſa fille, la joie que lui cauſeroit notre union, la mort qui ſuivra notre ſéparation ; je me tais devant ce pere malheureux. Mon cœur, fidele à ma tendreſſe, eſt ferme, inébranlable pour Zilia. Non, c'eſt en vain qu'Alonzo prêt à partir pour cette terre infortunée qui ne verra plus Zilia, m'offre le pouvoir que ſon injuſte Roi lui donne ſur mes peuples. C'eſt reconnoître un tyran, que de ſe ſervir de ſa puiſſance. Les chaines peuvent accabler mon bras, mais elles ne captiveront jamais mon cœur. Jamais je n'aurai pour le chef barbare des Eſpagnols, que la haine que je dois au maître d'un peuple qui cauſa mes malheurs & ceux de ma triſte Patrie.

LETTRE XXV.

MEs yeux ſont ouverts, Kanhuiſcap, les feux de l'amour cedent, ſans s'éteindre, au flambeau de la raiſon.

O flammes immortelles, qui brûlez dans mon ſein amoureux ! Zilia, toi dont rien ne peut me ravir l'image qu'un deſtin fatal m'arrache pour jamais, ne vous offenſez point, ſi le deſir de vous venger m'excite à vous trahir !

Ne me dis plus, Kanhuiſcap, ce que je dois à mes peuples, à mon pere : ne me parle plus de la tyrannie des Eſpagnols. Puis-je oublier mes malheurs & leurs crimes ? Ils m'ont couté trop cher. Ce ſouvenir cruel irrite ma fureur. C'en eſt fait, j'y conſens, je vais m'unir à Zulmire. Alonzo, je te l'ai promis. Eſt-ce donc un crime de laiſſer à Zulmire une erreur qui lui eſt chere ? Elle croit triompher de mon cœur. Ah ! loin

de la désabuser, qu'elle jouisse de son bonheur imaginaire, qu'elle.... Ce n'est que par ce moyen que je puis venger, & mes peuples opprimés, & moi-même. Dès l'instant de notre union je serai conduit à la terre du Soleil, à cette terre désolée, dont tu me traces les malheurs. C'est-là que je ferai éclater la vengeance dont je dérobe encore les violents transports. C'est sur une Nation perfide que vont tomber ma fureur & mes coups. Réduit à la bassesse d'un vil esclave, à feindre enfin pour la premiere fois, j'irai punir les Espagnols de ma trahison & de mes forfaits, tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnoissant, & les hommages que l'on doit rendre à la vertu.

LETTRE XXVI.

SI tu étois un de ces hommes que le seul préjugé conduit, je me peindrois ta surprise, lorsque tu apprendras d'un Incas qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrois déja te plaindre à cet astre de la lumiere qu'il me laisse, & à toi-meme des soins dont tu accompagnes tes sentiments. Tu t'étonnerois que, parjure à mon Dieu, l'amitié, cette vertu que le crime ignore, puisse demeurer dans mon sein. Mais rassuré contre des préjugés que l'on t'avoit fait prendre pour des vertus, tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la Patrie, de la vertu & de la franchise. J'attends de toi des reproches plus justes. Tu t'étonnes peut-être avec raison de me voir abandonner un culte qui m'a paru grossier, pour une Religion dont je t'ai fait voir les contradictions. Je me suis fait cette objection à moi-même; mais qu'elle a

été bientôt levée, quand j'ai appris que c'étoit ce Dieu, qui étoit l'auteur de notre vie, qui avoit dicté cette loi, dont j'avois eu l'audace de blâmer la conduite. Qu'importe, en effet, qu'un honneur soit ridicule, s'il est exigé par celui à qui l'on le rend ? C'est par ce principe que je n'ai point rougi de me conformer à des usages que j'avois condamnés. Que les ouvrages des Dieux sont respectables ! qu'ils sont grands ! Si tu pouvois lire, Kanhuiscap, les livres divins qui m'ont été confiés, quelle sagesse, quelle majesté, quelle profondeur n'y trouverois-tu point ! Tu y reconnoîtrois aisément l'ouvrage de la Divinité. Ces contradictions invincibles que je trouvois d'abord dans la conduite de ce Dieu, y sont évidemment justifiées. Il n'en est pas de même de la conduite des hommes envers leur Dieu.

Ne crois pas qu'aussi crédule que nous le sommes d'ordinaire, je tienne ce que je t'écris du seul rapport d'un Prêtre. J'ai toujours trop reconnu le mensonge de nos Cucipatas pour ajou-

ter foi aux fables de leurs ſemblables.

Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les Nations, les engage à les tromper, & leur grandeur n'eſt ſouvent fondée que ſur l'erreur des peuples ambitieux ; il leur en coûteroit trop, s'il falloit que la vertu leur donnât l'empire du monde ; ils aiment mieux le devoir à l'impoſture.

LETTRE XXVII.

C'En eſt fait, Kanhuiſcap, *Z*ulmire m'attend. Je marche à l'Autel. Déja tu m'y vois ; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent ? Vois-tu les Autels tremblants à la vue du parjure, l'ombre de Zilia ſanglante, indignée, éclairant cet hyménée d'un lugubre flambeau ? Entends-tu ſa voix lamentable ? " Eſt-ce là, dit-elle, „ cette foi que tu m'avois jurée, per„ fide, cet amour qui doit encore ani„ mer nos cendres ? Tu m'aimes, dis„ tu, tu ne donnes que ta main à Zul„ mire. Tu m'aimes, perfide, & tu „ donnes à un autre un bien dont je n'ai „ pu jouir. Si je vivois encore ... „ Quelles furies, Kanhuiſcap, ne déchirent point mon ſein ! Je vois Zulmire abuſée, me demander un cœur ſur qui elle a des droits légitimes. Mon pere & mes peuples, accablés ſous un joug cruel, regrettent en moi leur libérateur. Je vois ma promeſſe enfin ... Je cours y ſatisfaire.

LETTRE XXVIII.

ZILIA respire. Quel messager assez prompt pourra porter jusqu'à toi l'excès de ma joie ? Kanhuiscap, toi qui ressentis mes malheurs, jouis des transports de mon ame. Que les flammes qui l'embrasent, volent & portent dans ton sein l'excès de ma félicité.

La mer, nos ennemis, la mort.... non, rien ne m'a ravi l'objet de mon amour. Elle vit, elle m'aime, juge de mes transports.

Conduite dans un état voisin, en France, Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui de notre séparation, & de l'incertitude de mon sort. Combien les Dieux protegent la vertu! Un généreux François l'a délivrée de la barbarie des Espagnols.

Tout étoit prêt pour m'unir à Zulmire. J'allois, ô Dieu! ... quand j'appris que Zilia vivoit, qu'elle alloit me rejoindre. Nul obstacle ne peut la retenir; je la verrai. Sa bouche

me répétera les tendres ſentiments que ſa main a tracés ; je pourrai à ſes pieds..... Ciel ! je tremble d'un projet qui cauſe toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendroit au milieu de ſes ennemis ! De nouveaux dangers .... ! Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourroit m'arrêter ? Alonzo, Zulmire, les Dieux ont dégagé ma foi. Zilia reſpire. Je la reçois des mains de la vertu. En vain la reconnoiſſance, l'eſtime, l'amitié la portoient à répondre aux ſentiments de Déterville ſon libérateur ; elle leur oppoſoit notre amour, & le forçoit à reſpecter nos feux. Combat glorieux ! effort que j'admire ! Déterville étouffe ſon amour, il oublie les droits qu'il a ſur elle ; apprends ſa généroſité, il nous réunit.

Zilia, Zilia.... je vais jouir de mon bonheur. Je vole te prévenir, te voir, & mourir de plaiſir à tes pieds.

LETTRE XXIX.

N'ACCUSE, ami, que Zilia de mon silence. Je l'ai vue, je n'ai vu qu'elle : n'attends pas que je t'exprime les transports, les raviſſements où me livra le premier moment qui l'offrit à ma vue ; il faudroit, pour les ſentir, aimer *Zilia* comme je l'aime. Falloit-il que des tourments inconnus vinſſent troubler une félicité ſi pure ?

Du ſein des plaiſirs au comble des douleurs il n'y a donc point d'intervalle. Après tant de voluptés, mille traits déchirent mon cœur. Ma tendreſſe m'eſt odieuſe, & quand je veux ne point aimer, je ſens toute la fureur de l'amour.

J'ai pu ſoutenir la douleur de la perte de *Zilia*, je n'ai pu ſupporter celle que j'enviſage. Elle ne m'aimeroit plus. . . . . O penſée accablante ! Lorſque je parus à ſes yeux, l'amour verſa dans mon ame, d'une

main les plaiſirs, de l'autre la douleur.

Dans les premiers tranſports d'un bonheur dont je ne puis t'exprimer même la douceur du ſouvenir, Zilia s'eſt échappée de mes bras pour lire une lettre qu'une jeune perſonne, qui m'avoit conduit, lui avoit donnée. Inquiete, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venoit de donner à la joie, ne couloient déja plus que pour la douleur. Elle en inondoit cette lettre fatale. Ses larmes me faiſoient craindre pour elle des malheurs; l'ingrate goûtoit des plaiſirs; la douleur que je partageois étoit le triomphe de mon rival. Déterville, ce libérateur, dont les lettres de *Z*ilia m'ont répété tant de fois les éloges, avoit écrit celle-ci. La paſſion la plus vive l'avoit dictée; en s'éloignant d'elle, après lui avoir rendu ſon rival, il mettoit le comble à ſa généroſité & à la douleur de Zilia. Elle ſut me l'expliquer avec une vivacité, des expreſſions au-deſſus de la reconnoiſſance. Elle me força d'admirer

des vertus qui, dans cet instant cruel, me donnoient la mort. D'un froid inébranlable ma douleur alors emprunta le secours. Je me dérobai bientôt à *Z*ilia. Rempli de mon désespoir, rien ne peut plus m'en délivrer. Chaque réflexion que je fais est une douleur. Elle m'arrache mon espérance, mon bonheur. Je perdrois le cœur de Zilia, ce cœur.... idée que je ne puis soutenir, mon rival seroit heureux. Ah! c'est trop que de sentir qu'il mérite de l'être.

Jalousie affreuse, tes serpents cruels se sont glissés dans mon cœur. Mille craintes, de noirs soupçons..... *Z*ilia, ses vertus, sa tendresse, sa beauté, mon injustice peut-être, tout m'agite, me tourmente, me perd. Ma douleur se cache en vain sous une tranquillité apparente. Je veux parler, me plaindre, éclater en reproches, & je me tais. Que dire à Zilia? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inspire à Déterville que la vertu conduit? Elle ne partage pas sa tendresse.

Mais pourquoi lui prodiguer des louanges, répéter sans cesse son éloge..... Amour.... source de mes plaisirs, devois-tu l'être de mes maux ?

LETTRE XXX.

OU ſuis-je, Kanhuiſcap? quels tourments traînai-je après-moi? Mon ame eſt embraſée de la plus cruelle fureur. Zilia, la perfide Zilia, pâle, inquiete, ſoupire de l'abſence de mon rival; Déterville en fuyant remporte la victoire. Ciel! ſur qui tombera ma rage? Il eſt aimé, Kanhuiſcap, tout me l'apprend. La barbare ne cherche point à me cacher ſon infidélité. Reſtes encore précieux de l'innocence, lorſqu'elle connoît le crime, elle déteſte l'impoſture. Je lis ſon parjure dans ſes yeux. Sa bouche même oſe me l'avouer, en répétant ſans ceſſe ce nom que j'abhorre. Où fuir? Je ſouffre près de Zilia des tourments affreux, & loin d'elle je meurs.

Quand, ſéduit par la douceur de ſes regards, elle répand pour un inſtant quelque tranquillité dans mon ame, je crois en être aimé. Ce plaiſir me plonge dans un raviſſement qui m'in-

terdit. Je reviens. Je veux parler. Je commence, m'interromps, me tais. Les ſentiments qui ſe ſuccedent tour à tour dans mon cœur, me troublent, m'égarent. Je ne puis m'exprimer ; un ſouvenir funeſte, Déterville, un ſoupir de *Zilia*, raniment des tranſports que je veux calmer en vain. Les ombres mêmes de la nuit ne peuvent me dérober à leur violence. Si je me livre un moment au ſommeil, Zilia infidelle vient m'en arracher. Je vois Déterville à ſes pieds, elle l'écoute avec plaiſir. L'affreux ſommeil fuit loin de moi. La lumiere m'offre des douleurs nouvelles. Toujours livré à la fureur de la jalouſie, ſes feux ont deſſéché juſqu'à mes larmes. Zilia, Zilia, quels maux naiſſent de tant d'amour ! Je t'adore, je t'offenſe. Dieu ! je te perds.

LETTRE XXXI.

ZILIA ! Amour, Déterville, funeſte jalouſie ! Quel égarement ! Un nuage me dérobe les noms que je trace, Kanhuiſcap ; je ne me connois plus ; dans la fureur de la plus noire jalouſie, je me ſuis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de *Zi*lia. Elle écrivoit à Déterville ; ſa lettre étoit encore dans ſes mains. Un moment funeſte a troublé ma raiſon. J'ai formé le plus indigne projet ..... Ma parole, la Religion que j'ai embraſſée, tout m'a ſervi. Les prétextes les plus vains m'ont paru des loix d'équité pour abandonner Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec barbarie. Des adieux cruels ..... Quel moment ? ... Ai-je pu ? Oui, Kanhuiſcap, j'ai fui *Zi*lia. Zilia à mes pieds, ſes ſanglots, les miens prêts à s'y confondre, Déterville, quel ſouvenir ! Furieux j'ai fui de ſes bras. Mais bientôt, vai-

nement obſtiné, je veux la revoir. Tout s'y oppoſe, je n'oſe réſiſter. Dieu ! qu'ai-je fait ? que la honte eſt accablante ! que le repentir eſt affreux !

LETTRE XXXII.

CESSE de t'étonner de la longueur de mon silence. L'état cruel de mon cœur m'a-t-il permis de t'instruire plutôt de mon sort ? Ne crois pas que, déchiré de remords, je me reproche encore de trop justes soupçons. C'est *Zilia*, c'est son perfide cœur, & non pas le mien, qu'ils doivent dévorer. Oui, Kanhuiscap, ses soupirs, ses pleurs & ses cris n'étoient que l'effet de la honte, traces que la vertu qui fuit laisse encore dans les cœurs. C'est pour les effacer que la cruelle a refusé de me revoir. Son obstination m'a forcé de m'éloigner. Retiré à l'extrémité de la même Ville, ignoré des hommes, tout entier à ma douleur & à mon infortune, je m'efforce d'oublier l'ingrate que j'adore. Soins inutiles ! L'amour malgré nous se glisse dans nos cœurs, & malgré nous le cruel y demeure. En vain je veux le chasser. La jalousie l'y nourrit. Si je veux en bannir la

jalouſie, l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux paſſions, mon ame eſt partagée entre la tendreſſe & la fureur. Tantôt je me reproche mes ſoupçons, & tantôt mon amour. Puis-je adorer une ingrate? Puis-je oublier celle que j'adore? Mais quelque amour que j'aie pour elle, rien ne peut l'excuſer. Que ne m'a-t-elle haï! On pardonne la haine, & non pas la perfidie.

Les ſoins & l'amitié d'Alonzo ont ſu découvrir la retraite où la douleur & tous les maux deſtructeurs de notre être me retiennent. Zulmire m'accable de reproches, elle vient de m'écrire. Je ſuis à ſes yeux un ingrat que ma parole, que ſes larmes ne peuvent rappeller. Je ne l'ai enlevée des bras de la mort, que pour la livrer à des tourments plus cruels. Elle veut, dit-elle, venir en France ſignaler ſa fureur & mon parjure, venger ſon pere & ſon amour. Chaque mot de ſa lettre eſt un trait qui me perce le cœur. Je ſens trop la force du déſeſpoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia eſt l'objet infortuné

tuné de ſa rage. C'eſt teinte de ſon ſang qu'elle veut paroître à mes yeux. Dieux ! vengeurs des forfaits, eſt-ce donc au crime que vous laiſſez le ſoin de la punir ?

Arrête, Zulmire, épuiſe ſur moi tous tes coups. Laiſſe jouir l'ingrate d'une vie dont les remords feront les châtiments. C'eſt ainſi que tu peux ſignaler ta vengeance & la mienne. Mais, ô Dieu ! dans les bras d'un rival... Je frémis, malheureux que je ſuis ! je tremble pour elle, quand l'ingrate me trahit. Retenu par les maux dont je ſuis accablé, mon corps ſuccombe à ſa foibleſſe, tandis que la perfide, triomphant même de ſes remords, rappelle mon rival.... Infortuné ! Je ſuis... Je vis encore ! Quel malheur d'exiſter à qui ne reſpire que par la douleur !

LETTRE XXXIII.

QU'AI-JE dit ? Quelle horreur m'environne ! Apprends ma honte, Kanhuiſcap, &, s'il ſe peut, mes remords avant mon crime. Odieux à moi-même, je vais le devenir à tes yeux. Ceſſe de plaindre mes malheurs. Mets-y le comble par ta haine.

Zilia n'eſt point coupable. Ce ſouvenir même eſt pour elle un outrage : tu connois mes ſoupçons ; leur injuſtice t'apprend mes malheurs. Ils ne s'épuiſent jamais, il en eſt toujours d'imprévus. Après la perfidie de Zilia aurois-tu penſé que le Ciel eût pu me livrer à de nouveaux tourments ? Aurois-tu cru que ce qui devoit faire mon bonheur, ſon innocence, fut la ſource la plus amere de mes maux ?

A quel égarement m'étois-je donc livré ? Quelles ténebres obſcurciſſoient ma raiſon ? Zilia auroit pu me

trahir ! j'ai pu le penſer ! Elle ne veut plus me voir : mon ſouvenir lui eſt odieux : elle m'a trop aimé pour ne me pas haïr. Abandonné à mon malheur affreux, l'amitié, la confiance, rien n'adoucit mes tourments. J'empoiſonne ton cœur de leur amertume, & le mien n'eſt point ſoulagé.

En vain Zulmire, revenue de ſa fureur, m'apprend qu'elle la ſacrifie à mon repos & à ma félicité. Retirée dans une maiſon de Vierges, elle conſacre à ſon Dieu, à mon bonheur, ſa vie & ſes plus beaux jours.

Zulmire, généreuſe Zulmire, renonce à ta vengeance, Ah ! ſi ton cœur étoit barbare, qu'il ſeroit ſatisfait de mes cruelles infortunes !

Ce n'eſt donc qu'à moi, qu'à la baſſeſſe de mes ſentiments, que je dois les maux que j'endure. Il ne manquoit à mes malheurs que d'en etre moi-même la cauſe ; je le ſuis. Zilia m'aimoit, je la voyois, mon bonheur étoit certain. Sa tendreſſe, ſes ſentiments, ma félicité devoient-ils etre ſacrifiés à de lâches ſoupçons ? O déſeſpoir affreux ! j'ai fui Zilia. C'eſt

moi .... généreux ami, conçois-tu l'état où je ſuis ? Le conçois-je moi-même ? Les regrets, l'amour, le déſeſpoir, pour le dévorer, ſe diſputent dans mon cœur.

LETTRE XXXIV.

A ZILIA.

LA crainte de te déplaire retient encore ſous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta conſolation, tes plaiſirs, Zilia, ne ſont plus tiſſus que par la douleur & le déſeſpoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir crue infidelle, comment oſerois-je m'en juſtifier ? Mais n'en ſuis-je point aſſez puni ! Quels remords ! ..... Les remords d'un amant qui t'adore. Ah ! tu veux me haïr. N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine ?

Retrace-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arracherent à mon amour à l'inſtant qu'il alloit être couronné. Armé pour ta défenſe, je ſuccombai ſous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie, les mers qui m'y por-

terent, soutinrent, il est vrai, un temps toutes mes espérances. Mon cœur flottoit avec toi. Je n'ai vécu que par l'espoir qu'elles entretenoient. Tes ravisseurs engloutis me plongerent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant, où je t'ai crue, n'a point détruit ma tendresse. La douleur augmente l'amour. Je mourois pour te suivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté, j'allois immoler jusqu'à mes serments, m'unir enfin, malgré mille remords, à une Espagnole, acheter à ce prix ma liberté & ma vengeance, quand tout à coup, ô bonheur inespéré! j'apprends que tu respires, que tu m'aimes. O souvenir trop doux! je vole à toi, au bonheur le plus pur, le plus vif.... Vain espoir, cruels revers! A peine eus-je senti les premiers transports que m'inspiroit ta vue, qu'un fatal poison, dont ton cœur trop pur ignore les atteintes, la jalousie se glissa dans mon ame. Ses plus cruels serpents ont dévoré mon cœur, ce cœur qui n'étoit fait que pour t'aimer.

La plus belle des vertus, la reconnoiſſance, a été l'objet de mes ſoupçons. Ce que tu devois à Déterville, j'ai cru qu'il l'avoit obtenu, que ta vertu avoit pu ſe confondre avec ton devoir. J'ai cru ... Ce ſont ces funeſtes idées qui troublerent nos premiers plaiſirs. Tu n'as pu dans le ſein de l'amour oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Déterville, ſa lettre, les ſentiments qu'elle exprimoit, les troubles qu'elle te cauſoit, la douleur que tu témoignois de la perte de ton libérateur, j'attribuai tout au ſentiment que j'éprouvois, que j'éprouve encore, à l'amour.

Je cachai dans mon ſein les feux qui le conſumoient. Quels furent leurs progrès ! Des ſoupçons je paſſai bientôt à la certitude de la perfidie. Je ſongeai, à t'en punir. Les reproches m'entraînoient trop pour les employer, je ne t'en trouvois pas digne. Je ne diſſimule point mes crimes, la vérité m'eſt auſſi chere que mon amour.

J'ai voulu retourner en Eſpagne,

remplir une promeſſe dont mes premiers ſerments m'avoient dégagé ; ce repentir ſuivit bientôt l'emportement qui t'avoit annoncé mon forfait Je tentois vainement de te déſabuſer d'une réſolution que l'amour avoit détruite auſſi-tôt que formée. Ton obſtination à ne me point voir, ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalouſie, je me ſuis éloigné de toi ; mais loin d'aller à Madrid conſommer un crime que mon cœur déteſtoit, ainſi qu'on a voulu te le perſuader pour m'effacer du tien, accablé ſous le faix de mes malheurs, j'ai cherché dans la ſolitude, dans l'éloignement des hommes, une paix que la ſeule tranquillité du cœur peut donner. Abattu par mes douleurs, mon corps a ſuccombé ſous le poids de mes maux. Long-temps éloigné de toi, malgré moi-même, te l'avouerai-je, Zilia, je n'ai conſervé de force que pour t'outrager. Je te voyois, ſatisfaite de ma fuite, rappeller mon rival. Je te voyois .... Hélas ! tu connois mon offenſe ; mais tu n'en connois pas le châtiment : il ſurpaſſe mon crime

me. Ah ! Zilia , ſi l'excès de l'amour pouvoit l'effacer , non , je ne ſerois plus coupable. Ne crois pas que je cherche à émouvoir pour moi ta pitié , c'eſt trop peu pour ma tendreſſe. Rends-moi ton cœur , Zilia , ou ne m'accorde rien.

Ecoute l'amour qui doit parler encore dans ton cœur , laiſſe-moi près de toi rallumer des feux que ta juſte colere s'efforce d'étouffer. Des cendres de l'amour que tu ſentis pour Aza , je ſaurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia , Zilia , ordonne de mon ſort ! je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface , il doit être puni. Ma mort en ſera le châtiment. Trop heureux , cruelle , ſi je pouvois du moins expirer à tes pieds !

LETTRE XXXV

& derniere.

A KANHUISCAP.

EN frappant tes ſens de ſurpriſe ; que ne puis-je faire paſſer dans ton cœur la joie que je ſens éclater dans le mien ! O bonheur ! ô tranſports ! Kanhuiſcap, Zilia me rend ſon cœur. Elle m'aime. Egaré dans les raviſſements de ma tendreſſe, je répands à ſes pieds les plus douces larmes. Ses ſoupirs, ſes regards, ſes tranſports, ſont les ſeuls interpretes de notre amour & de notre félicité.

Peins-toi, ſi tu le peux, nos plaiſirs ; cet inſtant toujours préſent à mes yeux, cet inſtant... . Non, je ne puis t'exprimer tant d'amour, de trouble & de plaiſir.

Ses yeux, ſon teint animé me peignoient ſon amour, ſa colere, ma honte..... Elle pâlit ; foible, ſans voix, elle tombe dans mes bras ;

mais ainſi que les flammes excitées par les vents, mon cœur agité par la crainte, brûle avec plus de violence. Ma bouche, appuyée ſur ſon ſein, lui rendit par mes feux ceux de ſa vie, confondus dans la mienne Elle meurt & renaît a l'inſtant.... Zilia ! ma chere Zilia ! dans quelle ivreſſe de bonheur plonges-tu l'heureux Aza ! Non, Kanhuiſcap, tu ne peux concevoir notre bonheur. Viens en être témoin. Rien ne doit manquer à ma félicité. Le François qui te remettra ma Lettre, ſera ſecondé pour te conduire ici. Tu verras Zilia, Ma félicité s'accroît à chaque inſtant. Le recit de nos plaiſirs, ainſi que celui de nos infortunes, (qu'elles ſont loin de nous !) eſt parvenu juſqu'au trône. Le généreux Monarque des François ordonne que les Vaiſſeaux qui vont combattre les Eſpagnols dans nos mers, nous conduiſent à Quito. Nous allons revoir notre patrie, ces triſtes lieux ſi chers à nos deſirs, ces lieux, ô Zilia ! qui virent naître nos premiers plaiſirs, tes ſoupirs & les miens. Qu'ils ſoient

témoins, qu'ils célebrent, qu'ils augmentent, s'il se peut, notre félicité ! Délivrons-les, Kanhuiscap ..... Mais je cours à Zilia.

Ami, l'amour ne m'a point fait oublier l'amitié ; mais l'amitié me sépare trop long-temps de l'amour. Transports si doux, qui raviſſez mon ame, c'est dans vos égarements que je trouve la vie ..... m'enivrer de tant de bonheur, de volupté ; Zilia m'est rendue, elle m'attend ; je vole dans ses bras.

Fin de la seconde & derniere Partie.